

LEÏA

**LE
SYMBOLISME DES
CONTES DE FÉES**



COLLECTION ACTION ET PENSÉE

5

Scan by Tiberius Ajax

LA COLLECTION « ACTION ET PENSÉE »

L'état présent du monde a accru l'intérêt porté à l'étude des causes profondes du comportement humain, aux problèmes de la *Personne*, à l'exploration de l'*inconscient* et des vivants *symboles* qui y puisent leur vertu, enfin aux applications toujours plus précises dont se montre susceptible cette « *psychologie nouvelle* » dans la conduite de la vie. Nous n'en voulons pour preuve que la faveur grandissante rencontrée par la revue *Action et Pensée*.

Ces dernières années, notre périodique a vu venir à lui des collaborateurs distingués qui lui ont permis d'ouvrir des rubriques spéciales. C'est ainsi que, sous la direction de M. Jean Herbert, nous avons abordé la *Philosophie hindoue moderne*. Grâce à la collaboration du Pr. Vycheslavzeff, puis de M^e Jean Desplanque, nous avons pu nous tourner vers cette *Psychologie sociale* que rénovent les travaux du Pr. C.-G. Jung sur l'inconscient collectif et qui jette sur toutes les branches de la sociologie et sur les fondements mêmes du droit de saisissantes clartés.

Il nous a semblé que le moment était venu de parfaire notre action, en réunissant, dans une *collection de volumes*, les œuvres de M. Charles Baudouin, de ses collaborateurs, et plus largement d'auteurs qui, chacun à son point de vue et dans son domaine, contribuent à promouvoir une doctrine concrète de vie, accordée tant aux données récentes des sciences de l'homme, qu'aux exigences éternelles de l'esprit : toute saine reconstruction postule ces deux conditions.

Cette collection comprend des ouvrages de *psychologie* (série orange), de *philosophie* générale (série bleue) et de *littérature* (série beige).

Grâce à l'appui judicieux et à l'esprit d'entreprise des *Editions du Mont-Blanc*, notre *Collection Action et Pensée* a pu voir le jour. Sans avoir à l'apprécier, nous la proposons avec confiance à tous les lecteurs soucieux des destinées de l'homme.

Rédaction d'*Action et Pensée*,
3, place de la Taconnerie, Genève.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. « *Action et Pensée* », Genève.

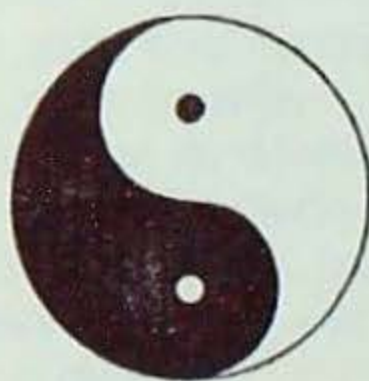
LE
SYMBOLISME DES
CONTES DE FÉES

LEÏA

LE SYMBOLISME DES CONTES DE FÉES

Eminemment instruit, Perrault avait plus de connaissances dans les arts et dans les sciences qu'aucun écrivain de son temps.

F. FEUILLET DE CONCHES.



COLLECTION ACTION ET PENSÉE

Publiée sous la direction de

CHARLES BAUDOUIN ET JEAN DESPLANQUE

5

ÉDITIONS DU MONT-BLANC

GENÈVE (SUISSE) Rue Soubeyran, 3

ANNEMASSE (H^{te}-SAVOIE, FRANCE), Av. de la République, 6

I

LE VIEUX ROI

Je n'ai fait ici qu'un bouquet de fleurs choisies et n'ai rien fourni de moi que le lien qui les attache.

MONTAIGNE.

Une enquête faite en 1940 révéla que la plupart des adultes de notre temps ne connaissent que trois ou quatre contes de fées. Ils ont lu dans leur enfance *Cendrillon*, *Le Petit Poucet*, *La Belle au Bois dormant*, puis leur attention s'est détournée de cette littérature jugée trop puérile.

L'enquête permit encore de découvrir que de nombreuses personnes considèrent Perrault, Andersen ou les frères Grimm comme les inventeurs des contes publiés sous leurs noms. Cette erreur est compréhensible car les dictionnaires eux-mêmes les qualifient d'*auteurs*.

Il convient de distinguer deux groupes différents d'auteurs : les uns découpent leurs sujets dans la vie même; ils créent ainsi leur œuvre de toute pièce pour le fond et pour la forme. Ce sont les auteurs de romans par exemple.

Les autres cherchent à réunir des récits déjà existants qui appartiennent à la tradition orale du peuple. Leur seul effort d'écrivains porte sur le style et la composition du récit. Ce sont ceux que j'appellerai *transcripteurs* et dans lesquels je range Perrault qui a écrit ses contes sous la dictée de la nourrice de son fils et les frères Grimm qui ont recueilli les leurs en parcourant l'Allemagne.

Les contes de fées n'ont donc pas d'auteurs. Comme les poèmes épiques, les légendes et les chansons du folklore, ils sont les ramifications ultimes de la mythologie. Ils représentent en quelque sorte les souvenirs d'enfance de l'humanité. Leur origine se perd dans la préhistoire. Elle est antérieure à toute littérature écrite, ce qui nous reporte — selon Elisée Reclus — à dix mille années en arrière. « Tel conte qui nous charme a charmé les Aryens », écrit Ernest Jaubert.

*

A première vue, les contes de fées nous apparaissent comme une flore capricieuse éclore ici et là dans les sillons du temps. Mais si l'on prend la peine d'examiner celle-ci dans tous les pays d'Asie, d'Afrique et d'Europe, en Sibérie, en Finlande, en Ecosse, en Scandinavie, en Allemagne, en Armorique ou dans les provinces françaises, on s'aperçoit que partout elle reste semblable à elle-même. Sous toutes les latitudes les éléments du conte de fées sont identiques : un château ou une demeure seigneuriale, un vieux roi, une princesse, un prince charmant, une forêt enchantée, une source ou une fontaine, un char volant, des petits oiseaux, des géants et des nains.

Cette similitude n'est point accidentelle. Si chaque province moissonne ses contes sur le rameau folklorique embaumant son terroir, tous les rameaux ensemble appartiennent à un arbre gigantesque dont les racines pénètrent la terre entière. Cet arbre unique nourrit la totalité des traditions populaires répandues dans le monde par les poèmes épiques, les légendes, les mythes, les Korriganes celtiques, les Kobolds norvégiens, les Skaki sibériens, les Roussalki moscovites et tous les contes de Germanie et de Bretagne.

*

Chaque contrée a produit au cours des siècles des écrivains particulièrement intuitifs et ceux-ci ont recueilli les contes de fées que les vieilles gens racontaient dans les veillées.

Partout aussi il y a eu des Bardes qui ont sauvé de l'oubli les thèmes musicaux appartenant au folklore. Nous en avons un exemple en Frédéric Chopin dont les compositions sont une synthèse des danses polonaises, ukrainiennes et ruthènes. Chopin a fait pour la Pologne une œuvre comparable à celle du Dr Lönnrot lequel transcrivit le *Kalévala*, cette prodigieuse épopée nationale de Finlande qui plonge ses racines au plus profond de la mythologie nordique.

La musique de Chopin, les légendes épiques et les contes de fées ont une caractéristique commune : ils sont *inimitables*. Personne n'a jamais réussi à plagier Chopin ; personne non plus ne saurait inventer de toute pièce une légende héroïque comparable au *Kalévala* ou même un simple conte de fées qui produise sur le lecteur le même effet que les véritables contes.

Il en est ainsi parce que les mélodies folkloriques et les thèmes mythiques sont construits d'après certaines lois secrètes et contiennent en puissance toute l'expérience psychologique et métaphysique des peuples. Ils obéissent à « la logique du merveilleux ».

Dans les contes de fées et les langages orientaux (ceux des populations australiennes dites « primitives », par exemple) chaque mot, chaque image, chaque situation prend un double ou même un triple sens : un sens profane, un sens sacré, un sens initiatique.

Le sens profane des contes de fées est celui que nous connaissons, mais leur sens sacré nous échappe. La plupart d'entre nous ignorent même qu'il existe.

*

L'Inde védique possède un poème épique de grande envergure, la *Bhagavad-Gîta* ; ce poème est considéré comme l'essence même des Védas.

De même que le *Kalévala*, épopée finnoise, l'Iliade, épopée grecque, la Légende des Hégelinge, épopée d'Islande ou les Nibelungen, épopée germanique, la *Bhagavad-Gîta* a été com-

posée avec des fragments de poèmes appartenant à la tradition orale du peuple.

Le premier mot de la *Bhagavad-Gîta* est le nom du vieux roi *Dhritarashtra*. Le récit nous le montre au moment où il vient de se faire conduire par son cocher dans le voisinage d'un champ de bataille. *Dhritarashtra* est aveugle, mais il assiste de loin à la lutte du héros Arjuna. Il entend le tumulte de cette lutte et son cocher Sanjana (dont le nom signifie le clairvoyant ou l'initié) lui en rapporte les péripéties.

Tel est le sens profane de ce court passage de la *Bhagavad-Gîta*.

Le sens sacré du même passage est d'ordre psychologique. *Dhritarashtra* représente l'*Inconscient* assistant en spectateur à une lutte engagée par le *Conscient*. L'*Inconscient* a tous les pouvoirs : il est *Roi*. Mais d'autre part il est aveugle. Cette particularité indique qu'il n'existe pas de perception directe entre l'*Inconscient* et le *Conscient*. Ces deux parties de notre psychisme communiquent entre elles par un intermédiaire : Sanjana, le clairvoyant, l'initié, le serviteur fidèle qui symbolise au niveau psychologique l'*Intuition*. (Voir Tableau I.)

*

Ainsi, par l'interprétation différente d'un seul mot dans l'un des deux sens, profane ou sacré, la *Bhagavad-Gîta* se stratifie en deux récits absolument dissemblables :

1. Un récit de bataille où l'on voit un héros monté sur son char de guerre et tirant de l'arc tandis que les étendards flottent et que sonnent les cors.

2. Un récit symbolique exposant les éléments essentiels du psychisme humain.

*

A ces deux interprétations il convient d'ajouter encore l'interprétation initiatique au niveau de laquelle le vieux Roi

TABLEAU I

LE SYMBOLISME DE TROIS PERSONNAGES
DE LA BHAGAVAD-GITA

	Noms des personnages		
	DHRITARASHTRA représente :	SANJANA représente :	ARJUNA représente :
au degré profane	Un roi historique aveugle	Le cocher qui conduit le roi aveugle et lui décrit la ba- taille.	Le guerrier combattant
au degré sacré	<i>L'Inconscient</i> <i>individuel</i> (Principe passif)	<i>L'Intuition</i> (Principe de liaison entre le Conscient et l'Inconscient)	<i>Le Conscient</i> (Principe actif)
au degré initiatique	<i>L'Inconscient</i> <i>collectif</i> ou Mémoire du monde (somme des archétypes universels)	Le clairvoyant ou médium	Somme des états de conscience de l'humanité

représente la *Mémoire du Monde* ou *Inconscient collectif*. A ce titre, il connaît dans son ensemble et ses détails l'évolution de l'Esprit non seulement à travers la nature humaine, mais encore à travers l'instinct animal et la sensibilité de la plante.

Sur le plan physique, le vieux Roi Dhritarashtra représente la somme des archétypes dont les physiciens et astrophysiciens reconnaissent l'invariabilité dans la structure de l'atome et du cosmos.

Sur le plan astral (ou plan des émotions) il représente les archétypes nés de toutes les terreurs et euphories qui depuis le commencement des âges ont imposé à la totalité des formes créées leur rythme vital, ce rythme qui détermine par exemple les oscillations de notre émotivité entre toutes les paires d'opposés : attrait-répulsion, joie-tristesse, crainte-adoration, etc.

Sur le plan mental il représente les archétypes engendrés par la pensée et l'action réfléchie des hommes : archétypes dont les artistes redécouvrent l'existence et qu'ils traduisent en objectivations dans leurs œuvres.

*

Sachant que Dhritarashtra n'est qu'un personnage secondaire du grand poème épique hindou, on se rend compte des modifications de sens qui peuvent se produire entre les interprétations profane, sacrée et initiatique de l'épopée considérée dans son ensemble.

Ceci n'est qu'un exemple. Nous l'avons choisi parce que Dhritarashtra, l'*Inconscient*, la *Mémoire du Monde* est symbolisé dans le mythe par un vieux Roi et que les vieux Rois abondent dans nos contes de fées.

Chacun de nous se représente les rois des contes d'après l'idée qu'il se fait des rois de l'histoire. Lorsque nous achetons pour nos enfants des livres de contes illustrés, nous y trouvons le beau-père de la *Chatte Blanche* vêtu du manteau de Charlemagne ou coiffé de la couronne de Mérovée.

De telles interprétations ne nous choquent point parce que nous ne nous demandons pas si, dans les contes, le mot *Roi* a bien le sens que nous lui prêtons ou si, à côté de ce sens

élémentaire, il n'en a point encore d'autres. Ce sont là pourtant des questions que nous gagnerions à nous poser.

*

La plupart d'entre nous ne voient dans les contes de fées que des fictions bonnes à distraire les petits enfants. Mais lorsqu'on prend la peine de remonter du conte au mythe — comme la fourmi remonte de la ramille au tronc, — on découvre les secrets les plus cachés de la nature.

Les psychanalystes ont accompli un voyage d'investigation plus instructif encore. Renouvelant les exploits de Thésée, ils ont pénétré dans le labyrinthe de l'*Inconscient* guidés par le fil du rêve. Là, dans ce que l'on croyait être l'obscurité et le néant, ils ont redécouvert — ô miracle ! — la fleur du Mythe étoilant de ses pétales le mystérieux lac des Songes.

« Je pense que, pour une bonne part, la conception mythologique du monde qui anime jusqu'aux religions les plus modernes, n'est pas autre chose qu'une psychologie projetée sur le monde extérieur », écrit Freud.

Le savant juif se rencontre sur ce point avec le grand mystique Rudolf Steiner :

« Qu'y a-t-il dans les mythes ? Il y a en eux une création de l'âme inconsciemment créatrice. L'âme a ses droits strictement déterminés. Il faut qu'elle agisse dans une certaine direction pour créer au delà d'elle-même. Au degré mythologique, elle crée sous forme d'images mais ces images sont construites d'après les lois inhérentes de l'âme. »

*

Qui douterait encore après ce préambule de l'intérêt des mythes, des légendes épiques et des contes de fées ?

Ils sont le miroir de notre vie psychique, un miroir où se reflètent tous les clichés astraux du monde, ceux qui sont au niveau de l'homme, ceux qui le dépassent et ceux qui ne sont plus pour lui que des souvenirs inconscients parce qu'ils appartiennent aux règnes du minéral, de la plante, de l'animal ou à l'homme inférieur.

Les inconnus qui pendant des millénaires travaillèrent à édifier les mythes ont semé dans leurs œuvres des clés d'argent, des clés d'or, des clés de diamant. Il nous suffit aujourd'hui de retrouver ces clés pour ouvrir la porte à neuf serrures qui symbolisent, dans la légende finnoise, la trois fois triple nature de l'homme : physique, émotive et mentale.

Ne nous étonnons donc pas de voir les psychanalystes aboutir à la découverte du mythe lorsqu'ils étudient nos processus psychiques. Notre âme est peuplée de symboles et Dhritarashtra, le vieux Roi des Védas, Dhritarashtra l'*Inconscient*, la *Mémoire du Monde* y règne en souverain.

II

LA NAISSANCE DU MYTHE

La base des croyances religieuses n'est point la curiosité intellectuelle et encore moins l'admiration. C'est la peur. Cette peur, le plus souvent, n'est pas éprouvée devant les formes connues du péril. Il s'agit plutôt d'une peur irrationnelle éprouvée dans certaines circonstances anormales, en face de risques incompris, une peur qui ressemble aux terreurs fantastiques des non-civilisés. Cette peur est inspirée par tout ce qui ne tombe pas sous le contrôle de l'expérience routinière.

Alexandre KRAPP.
(*La Genèse des Mythes.*)

Il a fallu des millénaires pour que les premiers hommes, dégagés de la plus grossière animalité, commencent à vivre autrement que des bêtes, pour que leurs cris inarticulés deviennent un langage, pour qu'une ébauche de raisonnement se dessine en leur intelligence.

On ne connaît à peu près rien de la vie de ces premiers hommes si ce n'est leur lutte obstinée contre les cataclysmes naturels : irruptions glaciaires, incendies allumés par la foudre, coulées de lave brûlante descendant des volcans, tremblements de terre, débordements de fleuves, sécheresses, déluges, etc.

Selon l'aspect que prenaient ces phénomènes, ils les considéraient avec ravissement ou avec terreur. Ainsi se développa dans leur psychisme en formation un double courant émotif. Ils éprouvaient une adorante béatitude quand la manifestation prenait un aspect favorable : pluie fécondante, feu réchauffant, etc. D'autre part ils tremblaient d'épouvante lorsqu'elle devenait menaçante : foudre, incendie, raz de marée, etc.

Peut-être essayèrent-ils d'organiser leur défense contre les déchainements des éléments, mais comment eussent-ils pu y parvenir ? La nature leur opposait d'insurmontables résistances, car ils ne connaissaient aucune de ses lois.

Ne pouvant arriver à la vaincre ils tentèrent de la séduire.

Lorsqu'ils désiraient se la rendre favorable ils imitaient la manifestation souhaitée, appelant la pluie en reproduisant artificiellement le bruit d'une averse, en faisant tomber de l'eau à travers un tamis fait d'herbes tressées ou par des cérémonies de caractère erotique.

Ce furent les premières opérations de la magie de fécondité, origine de tous les mystères du monde antique. Elles correspondaient à la découverte, dans sa forme la plus simple, du principe de *similitude*, de *sympathie*.

Aujourd'hui encore les habitants de Kottakal, au Malabar, appellent la pluie par un cérémonial qui consiste à verser chaque jour mille et un pots d'eau sur la tête de l'idole Siva.

Peu à peu, un nouvel élément psychique s'introduisit dans la vie des primitifs. Derrière les manifestations matérielles dont ils étaient les témoins : orages, tremblements de terre, etc., ils imaginèrent l'existence de pouvoirs intelligents. « Ils n'avaient nullement le sentiment du divin, écrit Lévy-Bruhl, mais leur vie entière baignait dans le surnaturel. »

Dès lors, ce ne fut plus à l'eau, au vent, au feu, qu'ils adressèrent leurs suppliques, mais à des puissances invisibles génératrices supposées de l'eau, du vent et du feu, à la foudre, au soleil auquel ils donnèrent les noms de Père et de Très-Haut.

Parlant du culte du soleil, un auteur anglais du XIX^{me} siècle écrit :

Imaginer que l'humanité, dès son enfance, ait résolu le problème de la vie par la conception intuitive d'un auteur divin de toutes choses, c'est aller beaucoup trop loin. Ce serait accorder à l'homme naissant une sagacité dans la spéculation théologique que ne confirme aucune analogie dans l'histoire des arts et des sciences. L'homme qui explore la terre et la mer n'y trouve point son idéal, mais il y voit un élément qui pénètre et modifie la nature, la réjouit et la vivifie et sans lequel la terre semblerait morte : c'est la Lumière et la Chaleur.

L'adoration de la Lumière est le résultat naturel de l'observation, par les primitifs, des phénomènes physiques. Les hommes des premiers âges se sont prosternés devant le soleil levant et ce soleil levant leur a donné l'idée embryonnaire d'un dieu. Il en a été de même pour le tonnerre.

Ainsi, quand nous prétendons reconstituer les conceptions primitives qui se rapportent à Dieu, c'est notre propre esprit que nous analysons, et pas autre chose.

*

Un des phénomènes naturels qui a le plus fortement impressionné les primitifs, c'est l'orage. Les éclairs, les coups de tonnerre, puis la chute des arbres fracassés et l'incendie qui se propageait ensuite de buisson en buisson les terrorisaient. Pendant d'innombrables siècles et partout où se trouvaient des êtres vivants la foudre répandit sa terreur. Bien avant de pouvoir exprimer sa détresse par des mots, l'homme hurlait de peur lorsqu'il entendait le tonnerre. Cette peur l'escorta pendant tout le début de son évolution, imprimant dans son âme une indéfectible angoisse.

Vinrent des millénaires au cours desquels il apprit à tailler les silex dont il se servait pour tuer les animaux et les dépecer. Vinrent d'autres millénaires qui lui permirent d'appivoiser quelques animaux, de cultiver quelques plantes et de polir les pierres. Ce furent autant d'éternités au cours desquelles notre planète changea plusieurs fois d'aspect à la suite des déluges dont la tradition égyptienne, hindoue, chinoise et chaldéenne nous a conservé les récits. Alors les peuplades qui n'étaient pas anéanties émigraient vers des lieux plus cléments.

Et toujours le feu du ciel allumait ses lueurs terrifiantes sur le chemin de leurs exodes.

Aucun bruit connu d'elles ne ressemblait à celui du tonnerre. Ne pouvant rien produire de semblable, elles finirent par se persuader que seule une puissance surnaturelle localisée dans le ciel était capable de déclencher de telles violences.

*

La découverte des moyens propres à faire du feu date de l'ère de la pierre taillée. Certaines peuplades fabriquèrent alors des pirogues en brûlant l'intérieur d'un tronc et purent naviguer sur les rivières. Beaucoup plus tard, les demi-civilisés imaginèrent un autre moyen de transport, le char, dont les roues étaient des disques en bois plein.

*

Il ne fallut pas longtemps aux inventeurs du char pour découvrir une analogie entre le bruit produit par ce véhicule, lorsqu'il était lourdement chargé, et le bruit du tonnerre. De là à imaginer que le tonnerre était produit par un char gigantesque roulant dans les plaines infinies du ciel, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi.

Notre langage porte encore la trace de l'association d'idées qui s'établit alors chez les demi-civilisés. Nous n'avons qu'un mot pour désigner le *roulement* du tonnerre et le *roulement* des chars. Dans une langue aussi riche que la nôtre cette pauvreté n'est pas dépourvue de signification.

L'intelligence des demi-civilisés commençait à peine à se développer lorsqu'ils construisirent les premiers chars. Ils avaient pourtant assez de raisonnement pour comprendre qu'un attelage ne se déplace point sans coursier et sans conducteur. Cette élémentaire logique les amena à imaginer l'existence d'un cocher surnaturel conduisant sur les nuages le char sonore du tonnerre.

Née d'une terreur plusieurs fois millénaire et dont les animaux eux-mêmes portaient la marque en leur conscience

embryonnaire, née d'une angoisse aussi vieille que le monde et qui n'avait jamais connu d'apaisement, la première divinité enfantée par l'imagination des hommes fut donc créée à l'image d'un *Conducteur de char* et prit dans les langages primitifs le nom de *Dieu du Ciel* parce que son action se manifestait en ce lieu.

*

Il est important de considérer que l'invention du mythe du tonnerre n'appartient ni à une race ni à une tribu. Elle fut faite simultanément dans tous les lieux habités d'Asie et d'Europe, en Perse, au Thibet, dans les montagnes du Caucase, dans les plaines de Russie, dans les îles de Finlande, au Japon, en Grèce et dans les pays baltes. Aussi le dieu du tonnerre porte-t-il dans les mythologies les noms les plus divers.

Dans les pays du nord on lui donne le nom de Thor et il devient le plus grand dieu de la mythologie scandinave.

Dans la mythologie assyrio-babylonienne il est honoré comme le maître des destinées humaines sous le nom de Bêl.

La mythologie allemande l'appelle Donner ou Donner et lui consacre la journée du jeudi (Donnerstag).

La mythologie grecque en fait le dieu suprême de son panthéon et le nomme Zeus.

Les disciples de Zoroastre l'appellent Dhiaus ou Dhiau.

Les Slaves le reconnaissent comme l'unique Seigneur de l'univers et le nomment Péroun.

L'Etrurie le nomme Jupiter, les Celtes Târan, les Gaulois Sucellus, les Baltes Perkoun, les Finnois Okko, les Estoniens Aike, les Japonais Susano, les Hindous Indra, les Sémites Hadad (ou Adad), certains peuples du nord Odin ou Wodan-Odin. La mythologie taïste (Chine) lui donne le nom de Lei-Kong qui signifie Monsieur le Tonnerre.

III

DU CHAR DE ZEUS AU CARROSSE DES FÉES

Quand l'âme pénètre au delà de la conscience mythologique jusqu'aux vérités profondes, ces vérités portent la même empreinte que les mythes car une seule et même force préside à leur naissance.

Rudolf STEINER.

Le mythe est une des premières manifestations de l'intelligence humaine. Les premiers contes que l'homme a imaginés lui ont été inspirés par le spectacle des choses dont ils ne parvenaient pas à saisir le sens, mais dont il voulait néanmoins, parfois pour apaiser ses effrois, le plus souvent pour justifier ses frayeurs, donner une interprétation.

F. GUIRAUD.

Un char qui roule en produisant un énorme fracas (char de Zeus ou char du Soleil), un Conducteur tout puissant menant ce char à travers l'immensité du ciel : tels sont les éléments du mythe qui donna naissance à toutes les religions du monde antique.

Plusieurs attributs devaient par la suite compléter l'image que l'on se faisait de cet attelage surnaturel dispensant aux hommes tout le bien et tout le mal, toutes les prospé-

rités et toutes les dévastations. L'éclair fut représenté par un fouet entre les mains de Zeus et un fléau dans celles des Dioscures spartiates.

*

Dans certaines contrées on modifia le mythe initial du char du tonnerre en remplaçant celui-ci par un traîneau ou un coursier rapide.

Pendant des siècles les hommes craignirent et adorèrent le *dieu du ciel* qui roulait sur les nuages sans rencontrer d'obstacle.

Les difficultés de leurs propres déplacements à travers les déserts, les marécages, les forêts vierges : la lenteur de leur marche alourdie par le poids du gibier qu'ils apportaient aux lieux de leurs festins conféraient à l'image du dieu roulant en un instant d'un bord de l'horizon à l'autre un prestige considérable. De cette comparaison naquit bientôt un nouvel élément du mythe : le char divin fut doté d'une rapidité de déplacement impossible à réaliser sur terre et la notion de cette vitesse surnaturelle entra dans la légende.

Lorsque le panthéon grec se peupla, les hommes firent don de cette vitesse à Mercure et Persée. De son côté, la mythologie nordique en dota la déesse Freyja lorsqu'elle se revêtait de son manteau de plumes.

D'autre part, sous l'effet de l'imagination populaire, les chars célestes se multipliaient. Cérès en eut un pour aller se plaindre à Jupiter de l'enlèvement de Proserpine et Médée monta sur le sien lorsqu'elle partit à la recherche des herbes qui devaient rajeunir Eson.

Tous ces chars mythiques conservaient la caractéristique du premier attelage divin, celui du dieu du tonnerre. Ils ne connaissaient pas d'obstacle, ils roulaient sur les nuages au milieu des fulgurations et des éclairs.

Parfois la rapidité de déplacement prêtée par la fantaisie des hommes aux chars des dieux se transmettait à un coursier fabuleux ; Pégase parcourait l'Olympe à son gré ; en Germanie, Odin, monté sur Sleipnir, galopait à la vitesse du vent dans le pays des Géants.

*

Nous n'avons pas besoin d'un grand effort pour rattacher la tradition mythologique aux contes de fées. Un des éléments essentiels de ces contes n'est-il pas le déplacement par des procédés irrationnels et particulièrement rapides ?

Mercure et Persée se transportant dans l'Olympe par la vertu de leurs talonnières magiques ont de modestes émules dans *Le Chat botté*, *Le Petit Poucet* et le nain qui vint avertir la bonne fée du sommeil de *La Belle au Bois dormant*.

Les déplacements en chars aériens entraînés par des animaux fantastiques sont plus fréquents encore dans nos contes que les déplacements réalisés au moyen de bottes de sept lieues. Les vingt-quatre fées de *La Chatte Blanche* voyagent sur les ailes d'un dragon apprivoisé et *Mignonnet* circule dans un chariot de feu attelé de deux salamandres ailées.

Dans le conte comme dans le mythe, l'idée du feu reste toujours associée à celle des déplacements surnaturels. C'est un souvenir persistant de l'orage. Tantôt le char féerique apparaît dans une lumière, tantôt les éclairs jaillissent sous les sabots de ses coursiers, plus souvent encore les animaux fantastiques qui le traînent jettent des flammes par les naseaux.

*

Si les éléments matériels du mythe se sont transportés dans le conte sans modifications importantes, il en est de même des éléments psychologiques. Nous pouvons les reconnaître sans difficulté dans tous les contes qui n'ont pas été trop altérés par la fantaisie des transpositeurs.

Nous avons vu plus haut que les orages ont développé dans l'Inconscient des hommes primitifs un double courant psychique. Ils *adoraient* et *craignaient* la foudre qui pouvait leur apporter aussi bien l'abondance que la désolation. Cette reconnaissance d'un double pouvoir attribué au Cocher du char de l'orage (premier dieu du ciel) trouve une tardive expression dans le délicieux conte de fées intitulé *La Biche au Bois*.

Les fées de ce conte possédaient deux équipages, nous dit Perrault, l'un pour leurs œuvres bénéfiques, l'autre pour leurs œuvres néfastes.

Chacune avait son chariot de différente matière; l'un était d'ébène tiré par des pigeons blancs, d'autres d'ivoire que de petits corbeaux traînaient, d'autres encore de cèdre et de carambou. C'était là leur équipage d'alliance et de paix. Lorsqu'elles étaient fâchées, ce n'était que dragons volants, couleuvres qui jetaient du feu par la gueule et par les yeux, sur lesquelles elles se transportaient d'un bout du monde à l'autre en moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonsoir ou bonjour.

Nous saisissons maintenant sans peine comment la tradition remonte jusqu'aux temps reculés de la préhistoire en passant par tous les équipages du conte, de la légende et du mythe.

IV

TRADITION PROFANE ET TRADITION SACRÉE

Le contenu de l'Inconscient est formé par toutes les expériences de la vie antérieure.

D^r JANKÉLÉVICH.

De même que les naturalistes expliquent l'arc-en-ciel comme un reflet du soleil rendu multicolore par son renvoi vers la nuée, de même le mythe correspond à une vérité qui réfléchit son sens en direction d'une autre chose. PLUTARQUE.

Nous avons vu, à propos de Dhritarashtra, le vieux Roi de la Bhagavad-Gîta, que chaque détail d'un mythe a plusieurs significations selon qu'il est interprété dans l'un des trois sens : profane, sacré, initiatique.

Dans les mythologies de l'Orient et du Nord, le nombre de ces significations est plus élevé qu'en Occident parce que la philosophie et la métaphysique y connaissent un développement bien supérieur à celui qu'elles ont chez nous. Pour autant que nous pouvons nous en rendre compte, le mythe oriental et scandinave comporte quatre enseignements superposés.

1. Un enseignement d'ordre historique, c'est-à-dire un récit d'épopée. Ce récit n'a rien d'imaginaire, il se rapporte

à des faits et à des personnages réels. Il était facile aux créateurs des mythes d'utiliser des événements authentiques comme « supports matériels » de leur enseignement symbolique. Ainsi satisfaisaient-ils à peu de frais aux exigences du profane qui, reconnaissant dans le mythe une page de son histoire nationale, n'en demandait pas davantage.

D'autre part, les initiés n'étaient aucunement gênés dans leur interprétation des symboles par la personnalité des héros, celle-ci n'ayant aucune importance à leurs yeux.

2. Un enseignement psychologique montrant la lutte de l'esprit et de la matière *au niveau de l'homme*, mais expliquant cette lutte par des données empruntées aux lois de l'évolution dans tous les règnes de la nature. Cet enseignement tient compte des formes de vie antérieures à l'homme et dévoile les facteurs qui contribuent à la formation de son psychisme. Ainsi fait-il une place importante au vieux Roi, à l'*Inconscient*, à la *Mémoire du Monde* que chacun de nous porte en soi.

A ce degré, l'enseignement mythique formait des pédagogues et des guérisseurs.

3. Un enseignement se rapportant à la formation et à la vie de notre planète. Il formait des naturalistes, des philosophes et des physiciens.

4. Un enseignement se rapportant à la constitution de la matière et à l'ordre cosmique. Il formait des mathématiciens, des métaphysiciens, des astrologues et des mages.

Ces quatre stratifications de l'enseignement mythologique justifient pleinement la définition d'Emile Genest :

« La mythologie qui a personnifié en tous les temps les abstractions éternelles a exercé une influence profonde sur la formation et le développement de notre pensée. Elle n'est pas si naïve et si vaine qu'on le suppose. Elle a aidé les Anciens à se connaître, et elle nous sert à nous comprendre, à nous définir et à nous exprimer. Par ses allégories accessibles et vivantes, le mécanisme des passions humaines s'anime, les lois de toute philosophie s'ordonnent, le sens de la vie universelle s'éclaire. » (Voir tableau II.)

TABLEAU II

LES ENSEIGNEMENTS DU MYTHE

Au degré	Le mythe présente:	Sous forme de :	Dans le conte de fées, le mythe se transforme en une histoire d'amour comportant les étapes suivantes :	Ces enseignements étaient destinés :
profane	Un récit historique se rapportant à des personnages réels	Une épopée mettant aux prises des guerriers	Une série d'épreuves de courage subies par le prince charmant avant d'obtenir la main de la princesse	Au peuple
sacré	Un exposé symbolique d'ordre psychologique	Une recherche d'harmonisation entre le Conscient et l'Inconscient sur le plan individuel	Le mariage du prince et de la princesse (Union du Conscient positif-actif et de l'Inconscient négatif-passif)	Aux initiés pédagogues et guérisseurs
initiatique	Un exposé symbolique d'ordre métaphysique	Une recherche d'harmonisation des forces naturelles et surnaturelles sur le plan universel	« Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants » — Association féconde des archétypes universels immortels et des formes temporelles	Aux mages

*

Il est devenu impossible à la plupart des Occidentaux de saisir la portée des enseignements contenus dans l'interprétation initiatique des mythes, car l'habitude des dogmes a tué en nous ces sens subtils qui permettent encore aux Orientaux et aux gens du nord de communiquer avec le divin par les voies directes, normales et sans intermédiaires.

D'autre part, le christianisme a fait disparaître cet enseignement par l'extermination des Manichéens, puis des Druides et des Albigeois qui en avaient conservé la tradition. Partout où cela lui fut possible, il a détruit les traces laissées par les philosophies ésotériques dans les pratiques religieuses des peuples.

Si vous ouvrez la *Mythologie générale* publiée par les Editions Larousse au chapitre de la Lithuanie, vous y trouverez le passage suivant qui pourrait être répété pour chaque contrée européenne :

L'histoire du paganisme lithuanien nous offre un spectacle analogue à celui qui nous est donné par la mythologie slave. Des deux grandes divisions dont l'une embrasse la religion plus rudimentaire répandue parmi les masses rustiques et l'autre présente une mythologie supérieure et plus organisée, c'est la première qui résiste mieux et se conserve dans le folklore et la tradition populaire. L'autre disparaît pour ainsi dire plus complètement sous les coups du christianisme. Et cela d'autant plus que, dans ses débuts, le christianisme a été imposé par les armes des Chevaliers de la Croix qui détruisaient les sanctuaires, brûlaient les objets du culte et exterminaient les prêtres païens.

*

Si l'on veut bien se représenter que les termes « païen » et « paganisme » ont été appliqués à la totalité des philosophies préchrétiennes, après que le christianisme y eût abondamment puisé *,

* Voir *Les Sociétés secrètes de mystères* par O.-E. Briem et *La Pré-histoire du christianisme* par Charles Autran, Payot, Paris.

nous arrivons à la constatation suivante : Avant le christianisme, le monde bénéficiait d'une tradition mythologique dont les origines remontent à la préhistoire. Cette tradition se stratifiait en deux plans essentiels, l'un profane, l'autre sacré.

La tradition sacrée est aujourd'hui perdue pour nous, Occidentaux, mais elle a survécu en Chine, au Thibet, aux Indes, en Perse, en Russie et dans les régions de l'Europe centrale qui ont échappé grâce à leur isolement à une propagande organisée. L'ancienne Gaule a conservé longtemps la connaissance de cette tradition sacrée qui formait l'élément essentiel du culte druidique. Mais les Druides furent proscrits, ce qui les obligea à se réfugier en Grande-Bretagne et en Irlande où ils s'éteignirent après avoir soutenu pendant quatre siècles l'inexorable hostilité du clergé chrétien.

La tradition exotérique ou profane, par contre, n'a pu être complètement détruite bien que les chrétiens aient sévi avec opiniâtreté contre les coutumes folkloriques qui dépassaient leur compréhension et qu'ils ont qualifiées de « superstitions » et de « pratiques de sorcellerie ». Mais ce qu'ils n'ont pas absolument anéanti, ils l'ont falsifié, transformant en épopées chrétiennes des poèmes héroïques dont l'origine est bien antérieure à notre ère. Le chapitre suivant nous en montrera un exemple.

V

LA CHRISTIANISATION DE LA CHANSON DES NIBELUNGEN

A mesure que l'on s'avance en plein moyen âge, les fables, desquelles la poésie populaire est restée empreinte, s'éclipsèrent aux rayons de la religion chrétienne. Alors, la poésie voulant rester chrétienne, assit le bon Dieu sur un trône vermoulu et lui mit le nez à la fenêtre pour juger de ce qu'il se passait sur notre planète.

F. FEUILLET DE CONCHES.

TEXTE ORIGINAL, Chanson III
strophes 273 et suivantes :

TRANSCRIPTION de C.-F. Papé.
Editions Nelson, Paris.

Le chevalier Ortwin demande au frère de Kriemhilde :

« Faites donc que votre sœur paraisse devant vos hôtes.

... et Siegfried lui fait comprendre, en cachant son jeu, qu'il désire la voir à la fête prochaine.

« J'y consens volontiers ». Ainsi parla le roi. Il manda à Dame Ute et à sa fille aussitôt qu'avec leurs damoiselles, elles vinssent à la cour.

Gunther lui répondit :
« Elle ne prend plaisir ni aux fêtes ni aux spectacles. Elle préfère rester dans sa chambre ou aller voir les

Alors des coffres on tira les robes les plus belles, tout ce que contenaient les tiroirs de beaux atours, bracelets et ceintures. Mainte gente pucelle se para courtoisement.

D'une chambre de dame, on les vit toutes sortir. Lors fut grande presse de héros qui nourrissaient l'espoir, s'il se pouvait faire, de réjouir leurs yeux à la vue de la noble pucelle.

Maintenant s'avança la belle comme l'aurore perce les sombres nuées. Alors se sentirent le cœur soulagé ceux qui depuis longtemps avaient douleur à l'âme; ils voyaient l'avenante fille dans tout l'éclat de sa beauté.

Sur sa robe brillait mainte pierre précieuse; la rose de son teint avait un doux éclat. Qui avait désiré voir ce que le monde avait de plus beau, il fallait avouer qu'il l'avait sous les yeux.

nonnes dans un couvent de la montagne. Demain, jour de la Toussaint, elle ira à l'église avec la reine Ute et toutes ses femmes d'atours.

Les Offices terminés, elles retourneront au château et un grand festin leur sera servi.

TEXTE ORIGINAL, Chanson III
(rencontre de Siegfried et
de Kriemhilde).

Elle salua bientôt Siegfried comme il convenait à une demoiselle courtoise.

Il s'inclina amoureusement et lui rendit grâces. Mal d'amour s'empara d'eux et les attacha l'un à l'autre. Avec des yeux pleins d'amour ils se regardaient tous deux, le seigneur et la dame; ils le faisaient en grand secret.

Lors maint guerrier pensait :

« Ah! S'il m'était donné d'aller ainsi, ma main dans sa main, comme je les vois aller, ou de partager sa couche, point ne serait marri. »

De quelque pays qu'ils vinssent tous les hôtes ne faisaient à rien attention si ce n'est à eux deux. On permit à Kriemhilde de baiser le beau chevalier : oncques en sa vie il n'avait goûté pareil bonheur.

TRANSCRIPTION de F.-C. Papé
(même passage).

Soudain un son de trompette déchira l'air; au même moment la reine Ute, avec Kriemhilde à ses côtés, sortit lentement et se dirigea vers la place.

Comment décrirai-je, camarades, ce qui se passa dans l'esprit de Siegfried? Certes, les marins avaient dit vrai : Kriemhilde était ravissante, aussi ravissante qu'une de ces figures de saintes qu'on voit peintes sur les missels, avec de l'or, de l'argent et de riches couleurs et que les rois paient un grand prix. J'ai vu au cours d'un de mes voyages un livre de ce genre dans une église vénérable; les saintes femmes qu'on y voyait peintes surpassaient beaucoup en beauté les plus belles dames qui habitent les palais des rois.

Siegfried suivait des yeux Kriemhilde comme dans un rêve et lorsqu'elle passa devant lui pour entrer dans l'église, il était comme un homme qui vient d'avoir une vision céleste.

Cependant les belles dames sortirent de l'église et retour-

nèrent au château entourées des chevaliers. Siegfried suivit à distance, le cœur rempli d'un trouble étrange.

TEXTE ORIGINAL, Chanson IV, strophes 561 et suivantes. (Siegfried rappelle au roi Gunther la promesse qu'il lui a faite de lui donner Kriemhilde en mariage.)

Le roi Gunther dit alors à son hôte : « Je vous aiderai du mieux que je pourrai. » Alors on invita Kriemhilde à venir à la cour devant le roi.

Le roi Gunther dit alors : « Ma sœur bien courtoise, par ta propre vertu, délie-moi de mon serment. J'ai juré de te donner à un chevalier; s'il devient ton époux, tu auras fait avec fidélité mon vouloir. »

Lors, dit la noble fille : « Mon cher frère, vous n'avez pas besoin de me prier, je veux être toujours telle que vous l'ordonnerez. C'est chose entendue. J'accepte volontiers l'époux que vous me donnerez. »

Quand ils eurent, la pucelle et lui échangé leurs serments, Siegfried s'empessa de serrer dans ses bras la belle enfant.

TRANSCRIPTION de F.-C. Papé (même passage).

L'heure était venue pour Siegfried de réclamer sa récompense. Il demanda donc à Gunther de parler à la princesse en sa faveur. Et Gunther en parla, louant la vaillance de Siegfried, les services rendus par lui aux Burgondes.

Et Kriemhilde baissant la tête répond que Siegfried est pour la patrie un véritable ami et qu'il faut l'honorer en retour de son amitié. A vrai dire, elle ne désirait pas se marier, elle préférait passer sa vie en méditations dans la paix d'un couvent, mais Gunther était le roi, elle ne résisterait donc pas à sa volonté.

Ainsi, camarades, Siegfried put voir Kriemhilde seule, en qualité d'amoureux et de fiancé.

*

Etant donné que toute la littérature mythologique et philosophique a été falsifiée par les chrétiens dans le même sens que les Nibelungen, il nous est difficile de retrouver son enseignement initial. Pourtant, à côté des documents systématiquement truqués, il en est d'autres qui, en raison de leur apparente insignifiance, ont échappé à la déformation entreprise contre tout ce qui se rattachait à la magnifique évolution spirituelle des anciens. Parmi ces documents privilégiés, il faut citer la *Bhagavad-Gîta* et le *Kalévala*, ces deux grandes épopées que les Hindous et les Finlandais ont eu le bonheur de conserver dans leur forme originale, et la plupart des contes de fées.

*

Dans le domaine des contes de fées, nous trouvons en Andersen, les frères Grimm et Perrault des transpositeurs d'une exceptionnelle honnêteté. Leur belle intuition leur a permis de noter une quantité de menues indications dont nous pouvons aujourd'hui retrouver le sens caché à la lumière de la *Bhagavad-Gîta* et du *Kalévala*.

A l'origine, les contes de fées et les coutumes folkloriques étaient destinés à propager l'enseignement exotérique contenu dans les mythes. Mais en vertu du vieil adage disant « ce qui est en haut est semblable à ce qui est en bas », l'enseignement exotérique nous révèle, par analogie, l'enseignement sacré.

Pour retrouver l'un et l'autre, il suffit d'apprendre à discerner les documents authentiques des documents truqués, puis de déchiffrer les symboles contenus dans les documents authentiques.

Le document authentique se reconnaît à un accent de vérité psychologique qui ne se trouve jamais dans le document christianisé. Les héros du document authentique obéissent à des impulsions directes, à des élans de tout leur être.

La rencontre de Siegfried et Kriemhilde dans la version originale en est un exemple typique. Le conte authentique jette la jeune fille dans les bras de son amant et la pare de ses plus beaux atours pour les fêtes du cœur et des sens.

Le document christianisé, par contre, introduit dans le caractère des héros moult réticences, pudibonderies, hypocrisies et calculs. En outre, *il est dépouillé des images et des symboles qui s'adressent à l'Inconscient*. La plupart du temps les falsificateurs ignoraient les archétypes et leur pouvoir en quelque sorte magique sur les couches profondes de notre psychisme. Lorsqu'ils rencontraient ces archétypes, ils les considéraient comme de simples images littéraires et les transformaient à leur gré en formules vides sans se rendre compte de la dévitalisation qu'ils faisaient subir au récit. *L'absence des archétypes ou « images ancestrales »* dénonce d'une manière absolument claire le conte truqué, ou le conte inventé par des auteurs naïfs qui ont cru pouvoir substituer leur propre imagination aux produits du psychisme universel.

VI

LES SYMBOLES

Tout ce qui fut une fois dans la conscience reste dans l'Inconscient comme facteur actif.

HERMANN-PAUL.

Le mythe est un rêve collectif du peuple.

RANK.

Actuellement, deux courants de recherches aboutissent à la symbologie. Ce sont d'une part les philosophies dites modernes bien qu'elles soient aussi vieilles que le monde : théosophie, anthroposophie, spiritisme, christianisme ésotérique, cabalisme, mouvement Souffi.

D'autre part, c'est la médecine psychanalytique qui depuis Fechner (début du XIX^{me} siècle) étudie le symbolisme du rêve.

Les psychiatres ont remarqué que les rêveurs disposent d'un mode d'expression symbolique qu'ils ne connaissent pas à l'état de veille.

Parlant des symboles qui apparaissent dans le rêve, Freud constate qu'ils sont identiques chez les personnes les plus différentes, même si elles ne parlent pas la même langue. Il écrit :

Ceci n'est pas moins fait pour vous étonner que si vous appreniez que votre femme de chambre comprend le sanscrit alors que vous savez pertinemment qu'elle est née dans un village de Bohême et n'a jamais étudié cette langue.

Nous pouvons dire que chez le rêveur, la connaissance du symbole est inconsciente, qu'elle fait partie de la vie psychique inconsciente.

D'où peut venir la connaissance de ces rapports symboliques? Le langage courant n'en fournit qu'une petite partie. En deuxième lieu ces rapports symboliques n'appartiennent pas en propre au rêveur et ne caractérisent pas uniquement le travail qui s'accomplit au cours des rêves. Nous savons déjà que les mythes et les contes, le peuple dans ses proverbes et ses chants, le langage courant et l'imagination poétique utilisent le même symbolisme. On a l'impression d'être en présence d'un mode d'expression ancien, mais disparu, sauf quelques restes disséminés dans différents domaines. Je me souviens à ce propos d'un intéressant aliéné qui avait imaginé l'existence d'une langue fondamentale dont tous les rapports symboliques étaient à son avis des survivances.

*

L'intéressant aliéné en question était probablement un grand intuitif. Sa *langue fondamentale* paraît bel et bien avoir existé antérieurement à tous les langages parlés et le vieux Roi Dhritarashtra en fut le premier terme.

Dhritarashtra, nous l'avons vu, représente l'*Inconscient*, la *Mémoire du monde*.

D'autre part, l'*Inconscient* est la clé des recherches modernes appelées par Bleuler « psychologie des profondeurs ».

Les psychanalistes ont reconnu que l'*Inconscient* tient une large place dans notre psychisme. D'autre part, ils ont redécouvert en notre âme la *dualité* qui imprima ses premières oscillations à l'intelligence en formation des primitifs lorsqu'ils subissaient l'orage dispensateur de la foudre incendiaire et de la pluie fécondante.

Cette dualité fondamentale, cette présence en notre Inconscient d'un double courant psychique alimenté d'une part par nos inquiétudes et nos angoisses, d'autre part par nos satisfactions, ils l'appellent « ambivalence ».

En psychanalyse tout se passe comme si l'homme du XX^{me} siècle portait en son être intime le souvenir des scènes auxquelles assistèrent les non-civilisés et des images qui se

formèrent en leur pensée rudimentaire. Toutes les angoisses et tous les ravissements du monde paraissent imprimés dans son mental sous leur forme première : *le symbole*.

Au cours des siècles, le langage se substitua petit à petit à l'abstraction symbolique. Des mots innombrables furent inventés dans tous les idiomes et plus il y avait de paroles vaines sur la terre plus l'obscurité s'épaississait autour des symboles dont on finit par oublier, à l'état conscient, la grandiose signification.

Les symboles, pourtant, ne mouraient pas.

Vieux comme le monde, nés d'une inspiration spontanée et créés à la mesure exacte de l'homme, ils se réfugiaient, intangibles, à l'arrière-plan des consciences. (Voir tableau IV.)

*

Bien que suscités par le même besoin d'expansion, le langage parlé et les symboles évoluèrent dans deux directions différentes. Le langage parlé se mit au service de l'homme *extérieur* et le symbole se mit au service de l'homme *intérieur*. A force d'extensions et de remaniements, le langage parlé en arriva graduellement à ne plus exprimer que des idées et des sentiments de surface. En Occident surtout, bien des gens s'en contentèrent, ignorant les besoins et jusqu'à l'existence de leur Inconscient.

Il n'en fut pas de même en Orient où les initiés se transmettent par tradition orale un langage sacré dont chaque vocable (en sanscrit Mantras) chanté sur une note appropriée opère une réaction précise sur telle ou telle région de l'*Inconscient* et la maintient ainsi en harmonie avec le reste du psychisme. (Théorie du Verbe créateur.)

Pourtant si, de nos jours, en Europe, le langage parlé ne répond plus qu'aux besoins de la vie consciente, notre Inconscient *ne se souvient pas moins des symboles* et les conserve comme moyen d'expression dans *le rêve* et dans *l'inspiration*, ce sommet psychique du rêve éveillé qu'ascensionnent les grands intuitifs.

TABLEAU IV

LE LANGAGE ET LES SYMBOLES

Au degré		Nous nous exprimons par :	Au moyen :	A l'état :	Ces états correspondent :
profane	Langage	Le langage	de mots	de veille	à notre Conscient
sacré	Symboles	Le rêve	d'images symboliques (réminiscences ancestrales)	de sommeil	à notre Inconscient individuel
initiatique		Les mythes, les légendes et les contes de fées	de « Mantras » : mots magiques, paroles d'incantation	d'inspiration ou de transe médiumnique	à notre Inconscient collectif. (Mémoire du monde)

*

Notre être Conscient s'éloigne souvent de notre Inconscient et les disciplines artificielles que nous nous imposons contribuent dans une large mesure à cette séparation.

Dans leurs cures aboutissant à la guérison des névroses, les psychanalystes ne font pas autre chose que de réconcilier le Conscient et l'Inconscient de leurs malades. Ils vont prendre par la main le vieux Roi qui se tient à l'écart et le ramènent à sa place, au cœur de la bataille.

Les contes de fées nous offrent une ravissante image des opérations normales du psychisme, c'est le mariage de la fille du Roi avec le Prince charmant.

La *Fille du Roi* représente une parcelle de l'Inconscient s'associant en vue d'une action féconde et déterminée avec la parcelle correspondante du Conscient. C'est un fragment choisi du *Passé du monde* unie au *Présent*, par la voie des affinités, en vue d'une création à venir. « S'accouplant au passé, l'avenir prend un corps et le Verbe s'incarne. » Ainsi s'exprime une inscription sanscrite découverte au palais de Priam.

Les mariages des contes de fées sont toujours heureux; la Fille du Roi et le Prince charmant ont beaucoup d'enfants. Cela signifie que l'harmonie manifestée du Conscient et de l'Inconscient engendre des œuvres nombreuses dans la joie, l'équilibre et la sérénité.

*

En Orient, le langage des symboles a pénétré toutes les couches de la société. Les initiés ont conservé les symboles supérieurs dans le secret mais petit à petit, le peuple s'est emparé des symboles inférieurs, en particulier de ceux qui se rapportent à l'amour. Voici une page tirée d'un conte tartare publié à Lille en 1783 par un inconnu; nous y trouvons une nourrice parlant à la jeune princesse avec laquelle elle est enfermée dans une tour et lui donnant le moyen de communiquer avec un beau chevalier aperçu du sommet du donjon :

« Il ne faut pas s'étonner si la captivité où l'on tient ici les femmes fournit aux hommes mille ingénieuses manières de se faire entendre. La seule Nature leur en a fait inventer d'extraordinaires. Presque tout ce qui entre dans le commerce de la vie sert à celui de l'amour : l'or, l'argent, les fruits, les fleurs, les insectes, en un mot les choses les plus simples ont leur signification et leur valeur naturelle ou allégorique. C'est ce que dans notre pays on appelle le Sélam. De sorte qu'un petit paquet gros comme le doigt renferme un discours fort expressif et qui fait plus d'impression sur le cœur que les caractères les plus tendres d'une lettre.

L'amour muet trouve ici dans chaque Amant un dictionnaire galant et spirituel; et dans l'Orient, les filles sont tellement instruites de la force des expressions du Sélam qu'il est rare d'en trouver une à douze ans qui ne soit en état d'écrire de cette manière à l'objet de sa tendresse.

J'écoutais le discours de Lelalu avec une extrême surprise.

Quoi! m'écriai-je, est-il possible qu'un grain de raisin, du gingembre, du charbon, de la soie blanche et un morceau d'étoffe jaune puissent signifier quelque chose?

— Oui ma chère fille, me dit ma gouvernante, voici mot pour mot leur explication :

« Je voudrais que vous fussiez informé de la tendresse que je viens de concevoir pour vous. Je ne suis plus à moi-même depuis que je vous ai vu. Mais dans la cruelle situation où je me trouve, je vais languir, pendant que vous jouissez d'une vie charmante; faites-moi réponse et finissez s'il se peut tous mes malheurs. »

VII

LES ÉQUIPAGES

Sais-tu mes occupations? Jusqu'au dîner je fais de la copie, je dîne tard; après dîner je monte à cheval; le soir j'écoute des contes et je comble ainsi les lacunes de ma satanée éducation.

POUCHKINE.

Nous connaissons le rôle que jouent les équipages dans les mythes et les contes, au niveau de l'interprétation profane. Ils promènent les dieux dans l'Olympe, ils conduisent les fées à des baptêmes ou des mariages.

Les équipages, aussi bien que n'importe quel autre attribut du mythe, répondent à une seconde interprétation qui est d'ordre ésotérique.

Il nous serait difficile de découvrir cette seconde interprétation si nous devions la chercher en Occident. De même que l'on renoncerait à trouver un trésor dans une ville incendiée et mise au pillage, il convient de ne point chercher une vérité philosophique dans les ruines d'une science contre laquelle un pouvoir organisé sévit depuis deux mille ans. Nous aurons donc recours une fois de plus à l'enseignement de la *Bhagavad-Gîta*, du *Kalévala* ainsi qu'au *Phèdre* de Platon.

La *Bhagavad-Gîta* nous présente son héros Arjuna monté sur son char de guerre et tirant de l'arc, tandis que son compagnon dénommé « le Conducteur du Char » mène l'attelage.

Les initiés qui ont commenté ce texte en donnent l'interprétation suivante :

Le héros Arjuna, armé d'un arc de feu au moyen duquel il livre bataille, représente la nature physique de l'homme, ses appétits, son double instinct de conservation et de destruction, ses passions inférieures, ses pouvoirs d'ordre matériel sur ce qui est matériel.

Le *Conducteur du Char* représente la nature spirituelle de l'homme. Tandis qu'Arjuna combat, le Conducteur veille à l'orientation de l'attelage.

L'admirable précision du mythe nous apparaît ici dans toute sa beauté. Afin d'instruire le profane de la double nature de l'homme (matérielle et spirituelle) le mythe nous présente cet homme sous l'aspect de deux personnages symboliques menant ensemble le même combat.

Le personnage N° 1 appartient à la matière. Il lutte avec des armes terrestres contre des ennemis terrestres.

Le personnage N° 2 appartient à l'Esprit. Il tourne le dos au premier et dirige ses chevaux vers une destination connue de lui seul et qui se trouve au delà du monde sensible.

Inséparables et intéressés au dénouement du même drame, ils résistent de tout leur pouvoir à l'attaque de leurs ennemis. S'ils sont vaincus, ils mourront et la Matière associera l'Esprit à sa destinée de désagrégation et d'anéantissement. S'ils sont vainqueurs ils vivront et la matière sublimée se transformera par une longue suite de métamorphoses en énergies d'ordre spirituel.

Les deux personnages montés sur le char d'Arjuna n'en forment donc en réalité qu'un seul et la double lutte que mène cet unique personnage est l'image du devoir particulier (en sanscrit Dharma) qui incombe à chacun de nous au cours d'une existence déterminée.

Nous en arrivons à l'explication symbolique du char. Dans l'épopée védique, le char est le « *véhicule* » d'une âme en expérience; il *porte* cette âme pour la durée d'une incarnation.

*

Il nous est devenu difficile de comprendre la signification exacte des termes *incarnation* et *réincarnation*, car depuis le IV^{me} siècle, les idées qu'ils représentent ont été bannies de l'enseignement théologique. Du même coup, le terme *résurrection de la chair* et la parole du Christ disant à ses disciples « *Elie est revenu, mais vous ne l'avez pas reconnu* » ont perdu pour nous leur sens initial.

Pour déchiffrer le mythe nous devons pourtant savoir que toutes les philosophies et religions du monde ancien, y compris le christianisme jusqu'au IV^{me} siècle, ont admis la pluralité des existences et par conséquent la réincarnation de l'âme en une multitude de corps ou *véhicules* temporaires.

Les chars du mythe et du conte de fées représentent ces véhicules en marche vers l'immortalité.

*

Au niveau profane, le *char* porte une âme en incarnation ainsi que nous l'avons vu plus haut. Il est le symbole d'un corps physique (en sanscrit Jiva).

Au niveau ésotérique, les *chars* mythiques sont les véhicules de forces cosmiques déterminées. Les conducteurs de ces chars deviennent en quelque sorte des ambassadeurs symboliques apportant à Cybèle (la Terre) des influences envoyées par le Soleil, par la Lune ou par quelque Planète. Ces influences agissent par rayonnements invisibles sur la totalité de la matière terrestre, y suscitant des réactions déterminées et toujours semblables à elles-mêmes.

Ainsi le char de Vénus-Aphrodite et celui de Mars sont-ils véhicules d'influences dites aphrodisiaques et martiales. Toute l'astrologie est basée sur ces échanges de forces dont aujourd'hui plus personne ne songe à nier l'existence.

Enfin, au niveau de l'initiation métaphysique, le char du mythe symbolise la totalité des véhicules matériels (en sanscrit Aparat-Prakriti) ou totalité de la nature visible supportant la totalité des énergies spirituelles (en sanscrit Pourousha).

(Voir tableau V.)

TABLEAU V

LE SYMBOLISME DU CHAR

Au degré	Le char symbolise :	Un tour du char symbolise :	Le conducteur du char est :
profane ou exotérique	Le corps physique; véhicule temporaire d'une âme en incarnation	La durée d'une existence humaine (La vie de l'âme dans une personnalité, Platon)	Un guerrier comme Arjuna
sacré ou ésotérique	Le corps d'un monde : véhicule d'une force cosmique déterminée	La durée d'une existence planétaire	Un dieu planétaire comme Mars ou Vénus
initiatique	La totalité de la matière visible supportant la totalité des énergies répandues dans l'univers	La durée d'un univers	Un dieu universel comme Zeus

La course du premier char a la durée d'une vie d'homme.
La course du second char a la durée d'une existence planétaire.

La course du troisième char a la durée d'un univers.

*

Si loin que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité, on trouve dans les mythes des *chars de feu* se rattachant soit au culte du soleil, soit à celui du dieu du tonnerre. C'est là un archétype si puissant et si conforme à la mentalité des masses qu'il s'est fixé dans toutes les liturgies du monde. Lorsque le char de feu porte un héros, il est l'emblème du corps de ce héros embrasé par l'action et se consumant au service de l'âme. Toute représentation d'un personnage s'élançant dans un char de feu vers le domaine de l'immortalité est le symbole de l'homme spirituel détruisant en chemin son corps physique au bénéfice d'une ascension exceptionnellement rapide.

Tous les chars de feu ont la même signification symbolique, qu'ils appartiennent au mythe, à la littérature sacrée, aux légendes ou aux contes de fées. Ils sont l'emblème de la matière irradiée par l'Esprit et lui servant de *véhicule et d'aliment* pour la durée d'une manifestation.

Platon a donné au *corps astral* (enveloppe la plus subtile de l'âme) le nom de *Char ailé de l'âme*. Le thème a été repris à toutes les époques par les religions et les poètes; l'ascension d'Elie comme l'envol de Faust ne sont que des pastiches de l'ascension de Mithra.

Il nous reste à parler de la signification allégorique des animaux réels ou fabuleux qui tirent les chars du mythe et du conte de fées.

Ces attelages représentent les impulsions bonnes ou mauvaises du conducteur du char.

Par leur apparence, leur espèce, leur couleur, leur sexe, les animaux de trait indiquent la qualité bonne ou mauvaise des mobiles et des aspirations du conducteur du char, homme

ou dieu. Ainsi les chevaux d'Arjuna, le héros de l'épopée védique, sont blancs. Cela signifie que son mental est pur ainsi que l'idéal qu'il poursuit et les mobiles qui l'animent.

Dans tous les mythes, le char du Soleil, ce symbole des plus hautes énergies psychiques, est traîné par des chevaux blancs. Dans la légende slave, le Soleil voyage sur un char lumineux attelé de chevaux blancs. Dans la légende polonaise, les chevaux du Soleil sont blancs avec des crinières d'or. Dans un conte régional du même pays, le char du Soleil est traîné par trois coursiers, l'un d'argent, le second d'or, le troisième de diamant.

Si notre interprétation symbolique des attelages avait besoin d'une confirmation, nous la trouverions dans Platon. Dans Phèdre apparaît un attelage tiré par deux chevaux ailés et conduits par un Guide. L'un des chevaux est patient et sage, l'autre est rebelle et sauvage. Si le char rencontre un obstacle, le cheval rebelle en profite pour entraver les mouvements du coursier docile et pour résister au Guide. Quand le char arrive au point de sa course où il doit suivre les dieux, le mauvais cheval met le désordre dans l'attelage. S'il est le plus fort, le char ne pourra pas suivre les dieux; s'il est le plus faible il sera vaincu par le bon cheval et le char pourra pénétrer sans obstacle dans le monde suprasensible. Le Dr Steiner qui cite ce passage de Platon dans *Sagesse des Mystères et des Mythes* ajoute : *L'âme qui n'a rien vu à cause du cheval sauvage doit recommencer immédiatement un autre tour. Ces tours indiquent les différentes incarnations de l'âme. Un tour signifie la vie de l'âme dans une personnalité.*

VIII

LE SYMBOLISME DES ATTELAGES

Si les chevaux, les tigres et les bœufs savaient peindre, ils feraient des dieux à leur image.

Xénophanès de COLOPHON.

Les attelages des contes de fées ont la même valeur symbolique que ceux des mythes. Voyez ce que Perrault écrit dans *La Biche au Bois*. « Les fées possèdent deux équipages, l'un pour leurs œuvres bénéfiques, l'autre pour leurs œuvres maléfiques ».

Il nous présente ensuite l'équipage *d'alliance et de paix* de ses fées traînées par des colombes blanches (symbole aphrodisiaque) et de petits corbeaux (symbole de l'amour avisé et philanthropique). D'autre part, dans le même conte, Perrault nous parle des équipages *de colère* traînés par des dragons volants et des couleuvres crachant du feu.

L'exemple de *La Biche au Bois* montre clairement que la qualité des intentions des Conducteurs de chars est représentée dans le mythe et le conte de fées par la nature des coursiers.

D'autre part, le Kalévala nous fournit d'intéressantes précisions sur les véhicules et leurs attelages. Dans l'épopée nationale finlandaise, les chars sont remplacés par des traîneaux (ce qui est bien compréhensible puisqu'il s'agit d'un pays de neige). Ceux-ci sont tirés par des étalons chaque fois qu'un héros s'apprête à enlever une femme ou se dispose à un combat dont une femme est le prix. Ceci semble indiquer que l'étalon symbolise l'énergie sexuelle libérée sans contrainte.

Ainsi voyons-nous le *Joyeux Lemmikaïgen* arriver dans son traîneau attelé d'un fougueux étalon au milieu d'une réunion de jeunes filles et enlever la belle Kylliki pour se venger des moqueries qu'il avait eu à subir de la part du beau sexe parce qu'il n'était grand ni par la race ni par la fortune.

Avant de partir, Lemmikaïgen avait dit à sa mère : « Je ne suis pas d'illustre maison, mais je séduirai par les charmes de ma personne ». Puis, tout de suite, il avait « attelé son bon étalon à son traîneau ».

Après des années de bonheur vécues auprès de la délicieuse Kylliki, le Joyeux Lemmikaïgen pensa avoir une nouvelle offense à venger. Kylliki étant allée retrouver les jeunes femmes du village pour se mêler à leurs jeux pendant que Lemmikaïgen était à la pêche, celui-ci entra dans une colère terrible, se fit donner des armes et partit pour le pays des Lapons.

Il prit son glaive, le suspendit à son côté, puis il donna un coup de sifflet magique : soudain du fond du bois un étalon accourt, un coursier à la crinière d'or, à la robe de feu.

Le héros attela cet étalon à son traîneau et partit à grand train.

Mais le Joyeux Lemmikaïgen n'alla point à la guerre ainsi qu'il l'avait dit. Après un voyage de trois jours, il arriva dans un village et regarda furtivement à l'intérieur des maisons.

Lorsqu'il eut fait son choix, il entra dans l'une d'elles et dit à la mère de famille :

« Maintenant, ô vieille, amène ici tes filles. Je veux choisir la plus grande et la plus belle de la bande. »

« Tu as déjà une femme », lui fit remarquer cette mère de famille avisée. Mais il répondit : « J'enchaînerai Kylliki dans le village, je l'attacherai à d'autres seuils. Amène-moi la plus charmante des jeunes vierges, la plus parfaite des chevelures. »

*

Dans les deux épisodes du *Kalévala* que nous venons de citer l'étalon symbolise une intention d'assouvissement par un acte sexuel élémentaire et indépendant de toute complication sentimentale.

Un détail psychologique paraît avoir été placé intentionnellement dans le texte pour renforcer le caractère instinctif de cette intention : C'est toujours en fonction d'une vengeance à accomplir que se préparent les départs de Lemmikaïgen. Ce n'est donc pas vers un acte d'amour qu'il se dirige, mais vers un accouplement placé sous le signe de la colère et même de la haine.

Nous allons voir comment le *Kalévala* manie le symbole lorsqu'il s'agit à la fois de passion et de tendresse.

*

Le forgeron Illimarinen, batteur de fer éternel, va demander en mariage une jeune vierge dont il est amoureux. Avant de partir, il réclame à sa sœur Anniki de l'eau de lessive pour se laver la tête et du savon moelleux pour purifier son corps de la suie qui le recouvre depuis l'automne et du mâchefer qui le souille depuis l'hiver. Ensuite, il se baigne, se lave, se parfume et passe une chemise de lin et des vêtements cousus par sa propre mère.

Dès les premiers mots du récit, la préparation au départ d'Illimarinen annonce une intention sacrée. Illimarinen se purifie. En outre, il associe sa mère et sa sœur à son entreprise qui prend de ce fait un caractère familial. Il promet à sa sœur de lui forger une navette, des boucles d'oreilles et cinq ou six chaînes pour sa ceinture, si elle lui aide à se parer.

Cette collaboration bienveillante montre qu'Illimarinen ne se dirige point vers un assouvissement égoïste et teinté d'animalité comme celui de Lemmikaïgen. Il éprouve une passion physique, certes, mais celle-ci est complétée par un sentiment d'amour qui atteint, au delà de sa fiancée, plusieurs autres êtres, sa mère à qui il a confié la confection de son vêtement de noce, sa sœur qui recevra des parures.

Les nuances colorant l'intention d'Illimarinen devaient nécessairement trouver une expression symbolique dans l'apparence de son attelage. Nous citons :

Quand il fut prêt, Illimarinen appela son esclave et lui dit : « Attelle mon superbe étalon à mon beau traîneau. »

L'esclave attela le coursier, le beau coursier au traîneau. Puis il plaça six coucous chantant, sept oiseaux bleus pour chanter sur l'arc du collier, pour gazouiller sur l'avant-train.

Nous verrons plus loin que les petits oiseaux symbolisent le désir, les caresses, les baisers, les sentiments tendres encore inassouvis. La légende ne pouvait donc mieux exprimer l'état d'esprit d'un fiancé partant vers la femme aimée qu'en unissant le symbole correspondant à la libération prime-sautière des énergies sexuelles, l'étalon, et le gracieux symbole de toutes les tendresses : le petit oiseau.

*

Cet exposé serait incomplet si nous ne fournissions un exemple opposé à ceux qui précèdent. Nous le trouvons au dernier chapitre du Kalévala :

Marjatta, la belle enfant, vivait depuis longtemps dans la maison illustre de son père, dans la maison célèbre de sa mère. Elle vivait dans l'innocence, gardant fidèlement sa chasteté. Elle se nourrissait de frais poisson, de tendre pain d'écorce; mais elle ne voulait point manger les œufs de la poule qui avait fréquenté le coq, ni la chair de la brebis qui avait visité le bélier.

Sa mère lui ordonna d'aller traire; elle refusa et elle dit : « Une fille qui me ressemble ne touche point les mamelles de la vache qui a subi l'étreinte du taureau. »

Son père l'invita à monter dans un traîneau attelé d'un étalon; elle refusa et elle dit : Je ne m'assoierai point à la suite d'un étalon qui a hanté les cavales; je ne veux à mon traîneau qu'un jeune poulain, un poulain âgé de six ans.

*

Dans Gracieuse et Percinet de Perrault, nous trouvons un renseignement intéressant sur les coursiers. Il nous permet de

constater une fois de plus que chaque personne ayant ses intentions propres a aussi ses propres coursiers et que l'on ne peut s'attribuer les intentions (symboliquement : les coursiers) d'autrui.

Gracieuse alla au palais où elle trouva un cheval tout harnaché et caparaçonné que Percinet avait fait entrer dans l'écurie. Elle monta dessus. Comme c'était un grand sauteur, le page le prit par la bride et le conduisit, se tournant à tout moment vers la princesse, pour avoir le plaisir de la regarder.

Quand le cheval qu'on menait à Grognon (la marâtre) parut auprès de celui de Gracieuse, il avait l'air d'une franche rosse : et la housse du beau cheval était si éclatante de pierreries que l'autre ne pouvait entrer en comparaison.

On trouva Grognon en chemin, dans une calèche découverte, plus laide et plus mal bâtie qu'une paysanne. Le roi et la princesse l'em brassèrent : on lui présenta son cheval pour monter dessus; mais voyant celui de Gracieuse : « Comment, dit-elle, cette créature aurait un plus beau cheval que le mien? J'aimerais mieux n'être jamais reine et retourner à mon riche château que d'être traitée d'une telle manière. »

Le roi, aussitôt, commanda à la princesse de mettre pied à terre et de prier Grognon de lui faire l'honneur de monter sur son cheval. La princesse obéit sans répliquer. Grognon se fit guinder sur le beau cheval : elle ressemblait à un paquet de linge sale. Il y avait huit gentilshommes qui la tenaient, de peur qu'elle ne tombât...

Mais, dans le temps que l'on y pensait le moins, voilà le beau cheval qui se met à sauter, à ruer, et à courir si vite que personne ne pouvait l'arrêter; il emporta Grognon. Elle se tenait à la selle et aux crins, elle criait de toute sa force; enfin, elle tomba, le pied pris dans l'étrier. Il la traîna bien loin, sur les pierres, sur les épines et dans la boue où elle fut presque ensevelie.*

* Le même thème se retrouve avec quelques variantes dans un conte du Pentaméron et dans *La Gardeuse d'Oies* de Grimm.

*

Un chapitre du Kalévala mérite encore d'être étudié ici, en raison des symboles très particuliers qu'il contient. C'est l'histoire de Kullervo. Kullervo monta dans son traîneau pour un long voyage...

Il marcha avec un fracas de tonnerre, franchissant les landes et les forêts depuis longtemps défrichées par le feu. L'étalon dévorait l'espace.

*Au delà des frontières de Laponie, Kullervo vit une jeune vierge à la poitrine ornée d'une fibule d'étain *. Il invita poliment la jeune fille à monter sur son traîneau et, comme elle résistait, il l'enleva de force et la couvrit de déshonneur.*

Dès que cela lui fut possible, elle courut se précipiter dans un torrent.

Lorsqu'il comprit le mal qu'il venait de faire, Kullervo s'élança de son traîneau à son tour et se mit à pleurer amèrement, à faire retentir l'air de ses plaintes.

Avec son couteau, Kullervo coupa violemment les sangles qui attachaient son cheval au traîneau et il monta sur la noble bête, sur le coursier rapide, et il bondit à travers les bois, à travers les plaines jusqu'à ce qu'il atteignît la maison, les verts tilleuls de son père.

Après avoir confié à sa mère sa misère et son repentir, après avoir longuement pleuré sur lui-même, Kullervo s'arma pour des combats vengeurs, aiguisa son glaive et en effila la pointe. Puis il se disposa à partir et dit à son vieux père :

Adieu maintenant, ô mon cher père ! Me regretteras-tu amèrement lorsque tu apprendras que je suis mort, que j'ai disparu du nombre de ceux qui vivent, que je ne fais plus partie des membres de la famille ?

Puis, il dit à sa mère :

O ma douce mère, ma belle nourrice, ma protectrice bien-aimée, me regretteras-tu amèrement, lorsque tu apprendras que je suis mort ?

* La fibule d'étain paraît être en rapport symbolique avec la virginité, dans tout le Kalévala.

Ensuite, il partit en invoquant Ukko dieu du tonnerre, dieu suprême entre tous les dieux et de son glaive, il détruisit Untamo avec toute sa race. Il mit le feu aux maisons, n'y laissant que les pierres nues des foyers.

Ses meurtres accomplis, Kullervo parcourut des forêts sauvages et des déserts et se retrouva, un jour, à l'endroit où sa victime s'était précipitée dans le torrent. Là, « il fixa son glaive en terre, du côté de la garde, et il se précipita sur la pointe, et il l'enfonça profondément dans sa poitrine ».

Ce récit nous met en présence d'un symbole nouveau : l'obsession de la mort, la détermination au suicide. Kullervo, comme la jeune vierge, *s'élance hors du char*. Ceci paraît indiquer que leur âme cherche à abandonner par un moyen violent un corps avec lequel elle est entrée en conflit mortel. Le suicide peut se réaliser à plus ou moins brève échéance, mais *il est annoncé* par le saut hors du char.

La jeune fille réalise les deux opérations presque simultanément. Kullervo est plus lent, mais dès l'instant où il quitte son char, il ne pense plus qu'à la mort, à la sienne ou à celle qu'il médite pour autrui. Son suicide est décidé, il nous en donne la preuve symbolique *en rompant les sangles* de son attelage, c'est-à-dire en détachant son âme de son corps.

IX

LE BARDE ÉTERNEL ET LES PALAIS
DE CRISTAL

Les plus grandes et les plus belles pensées se forment autour des images primordiales qui sont depuis des siècles le bien commun de l'humanité.

Dr C.-G. JUNG.

A mon avis la croyance devrait être remplacée par la compréhension. Nous conserverions ainsi la beauté du symbole et serions libérés des conséquences accablantes de la foi.

Dr C.-G. JUNG.

Nous avons vu que Dhritarashtra, le vieux Roi de l'épopée védique et, par suite, tous les vieux Rois des contes de fées, symbolisent l'*Inconscient*, la *Mémoire du Monde*.

Le Kalévala, dont nous avons déjà étudié plusieurs aspects, offre une particularité : à l'encontre des autres récits légendaires ou mythiques il ne met en scène ni roi ni prince. Cependant la *Mémoire du Monde* y est tout de même représentée par un personnage grandiose : l'Imperturbable Wäinämöinen « qui reedit les antiques souvenirs et célèbre l'Origine des choses ».

Wäinämöinen est le grand *Runoia* de la Finlande; il est le Mage, le Barde « qui parle des choses éternelles ». Il est le Gardien des Paroles magiques, le grand Evocateur des

« images ancestrales ». Il est celui « dont le chant fait mugir les marais, trembler la terre, chanceler les montagnes, voler les dalles en éclat et se fendre les pierres. »

Un jeune imprudent ayant bandé son arc de fer dans la direction du Barde Eternel, une femme s'écria :

Ne tire point sur Wäinämöinen, car la joie disparaîtrait de la vie et le chant s'exilerait de la terre.

Le XV^{me} chant du Kalévala nous montre l'Imperturbable, au moment où, ayant purifié ses mains, il place un kantele (instrument de musique national à cinq cordes) sur ses genoux et s'assoit pour chanter sur une roche, au sommet de la colline d'or.

« Qu'ils viennent, dit-il, ceux qui veulent entendre la joie des Runot* éternels. »

Le vieux Wäinämöinen commença à jouer magnifiquement.

Et la joie rayonnait véritablement dans la joie, l'allégresse enflammait l'allégresse.

La suite du texte raconte comment tout le peuple arriva pour écouter le Barde Eternel : les jeunes filles, les garçons, puis toutes les bêtes des bois, tous les oiseaux de l'air, les loups des marais, les ours des déserts, les chiens de mer, les poissons, enfin les belles Vierges de l'air, filles bien-aimées de la nature, puis Atho, le roi des vagues bleues accompagné de la souveraine des ondes.

Il ne se trouva pas un héros, pas un homme, pas une femme à la riche chevelure qui ne fussent touchés jusqu'aux larmes et dont les cœurs ne se fondissent tant la voix du Runoia était douce, tant l'harmonie de l'instrument était pénétrante.

*

Avec Dhritarashtra et Wäinämöinen nous avons deux représentations différentes de la *Mémoire du Monde*.

* Chants, poèmes ayant un pouvoir magique.

Dhritarashtra est roi. Cela nous donne à penser qu'il dirige une société hiérarchiquement organisée. Wäinämöinen, par contre, n'a pas de titre social, mais il est le Barde, l'Imperturbable, l'Eternel. C'est par la magie du Verbe qu'il impose sa souveraineté. La nature entière est sensible à sa voix. Il connaît les mots qui créent, qui tuent, qui construisent. Il déroule ses incantations. Il chante les paroles originelles et fondamentales, les mots révélateurs, les Runot de la science.

Les deux grandes figures de Dhritarashtra et Wäinämöinen se juxtaposent et se complètent. Le Barde Eternel s'adresse à notre nature sensible, il est le Roi du cœur humain, le Mage de notre vie émotive.

Dhritarashtra, par contre, s'adresse à notre mental en voie d'organisation. Il est le Barde de l'intelligence raisonneuse et disciplinée.

A cette différence près, tous deux déposent au seuil de notre Conscience émerveillée les mêmes archétypes, les mêmes symboles.

*

Les psychanalystes ont reconnu l'existence, dans notre Inconscient, de figurations universellement répandues auxquelles Jacob Burckhardt a donné le nom de « réminiscences ancestrales ».

Parlant de ces phénomènes, le Dr C.-G. Jung écrit :

Ce sont là, héréditairement inhérentes à notre cerveau, les possibilités humaines figurant ce qui a été de tout temps. Le fait de cette transmission héréditaire explique ce phénomène, incroyable en somme, que certains sujets de légendes et certains thèmes se répètent sur toute la terre en des formes identiques...

Certains fantasmes ne reposent plus sur des réminiscences personnelles, il s'agit de la manifestation de couches plus profondes de l'Inconscient où sommeillent des images ancestrales appartenant à l'humanité entière.

Cette découverte conduit à la différenciation de deux couches dans l'Inconscient. Car nous avons à distinguer un Inconscient individuel et un Inconscient non individuel ou collectif où se reflètent les pensées les plus générales, les plus reculées et les plus profondes de l'humanité. L'Inconscient collectif est le précipité de toute l'expérience de tout l'univers et de tous les temps. (Voir tableau VI.)

Nous trouvons d'autre part sous la plume de M.-Y. Le Lay l'indication suivante :

Au-dessous de l'Inconscient individuel se trouvent des couches plus difficilement accessibles parce que plus lointaines et plus obscures. Ce sont les couches de l'Inconscient archaïque. Cet Inconscient a ceci de particulier qu'il n'est pas la propriété de l'individu, qu'il ne se présente point avec les traits spéciaux et caractéristiques d'une personne définie. Il est à peu près le même chez tous les hommes. On lui a donné le nom d'Inconscient archaïque, à cause du caractère primitif de ses productions. On l'a nommé en même temps collectif afin de marquer par là son caractère général et impersonnel.

Cela dit, il devient facile de décèler les sources d'inspiration des hommes et de classer leurs productions en conséquence.

Leurs œuvres historiques, scientifiques, sont le fruit de leurs observations conscientes. Leurs œuvres d'imagination sont l'expression de leur *Inconscient individuel*. Quant aux mythes, légendes et contes de fées, ils sont l'expression de l'*Inconscient archaïque* ou *collectif* de l'humanité, d'où la similitude des éléments qui les composent.

Bien avant la psychanalyse, l'occultisme avait découvert l'existence des productions de l'Inconscient à ses différents degrés et leur avait donné le nom de « clichés astraux ».

Le conte de fées nous offre une charmante illustration des clichés astraux dans *Gracieuse et Percinet* de Perrault :

Gracieuse marcha longtemps dans la forêt sans savoir où elle allait; tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt tombant, tantôt embar-

TABEAU VI

LES TROIS DEGRÉS DE LA MÉMOIRE

Au degré		Notre mémoire produit :	Elle s'exprime par :	Les symboles de la mémoire dans les mythes et les contes de fées sont :
profane	Mémoire consciente ou superficielle	Le souvenir conscient	Le langage	
sacré	Mémoire inconsciente ou profonde s'exprimant par le symbole	Le souvenir inconscient individuel (Cliché astral)	Le rêve ou l'inspiration (Opération de l'Inconscient individuel)	Les palais de cristal, les miroirs, tout palais ou objet surgissant à la faveur d'une opération magique
initiatique		Le souvenir inconscient collectif (Réminiscence ancestrale)	Les mythes et les contes de fées (Souvenirs d'enfance de l'humanité Freud) (Opérations de l'Inconscient collectif)	Le palais du vieux Roi, les chambres secrètes contenant des trésors. (Archives du monde)

rassée dans les buissons. Enfin, accablée de douleur, elle se jeta par terre sans avoir la force de se relever. « Percinet, s'écria-t-elle, est-il possible que vous m'ayez abandonnée ? » Comme elle disait ces mots, elle vit tout d'un coup la plus belle et la plus surprenante chose du monde : c'était une illumination si magnifique qu'il n'y avait pas un arbre dans la forêt où il n'y eût plusieurs lustres remplis de bougies ; et dans le fond d'une allée elle aperçut un palais tout de cristal qui brillait autant que le soleil...

Reçue dans ce palais de féerie, elle fut menée dans une grande salle, dont les murs étaient de cristal de roche : elle y remarqua avec beaucoup d'étonnement que son histoire jusqu'à ce jour y était gravée, et même la promenade qu'elle venait de faire avec le prince dans le traîneau, mais cela était d'un travail si fini, que les Phidias et tout ce que l'ancienne Grèce vante n'en aurait pu approcher. « Vous avez des ouvriers bien diligents, dit Gracieuse à Percinet, à mesure que je fais une action ou un geste, je le vois gravé. »

*

Voilà, clairement exposé, le symbole des *Palais de cristal* et, plus généralement, de tout palais surgissant de terre à la volonté des fées. Le conte en fait l'habitable des images gravées dans notre Inconscient et qui racontent, à travers nous, l'histoire du monde.

Pour les initiés, les *images ancestrales* s'impriment dans la substance lumineuse du corps astral — ultime enveloppe de l'âme — d'où leur nom de *clichés astraux*. Ceux-ci renaissent d'existence en existence et perpétuent à travers les siècles des fantasmes appartenant aux époques et aux milieux les plus divers.

Les artistes que le conte de fées compare à Phidias et ses pairs sont appelés par les initiés les *Scribes* (en sanscrit Lipikas). Leur rôle consiste à tenir les archives du monde et celles des âmes en vue de la grande Loi de rétribution (en sanscrit Karma).

*

Les remarques du Dr C.-G. Jung sur l'Inconscient nous remettent une fois de plus en présence du vieux Roi Dhritarashtra et par suite de tous les rois de la légende et du conte qui n'arrivent pas — et pour cause — à dénombrer leurs richesses.

Au niveau de l'interprétation sacrée Dhritarashtra représentait pour l'Inde védique l'*Inconscient individuel*, et au niveau de l'interprétation initiatique, l'*Inconscient collectif*.

*

L'enseignement des Védas reconnaissait en outre, sous le nom sanscrit de *Soutratma* qui a été traduit par *corde d'argent*, une *Voie sacrée* reliant la Conscience extérieure de l'homme à la divine Essence de toutes choses.

En remontant par le moyen de la méditation cette *Voie sacrée* allant du Conscient à l'Inconscient individuel puis à l'Inconscient collectif, l'initié parvenait à la *Connaissance*.

Cet exercice spirituel l'amenait en outre à vérifier sans cesse l'accord de son Conscient et de son Inconscient à tous les degrés de profondeur de celui-ci.

Ainsi maintenait-il une exacte harmonie entre les régions les plus diverses de son psychisme.

La « descente en soi » par la *Corde d'argent* ou *Voie sacrée* atteignait donc un double but. Elle permettait au disciple de puiser à la Source de toute science et elle assurait en même temps le maintien rigoureux de son équilibre psychique et organique.

Un initié en possession de la bonne technique était donc à l'abri de ce que nous appelons aujourd'hui les maladies mentales et les psychoses. Il n'y a pas de mot dans le vocabulaire des initiés pour désigner les névroses, hystéries, mélancolies, l'irritabilité et les déséquilibres de toute sorte qui pullulent dans notre monde désaxé où l'on a cru pouvoir remplacer par des cérémonies spectaculaires et des formes de dévotion mécaniques la sage hygiène spirituelle des systèmes gnostiques.

*

Le travail des psychanalystes n'est pas autre chose qu'un retour, par les chemins de la science, à ce que les initiés de tous les temps ont humblement appelé : *méditation*.

La différence essentielle est que la cure de psychanalyse met deux personnes en présence, un médecin et un malade, tandis que dans la discipline mystique l'initié assure et maintient lui-même, par un exercice journalier de quelques minutes, son équilibre psychique.

La pratique régulière de la méditation, que les écoles initiatiques appellent parfois *harmonisation des centres de Conscience* est si bienfaisante pour ceux qui s'y livrent qu'elle leur confère — souvent à leur insu — le pouvoir de réparer par leur seule présence les déséquilibres psychiques survenant dans leur entourage. Au bout de quelques années de pratique ils entrent généralement en possession d'une remarquable intuition ou même de facultés parapsychiques.

L'Eglise chrétienne a posé le problème du développement spirituel sur d'autres bases. A la méditation qui procédait dans le silence et la solitude à l'harmonisation du Conscient et de l'Inconscient, puis à la recherche du Divin par la *Voie sacrée* menant aux régions les plus profondes de la Mémoire du Monde, elle a substitué le culte collectif et la voie *extérieure* passant par les sens et encombrée d'intermédiaires.

Il est possible que dans les débuts du christianisme cette voie extérieure ait eu sa raison d'être, car elle pouvait être proposée à la masse moutonnaire des gens qui manquaient totalement d'intuition. Mais aujourd'hui, les intuitifs se multiplient et ont absolument besoin de retrouver l'usage du *Soutratma* ou *Voie sacrée*. S'ils n'y parviennent pas, ils sombrent dans la névrose.

C'est pour ne pas avoir compris cela assez tôt que nous avons nos asiles et cliniques remplis d'obsédés, d'hystériques et d'hallucinés de toutes les espèces. C'est pour cela aussi qu'il nous a fallu lever des légions de neurologues qui, sans le

TABEAU VII

LES RAPPORTS DU CONSCIENT ET DE L'INCONSCIENT

	S'opèrent par :	Sont représentés dans les mythes et les contes de fées par :
Degré profane	<i>Procédé naturel</i> L'intuition	Le mariage de la Princesse et du Prince charmant
	<i>Procédé scientifique</i> La psychanalyse	
Degré sacré	<i>Procédé naturel</i> Le sommeil normal producteur de rêves	Les personnages qui renseignent soit parce qu'ils sont doués de voyance soit parce qu'ils se déplacent avec une rapidité surnaturelle
	<i>Procédé scientifique</i> Le sommeil hypnotique producteur de visions	
Degré initiatique	<i>Procédé naturel</i> Voyance directe des médiums	La Voie sacrée reliant le conscient à la mémoire individuelle puis à la mémoire collective
	<i>Procédé scientifique</i> Voyance obtenue par le jeûne et la méditation rationnels (système de la Yoga)	

savoir, reviennent à une pratique connue dans la haute antiquité et déblaient la Voie sacrée de leurs patients, rétablissant ainsi un contact normal entre leur Conscient et leur Inconscient.

La psychologie expérimentale n'est pas autre chose qu'un retour au *Connais-toi toi-même* des anciens et à la bonne vieille technique des initiations. (Voir tableau VII.)

X

LES ROIS ET LES PRINCESSES

On pourrait appeler l'univers entier un mythe qui renferme visiblement le corps des choses et d'une manière cachée leur âme et leur esprit.

SALLUSTE.

Le vieux Roi de la Bhagavad-Gîta est le plus ancien symbole connu de l'Inconscient. Il est le prototype des innombrables vieux rois, pères des princesses du conte et de la légende.

Il y a deux espèces de rois dans les contes. Après leur mariage les Princes charmants deviennent rois, mais comme leur histoire s'interrompt toujours à ce moment-là ce n'est point en qualité de rois qu'ils nous intéressent. Nous les laisserons donc de côté pour parler uniquement des *Vieux Rois* qui jouent le rôle de pères et, comme Dhritarashtra, représentent l'Inconscient universel.

Il existe un décalage de valeurs assez important entre Dhritarashtra et les vieux rois des contes. Le premier sort d'un texte sacré réservé aux élèves des écoles ésotériques, tandis que les autres sont issus de la tradition populaire. Il ne peut donc y avoir qu'une lointaine analogie entre les deux aspects du symbole qu'ils représentent chacun à leur manière.

Dhritarashtra est un symbole psychologique et philosophique. Les rois des contes ne sont que des allégories d'ordre profane; elles ne peuvent donc se rattacher à la psychologie que d'une manière indirecte. Mais la tradition

populaire est fort habile à de semblables jeux, les rois fabuleux de ses récits sont tous *Inconscients* de nature. Leurs comportements indiquent qu'ils demeurent étrangers aux événements qui se déroulent sur le plan de la Conscience.

Très souvent — c'est le cas pour *La Biche au Bois* — le conte mentionne leur existence dans la petite phrase liminaire bien connue : « Un roi avait une fille ». Puis il n'en parle plus.

Parfois même — comme dans *Serpentin Vert* de Perrault — l'existence du roi est sous-entendue. Nous apprenons que la reine met au monde deux filles jumelles, mais on ne nous dit rien du père.

Dans *Riquet à la Houppe*, les deux rois, pères de Riquet et de la princesse, n'interviennent en aucun moment dans la vie de leurs enfants.

La nature *Inconsciente* des rois des contes de fées apparaît sous un jour plus net encore dans les très nombreux récits où nous voyons une princesse enfermée et persécutée par sa marâtre. Le roi, père de cette princesse, n'esquisse pas le moindre geste pour la protéger. Dans *Les Cygnes Blancs* d'Andersen, les onze fils du roi sont changés en cygnes et son unique fille est jetée hors du palais, mais le roi ne réclame pas ses enfants.

Le père de *Cendrillon* n'agit pas mieux, ainsi que celui de *Gracieuse*. Ce dernier abandonne sa fille à la méchanceté de Grognon et la pauvrete aurait fort à faire si elle ne bénéficiait des bons offices de son page amoureux. Dans l'*Oiseau Bleu*, le roi, père de Florine, laisse enfermer sa fille dans une tour pendant sept ans et ne s'inquiète pas de ce qu'elle devient.

*

Dans une autre catégorie de contes où l'on peut classer *La Belle aux Cheveux d'Or*, nous voyons des princesses vivre avec une totale liberté à la façon des belles Persanes des *Mille et une Nuits*. Elles manœuvrent à leur gré leur flotte et leurs armées, elles reçoivent dans l'intimité des voyageurs étrangers, elles donnent des fêtes et, pour finir, déposent leur fortune, leur royaume et leur couronne entre les mains de leur Prince charmant.

Pourtant, à aucun moment, le roi leur père n'intervient dans leurs décisions.

La totale passivité du roi dans les contes de fées qui nous présentent des princesses libérées est d'autant plus étonnante qu'avant de nous parvenir, ces contes ont traversé des siècles où les jeunes filles nobles étaient entièrement dominées par la volonté paternelle.

Pendant tout le moyen âge et plus tard encore, les filles des seigneurs et des rois ne choisissaient pas leur époux selon leurs inclinations. On les mariait par raison d'Etat. Le plus souvent, elles étaient la rançon des alliances et des traités de paix.

C'est pourtant à ces filles de seigneurs, esclaves aux chaînes d'or, que l'on racontait des « contes de nourrices » au moment le plus important pour leur développement psychique, l'enfance, et à l'heure la plus favorable à l'impression des images dans l'Inconscient, celle qui précède le sommeil.

Les seigneurs du moyen âge étaient-ils donc si mauvais psychologues ?

Peut-être ! mais il est beaucoup plus probable qu'en cette époque lointaine où les connaissances ésotériques des peuples n'étaient pas encore aussi bien étouffées qu'aujourd'hui, on reconnaissait aux contes leur véritable signification. Dès lors il importait peu que les événements du récit soient en contradiction avec ceux de la vie ordinaire. Il suffisait qu'ils soient fidèles à ce qu'ils devaient exprimer.

*

Si l'indifférence du père pour la fille exprime la nature Inconsciente et passive du vieux Roi, une autre indication nous montre qu'un lien puissant n'en subsiste pas moins entre la Princesse et le Roi (autrement dit entre l'*Inconscient individuel* et l'*Inconscient collectif*). C'est l'attachement de la fille à son père : attachement qui confine souvent au complexe d'Œdipe.

Les princesses qui donnent leur vie pour leur père sont nombreuses dans le mythe et le conte. C'est Iphigénie montant

sur l'autel du sacrifice afin que les vaisseaux d'Agamemnon puissent sortir du port. C'est la Belle, consentant à partager l'existence de la Bête pour sauver la vie de son père.

Un autre fait souligne, par contraste, l'entente des filles et des pères. Dans presque tous les contes, les princesses sont en conflit avec un personnage féminin plus âgé qu'elles, une marâtre ou une méchante fée.

Par contre, il n'existe, à ma connaissance, qu'un seul exemple de brouille entre un père et une fille, c'est celui de *La Gardeuse d'Oies* de Grimm. Mais le conflit provient, dit le conte, de ce que « la Princesse n'a pas su exprimer avec assez d'éclat son amour pour son père ».

Peut-être faut-il voir dans cette exception une image du sort réservé aux « clichés astraux » trop entachés d'individualisme, trop proches du Conscient pour refléter avec une fidélité suffisante la Mémoire du Monde. Ne les trouvant plus suffisamment identiques à lui-même, le vieux Roi les renie, les exile. Pourquoi n'aurait-il pas, lui aussi, ses « actes manqués » ?

XI

CHAMBRES SECRÈTES ET MARIAGES D'AMOUR

Le vulgaire veut encore que le paganisme ou l'idolâtrie soit une adoration inintelligente et arbitraire de quelques blocs de pierre ou de bois. Cette définition, à l'usage des catéchismes, est fautive et démentie par la science. L'idolâtrie est le fruit des premières aspirations de l'homme vers l'infini, la formule des premiers principes de tous les cultes, la conclusion naturelle de la raison qui cherchait à résoudre le grand problème de la nature.

Peu à peu son symbolisme s'alourdit et dégénéra à cause des tendances matérialistes des ignorants. On tomba dans l'idolâtrie stupide.

Mais il y eut toujours des esprits d'élite qui cherchèrent à sauvegarder la pureté originale de la croyance. Volontairement séparés du troupeau, ils formèrent les noyaux des sociétés secrètes qui se proposaient d'enseigner et de perpétuer les doctrines ésotériques, c'est-à-dire l'explication des symboles. *New London Review.*

Nous avons vu que les mythes, les légendes et les contes de fées doivent être déchiffrés au moyen de certaines clés. Lorsque le mythe ou le conte fait allusion à ces clés et aux serrures correspondantes, il nous montre généralement trois clés qui sont d'argent, d'or et de diamant et trois ou neuf serrures.

Les trois clés représentent les trois degrés essentiels de l'initiation et les neuf serrures, la trois fois triple nature de l'homme.

Quant aux chambres ou « salles » dont les clés enchantées ouvrent les portes, elles sont généralement remplies d'objets précieux, de tonneaux pleins d'or ou de bijoux. Toutes ces richesses sont la représentation symbolique des différentes formes du Savoir.

La clé d'argent ouvre la première *chambre secrète* et les bijoux qui s'y trouvent représentent les révélations de l'enseignement psychologique. Cette première chambre est la *salle de purification* où l'adepte acquiert sa propre maîtrise.

La clé d'or ouvre la seconde *chambre secrète* où l'initié découvre des bijoux différents des premiers. Ceux-ci correspondent aux révélations de l'enseignement philosophique. La seconde chambre est la *salle de la Connaissance* où le disciple acquiert la maîtrise des forces de la nature.

La clé de diamant ouvre la troisième *chambre secrète*. Là se trouvent les gemmes les plus précieuses et les plus brillantes; elles correspondent au savoir des Mages. La troisième chambre est la *salle du Pouvoir*.

Ainsi s'éclaire le mystère des chambres secrètes qui se trouvent dans les palais des contes et dont l'accès est interdit à la curiosité des profanes. Elles ont représenté de tout temps les *lieux* des initiations.

La première chambre que les textes sacrés appellent parfois *le Parvis* était accessible aux néophytes qui avaient déjà prononcé leurs serments.

La seconde chambre que l'on comparait au *Temple* lui-même était accessible aux initiés des degrés inférieurs.

La troisième chambre était le lieu de l'Initiation suprême. Les textes sacrés l'appellent *Tabernacle*. (Voir tableau VIII.)

TABLEAU VIII

LE SYMBOLISME DES CLÉS ET DES CHAMBRES SECRÈTES

Au degré	Objet :	Les chambres ouvertes par les clés sont les salles de l'initiation. Le disciple y apprend :	Le disciple y acquiert :	Parfois les salles d'initiation sont comparées
profane	Clé d'argent	à se purifier	la maîtrise de soi	au parvis
sacré	Clé d'or	à savoir (Connaissance)	la maîtrise des forces de la nature	au temple
initiatique	Clé de diamant	à pouvoir (Volonté)	la maîtrise des forces surnaturelles	au tabernacle

*

Les pierres précieuses répandues sur les robes des princesses, les colliers qui ruissellent autour de leur cou, comme toutes les gemmes enfermées dans les salles secrètes, sont les symboles du *Savoir*.

*

Nous avons vu que les Rois des contes représentent l'Inconscient ou Mémoire du Monde.

Chaque fille de roi qui se marie est donc une parcelle de la Mémoire du Monde ou Inconscient universel s'évadant vers une parcelle correspondante du Conscient et les trésors qu'elle apporte en dot à son prince charmant sont les expériences du monde.

En unissant les princesses à leurs princes charmants, le conte de fées nous donne une indication magistrale concernant notre vie psychique. Il nous informe du rôle que nous devons attribuer dans nos comportements aux délicats trésors que notre Inconscient livre à notre Conscient : un rôle *féminin*, négatif, plastique par rapport au rôle dynamique, positif et constructif du Conscient.

Par ses belles ambassadrices, les princesses, le vieux Roi, *Mémoire du Monde* communique aux hommes ses archétypes afin qu'ils les fassent revivre par des créations nouvelles. Celles-ci sont représentées dans le conte par la phrase connue : « Ils eurent beaucoup d'enfants ». (Voir tableau IX.)

Dès lors, nous saisissons fort bien comment doit se comporter le Conscient dans un psychisme normal. Il ne peut être que positif, actif, entreprenant, énergique. A l'exemple du Prince charmant, il doit porter armes et cuirasse et livrer des batailles. Avant de mériter sa Belle il doit subir victorieusement de dures épreuves de courage et d'endurance.

Dans les contes de fées, les princes qui ne viennent pas à bout des épreuves imposées par les Belles qu'ils courtisent se voient condamnés à l'exil ou à la mort. Ainsi notre Inconscient

TABLEAU IX

LE SYMBOLISME DU ROI, DE LA PRINCESSE ET DU PRINCE CHARMANT

Personnages	Ces personnages représentent :	Ils symbolisent respectivement :	Leurs missions particulières sont :	Et consistent à :
Le Prince charmant	Le Conscient (positif-actif)	<i>LE VOULOIR</i> conscient (représenté par les armes, symboles phalliques)	Pouvoir d'objectivation des archétypes en des formes nouvelles	Combattre Pénétrer Féconder (Vaillance)
La Princesse	L'Inconscient individuel (négatif-passif)	<i>LE SAVOIR</i> inconscient (représenté par les bijoux, les bijoux, selon Freud : symboles des organes sexuels féminins)	Pouvoir de transmission des archétypes universels dans le Conscient	Consentir à la pénétration, puis engendrer de nouvelles formes (Intelligence et plasticité)
Le Roi	L'Inconscient absolu ou Mémoire du monde	<i>LE POUVOIR</i> (symbolisé par la richesse et le titre)	Gardien des archétypes universels	Se dissocier d'une partie de soi-même qui remonte à la surface du Conscient pour se manifester en des formes nouvelles (Unité régnant sur toute diversité)

détruit notre Conscient lorsque celui-ci manque de vaillance, d'initiative et d'ardeur. Il le précipite dans l'indigence, la stérilité, la solitude, la tristesse, l'angoisse et même — en cas d'apathie incorrigible — dans la névrose.

Jamais l'Inconscient d'un homme de caractère *faible* ne lui livre la moindre inspiration. Rien n'est donc plus funeste à notre hygiène mentale que les attitudes hésitantes, négatives, ambiguës ou le refoulement systématique des énergies combatives, la Libido y comprise. « La résistance à l'amour engendre l'incapacité d'aimer », écrit le Dr Jung. On pourrait ajouter : « La résistance à l'action engendre l'incapacité d'agir et nous retire le bénéfice des inépuisables trésors contenus dans notre Inconscient. »

Que valent ces trésors ? C'est encore le Dr C.-G. Jung qui nous le dit :

« L'Inconscient nous donne tout l'élan, toute l'aide que la nature bienveillante et prodigue peut répandre sur l'homme. Car l'Inconscient a des possibilités qui sont absolument inaccessibles au Conscient; car l'Inconscient dispose de tous les contenus psychiques profonds, de tout ce qui a été oublié ou négligé et en surplus de la Sagesse conférée par l'expérience d'innombrables milliers d'années. L'Inconscient crée des combinaisons subliminales, prospectives, tout aussi bien que notre être Conscient, mais celles-ci sont de beaucoup supérieures comme finesse et comme portée aux combinaisons conscientes. L'Inconscient peut donc être pour l'homme *un guide sans pareil*. »

*

Au niveau de la « salle de la Connaissance » où l'initié acquiert la maîtrise des forces de la nature, le mariage du Prince charmant et de la Princesse représente l'union de la *volonté* et de l'*intelligence*.

La Princesse est une parcelle de l'Infini passant du monde invisible au monde visible.

Antérieurement à cette entrée en manifestation, cette Princesse n'était encore qu'une « *trame lumineuse* » plongée

dans un sommeil sans rêve » (pour employer les termes de la Doctrine Secrète).

Mais le Prince vient qui la fait entrer en vibration par la toute-puissance de l'amour.

L'amour représente ici la force universelle d'attraction qui unit et polarise la totalité de l'univers manifesté dans son ensemble et ses parties. « L'amour, écrit un initié, n'est pas la chose stupidement sentimentale et dévote que l'on pourrait s'imaginer d'ordinaire. C'est le principe moteur de toute manifestation. C'est le développement conscient d'une vibration synchronisée entre un corps objectif et une énergie subjective. »

XII

LES BELLES ENDORMIES

Une fée est cachée en
tout ce que tu vois.

V. HUGO.

Le mythe est un vestige de la vie psychique infantile du peuple et le rêve est le mythe de l'individu. ABRAHAM.

Si les contes de fées ont fait des Princes charmants des héros de combat et d'aventure, c'est parce qu'ils symbolisent le Conscient positif-actif; et s'ils ont représenté les Princesses comme des Belles endormies, c'est pour montrer l'existence simultanée d'un élément Inconscient d'ordre passif-négatif. Que la Princesse rêve ou dorme réellement, elle attend le Prince charmant. Nous connaissons tous *La Belle au Bois dormant* telle que l'a transcrite l'incomparable Perrault. Une méchante fée l'a condamnée à mourir après s'être percé la main d'un fuseau, puis une fée bienfaisante a transformé le mauvais charme en un sommeil prolongé.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que ces tours qu'il voyait au-dessus d'un bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres que tous les sorcières de la contrée y faisaient leur sabbat.

Le prince ne savait qu'en croire lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai

ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on pût voir; qu'elle y devait dormir cent ans et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi à qui elle était réservée. »

Nous passons sur l'arrivée du prince au château et arrivons à son entrée dans la chambre de la belle dormeuse :

Il s'approcha en tremblant et en admirant et se mit à genoux près d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement était venu, la princesse s'éveilla; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous mon Prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. »

*

Nous trouvons une autre Belle endormie dans la version scandinave des Nibelungen qui rattache le personnage de Siegfried au mythe aryen et lui donne parfois le nom de Sigur.

Dans la tradition germanique l'histoire de Siegfried commence au moment où il se rend à la cour du roi Gunther, mais la tradition scandinave ajoute à ce récit une sorte de prologue. Elle nous montre Siegfried, dans sa première jeunesse, combattant le dragon qui garde le trésor des Nibelungen.

C'est dans ce combat qu'il gagne Balmung, la meilleure des épées et la Tarnkappe, casque magique qui a le pouvoir de le rendre invisible.

En raison de la possession de ces deux objets attribués en Scandinavie à Sigur et que le Siegfried germanique ne possède point, la transcription de toute l'épopée a un caractère mythique plus accentué dans le nord qu'en Allemagne. Il s'y trouve en outre des détails qui ne figurent pas dans la transcription allemande. C'est le cas pour l'épisode de la jeune Walkyrie endormie auprès de laquelle Sigur joua un rôle semblable à celui du Prince charmant dans *La Belle au Bois dormant*. Voici ce passage dans la transcription N. Weiller :

Il passa les mers septentrionales et arriva jusqu'en Islande.

Là, sur la cime d'une haute montagne il vit un feu dont les flammes s'élevaient jusqu'au ciel.

Il gravit la montagne, éperonna Grani qui d'un bond puissant passa au-dessus de la barrière de feu.

Au milieu du cercle de flammes un château se dressait. Siegfried en franchit le seuil, entra dans la grande salle et vit, au fond, une jeune fille qui dormait, revêtue d'une lourde cuirasse.

Il détacha les anneaux de la cuirasse, souleva le heaume et baisa sur ses lèvres closes celle qui dormait.

Alors la vie anima de nouveau la dormeuse. Elle ouvrit ses grands yeux, releva la tête et dit d'une voix de rêve :

— Qui donc m'a tirée de ce sommeil magique ?

Siegfried se nomma et lui demanda à son tour de lui dévoiler son origine et sa curieuse destinée.

Elle dit : « On me nomme Brunehilde. J'étais une des Walkyries de Wodan. Mais comme j'ai désobéi à sa volonté, il m'a piquée de l'épine qui donne le sommeil. C'est dans ce château entouré de flammes que je devais dormir jusqu'au jour où un intrépide héros, osant traverser le cercle de flammes, viendrait faire cesser mon enchantement. C'est toi qui m'as délivrée. Je te salue, ô Siegfried ! »

*

Les frères Grimm nous présentent une Belle endormie dans *Fleur de Neige* et les Mille et une Nuits dans *L'Histoire du Cheval enchanté*. Andersen en découvre encore une dans un conte datant de l'époque où les Turcs habitaient encore le fond de l'Asie. Il nous raconte son histoire dans *Le Coffret volant*.

Le héros de ce conte, ayant appris que la fille d'un sultan était enfermée dans un château et gardée comme une prisonnière, se fait porter sur le toit de cet édifice. De là, par une lucarne, il entre dans les appartements et arrive dans la salle splendide où se tient la princesse :

Elle était étendue sur un sofa et elle dormait. Elle était plus belle que la pleine lune, comme on dit dans son pays. Le jeune homme, après l'avoir longtemps admirée, lui baisa le bout de ses mains toutes mignonnes. Alors elle se réveilla.

*

Citons encore la Belle endormie de *La Fontaine de Jouvence* des frères Grimm. Les fils d'un roi sarrasin vont l'un après l'autre chercher l'eau de Jouvence qui doit rendre la jeunesse à leur père dans la Vallée des Miracles où un nain préside à certains enchantements.

Les deux premiers frères ayant déplu au nain eurent la désagréable surprise de voir la vallée se resserrer puis se fermer derrière eux lorsqu'ils voulurent revenir sur leurs pas.

A mesure qu'ils avançaient, la vallée s'en allait de plus en plus rétrécissant, à la fin le passage devint si étroit, si fort étranglé qu'il fut impossible au cavalier de faire un pas plus loin. Et quand il s'avisa de tourner bride et rebrousser chemin, impossible; voilà que la route se rétrécissait de nouveau sur lui et que la vallée s'élevait tout autour en collines, et que les collines montaient comme des murailles de places fortes. En vain essayait-il, descendant de cheval, de se frayer un passage à pied; il était pris dans une ratière entre quatre remparts de rochers droits et coupés.

Un sort plus heureux attendait le dernier des frères. Le nain lui donna le moyen de gagner le château enchanté où dormait une princesse d'une angélique beauté au milieu de ses suivantes et de ses gardes également endormis. C'est dans le parc de ce château que se trouvait la Fontaine de Jouvence.

Le jeune homme pénétra dans la cour et y trouva cinquante chevaux statufiés. Il en était de même des gardes.

Enfin, allant de chambre en chambre, il finit par arriver à un salon secret où reposait étendue sur l'or et la soie une belle jeune fille pleine de grâce ayant une étoile d'or sur le front. Pendant qu'elle dormait il admira la richesse de sa taille, les ondes de sa chevelure blond cendré, la beauté vermeille de son vertueux visage. Et comme elle avait un bras étendu et la main pendante, il lui essaya l'anneau de sa mère, et l'anneau s'adapta à ravir. Ce fait, respectueusement il s'en alla.

A ce geste, la jeune femme s'éveilla et tous deux furent émus de pudeur; timidement, le jeune prince fit à la princesse une révérence due à sa grandeur et à sa beauté. Alors elle se leva pour lui faire honneur.

*

Dans chacun de ces contes et dans bien d'autres encore, les Princesses sommeillent au fond de leurs palais comme sommeillent les souvenirs au fond de notre Inconscient. Le Prince charmant qui vient les réveiller, c'est notre Conscient appelant les images ancestrales nécessaires à son action. L'allégorie est des plus heureuses, mais le thème a subi des variantes et les Belles ne sont pas toutes endormies. Il en est que l'on enferme en des tours ou que l'on jette au fond d'un puits, mais d'une manière ou de l'autre elles sont mises en marge de l'action. En voici un exemple tiré d'un conte tartare *Ak-Beyaz, fille d'Abdalla Yousouf*. (Editions Lehoucq 1783.)

Le premier vizir avait un château magnifique à douze lieues de Dagma; il y fit bâtir une tour assez obscure dans le fort du bois et m'ayant fait porter pendant une nuit très noire dans cette sombre demeure, accompagnée seulement de la femme qui avait eu soin de mon enfance, j'y fus enfermée pendant quatorze ans avec toute l'exactitude possible. Comme j'en avais à peine trois quand j'entrai dans la tour je m'accoutumai sans répugnance à un genre de vie aussi triste. Quand, dans un âge plus avancé, je commençai à raisonner, je lui fis des questions auxquelles elle restait toujours muette.

*

Si nous analysons ce que représente au niveau psychologique le réveil des Belles endormies ou la délivrance des Belles emprisonnées, nous trouvons l'explication suivante :

Chaque Belle immobilisée représente une « image ancestrale » maintenue à l'état passif dans la demeure de l'Inconscient. A l'appel de sa complémentaire, parcelle active du Conscient, qui la conquiert au prix de mille périls, la Belle s'anime : Est-ce vous mon Prince? Vous m'avez bien fait attendre!

Au niveau des initiations, la Belle endormie ou emprisonnée représente un des archétypes appartenant à l'Inconscient collectif d'une race ou d'une humanité. Lorsqu'elle reprend vie, après des siècles, c'est pour imprimer une orientation particulière aux arts, aux sciences, à la pensée d'une vaste région du monde.

Au XVI^{me} siècle, alors que florissait cette Renaissance — si bien nommée — qui jeta dans la pâte humaine toutes sortes de levains de génie, une Belle endormie dans la Salle de la Connaissance fut réveillée par les aspirations passionnées qui travaillaient les âmes assoiffées de grandeur, de beauté, de Savoir.

Cette Belle sommeillait depuis le siècle de Périclès.

Immortelle, elle consentit alors à mourir à la vie des dieux pour apporter aux hommes certains archétypes conservés dans la Mémoire du Monde.

Or, les artistes eurent des visions. Inspirés par des formes-pensées d'une exceptionnelle signification, ils redécouvrirent des harmonies, ils réinventèrent des équilibres et des rythmes. Ils ressuscitèrent des Ordres, coulant le bronze, taillant le marbre ainsi qu'on ne l'avait encore jamais fait dans les temps modernes.

Aucune Princesse de conte n'eut plus d'enfants que celle qui enfanta Michel-Ange, l'Arioste, le Tasse, Raphaël, Léonard de Vinci, Donatello, Brunelleschi, Ronsard et tant d'autres... qui sur son inspiration parvinrent à objectiver en des formes nouvelles les plus anciens symboles du monde.

*

Le réveil périodique de souvenirs dans le Tabernacle de notre Inconscient ou dans le psychisme collectif de l'humanité est une des conséquences de la grande *Loi cyclique de périodicité* qui gouverne toutes les formes de vie. Toute parcelle d'Inconscient a ses jours et ses nuits, ses morts et ses renaissances comme les hommes, les univers, les planètes et la totalité des formes créées.

XIII

LE SYMBOLISME DE L'EAU

Parmi les éléments, c'est l'eau qu'on adorait le plus directement. Les fleuves et les sources étaient sacrés et chaque contrée dédiait le ruisseau qui l'arrosait. On divinisait les sources; on les considérait comme des Nymphes. Les Muses elles-mêmes étaient, à l'origine, des Nymphes des sources.

CHANTEPIE
DE LA SAUSSAYE.

Dans son *Introduction à la psychanalyse*, Freud écrit :

« La naissance se trouve régulièrement exprimée dans le rêve par l'intervention de l'eau, ce qui veut dire qu'on enfante ou qu'on naît ». Puis, il remarque que Rank, ayant soumis à une analyse comparée les mythes relatifs à la naissance des héros et dont le plus ancien remonte à Sargon, 2,800 ans avant notre ère, a trouvé que l'immersion dans l'eau et le sauvetage de l'eau y jouent un rôle prédominant.

Toutes les observations que nous avons faites en étudiant les mythes et les contes concordent avec celles de Freud.

Avant d'apparaître dans l'écriture, le signe de l'eau se trouvait dans les dessins auxquels les primitifs attribuaient une valeur magique. L'ethnographie nous permet de reconnaître

ce signe dans la décoration des objets sacrés et domestiques de tous les peuples. Le glyphe représentatif de l'eau est universel. C'est ~~~ ou AAA.

Au moment où l'on inventa l'écriture, on en a tiré la lettre sacrée des alphabets archaïques, le M.

Dans les premiers alphabets grecs et latins, le M avait ses quatre jambages inclinés et se présentait sous la forme d'un double chevron : M. Le V et le W ont encore aujourd'hui la même apparence dans le sens inverse.

Dans l'écriture phénicienne, dix siècles avant notre ère, la lettre qui, par la suite, est devenue le S latin avait la forme de notre W actuel et reproduisait également le glyphe de l'onde. Il en était de même pour le S du vieil hébreu, huit siècles avant J.-C.

*

La Doctrine Secrète nous apprend que chez les Aryens et les Sémites, le M a toujours commencé les mots se rapportant à l'eau et à la naissance des êtres et des mondes.

En sanscrit, la lettre M commence le mot *Mantras* (vocalise ayant un pouvoir magique créateur), le mot *Manou* (Créateur), le mot *Maya* (illusion provoquée par la naissance dans le monde des formes), le mot *Mûlaprakriti* (matière radicale précosmique qui donne naissance aux univers), etc.

Dans la mythologie assyrio-babylonienne, la déesse *Mami* engendra une race.

Chez les Incas deux déesses portaient le nom de *Mama*. *Mama-Quilla* protégeait les femmes mariées et *Mama-Cocha* symbolisait l'eau de pluie.

Les Hindous appelaient *Madhava* la mère de Bouddha et *Mahat* la première intelligence manifestée.

Sous le nom de *Mati-Sira-Zemlia*, les Russes ont adoré pendant longtemps une déesse qui représentait à la fois la mère, la terre féconde et l'humidité.

L'Égypte adorait sous le nom de *Marca* ou *Marica*, la vierge-mère, c'est-à-dire la Nature éternellement vierge et féconde. (Voir page 148.)

La déesse-mère et son petit enfant mi-divin mi-terrestre ont été adorés dès la plus haute antiquité partout où il y avait des populations agricoles, la déesse-mère représentant la Nature et son enfant étant le produit de cette nature fécondée par l'élément divin : la pluie, *eau du Ciel*, gage d'immortalité. L'idée devait être reprise plus tard par l'Eglise chrétienne sous une forme renouvelée.

La déesse-mère éternellement vierge et féconde portait aux temps préchrétiens les noms de *Mâ* et *Mâta*. On la nommait aussi Dame de toute vie, Principe de toute naissance, Dame du champ, Dame de la verdure, Déesse de la hutte, Dame à la brebis (sur une tombe de Vaphi), Mère de la Fertilité, Mère de la Plénitude, etc.

La Crête et l'Egée donnaient à cette divinité le nom d'*Umma* et celui d'*Amma* qui finirent par se simplifier en *Mâ*. La Mésopotamie appelait sa vierge-mère *Mah*. Dans le Bihar, c'est *Maï* qui tient à la main une mesure de céréales, dans le pays telugu, *Matangi*, dans le bas-Himalaya *Devi Mâi* ou *Dévi Mâta*.

Partout la lettre M, glyphe de l'eau, se retrouve dans le nom de la déesse-mère.

En français, nous voyons le M commencer les mots de *mer*, *mare*, *marée*, *marin*, *marécage*, etc., et, d'autre part, des mots *mère*, *maternité*, *Marie*, *Moïse* (nom qui signifie « sauvé des eaux »).

Chez les Celtes, les *Matrones* avaient deux attributions; elles étaient protectrices des sources et représentaient la maternité, les forces créatrices de la nature.

En allemand, le mot mère se dit *Mutter*, il commence donc aussi par un M. Par contre, c'est le W, second glyphe de l'onde, qui commence le mot *Wasser* (eau).

En anglais, nous retrouvons les mêmes initiales : mère se dit *Mother* et eau *Water*.

Quant à la lettre S qui, primitivement, reproduisait aussi le glyphe de l'eau, nous la trouvons largement représentée dans les mots source, ruisseau, ruisseler, sourcier, etc.

*

Dès les premiers âges, l'eau fut associée de deux manières à l'idée de fécondité : 1. Sous forme de pluie. 2. La femme fécondée engendrait un enfant et la naissance de celui-ci s'accomplissait sous le signe de l'élément vénéré entre tous. L'expression mythologique « sorti des flots » ou « sauvé des eaux » symbolise la fécondité et n'est pas autre chose qu'une image poétique se rapportant à l'accouchement.

Il n'est pas difficile de comprendre comment les non-civilisés furent amenés à considérer l'eau comme un élément sacré puisqu'en dehors d'elle rien ne pouvait ni prospérer ni même être fécondé. Dans les hiéroglyphes archaïques antérieurs à Babylone il était déjà question des rapports de Dieu que l'on nommait alors Anu (mot synonyme de Ciel) et de l'Eau de Vie, breuvage d'immortalité purificateur et élément de résurrection. On pratiquait déjà l'aspersion au nom de Nam-tar, dieu du Destin. (Voir la *Préhistoire du Christianisme* de Charles Autran.)

Les primitifs créèrent une quantité de dieux, de déesses et d'esprits des eaux qui introduisirent dans la mythologie — par opposition au terrible dieu du tonnerre — une note claire, joyeuse, insouciant ainsi qu'un sentiment d'abondance et de félicité.

Six siècles avant notre ère, la Dame des Eaux des Chaldéens régnait sur tout un panthéon. A l'époque mérovingienne, la Gaule, l'Angleterre, l'Ecosse, la Grèce, les pays scandinaves, slaves et baltes, honoraient encore une quantité de fontaines miraculeuses, de puits sacrés et de sources.

Partout alors se perpétuait la coutume de l'immersion des nouveau-nés dans une eau courante, quelques jours après leur naissance. C'était là une pratique d'hygiène fort ancienne dont le but était d'éprouver la résistance physique des bébés. Lorsqu'ils étaient assez vigoureux pour sortir indemnes de cette épreuve, on les déclarait « sauvés des eaux ».

Nous trouvons dans la mythologie grecque une illustration de cette coutume : c'est Thétis plongeant Achille dans les

eaux du Styx pour le rendre invulnérable. L'histoire de Moïse (dont le nom signifie « sauvé des eaux ») a transposé dans la légende chrétienne ce souvenir mythologique dont l'actuel baptême est une autre survivance. (Voir tableau X.)

*

Un culte aussi généralisé que celui de l'*Eau-Vive* ou de l'*Eau-Mère* devait nécessairement imprimer des traces profondes dans les traditions populaires. D'âge en âge, ces traces s'élargirent. Elles finirent par devenir des sillons où tant de fleurs ont poussé qu'il faut aujourd'hui en éliminer un grand nombre — et des plus charmantes — avant de déchiffrer dans toute son ampleur le sens initial du mythe.

Il convient de faire abstraction en premier lieu des sources et fontaines introduites dans la littérature par le lyrisme. L'*Eau-Mère*, archétype puissant, s'est répandue en mille ruisselets à l'extrême limite de notre Inconscient, de sorte qu'il a suffi d'un minimum d'intuition pour la redécouvrir. La plupart des indications contenues dans les poèmes, romans et même dans les contes n'ont par conséquent aucune valeur symbolique. Ces allusions à l'eau sont nées par suggestion, imitation ou par habitude.

Ainsi voyons-nous Marsyas trouver la flûte de Minerve à côté d'une fontaine et Minerve découvrir le voile de Proserpine près du lac de Syracuse.

Dans le conte, c'est souvent près d'une source que la Princesse rencontre la fée bienfaisante ou le Prince charmant. Nous en avons un exemple dans *Les Fées* de Perrault.

Dans le conte, comme dans le mythe, la cérémonie du baptême a une certaine importance. Plusieurs contes la placent à l'origine du récit. C'est le cas pour *La Belle au Bois dormant*.

Souvent, l'allusion à l'eau est plus discrète et plus fantaisiste. Ainsi dans *Le Fidèle Jean* une soubrette puise de l'eau dans deux seaux d'or.

Aujourd'hui, le thème de l'eau exerce encore une sorte d'envoûtement sur certains auteurs qui prennent les miettes

TABLEAU X

LE SYMBOLISME DE L'IMMERSION ET DE L'ASPERSION

Aux degrés	Lieu de l'immersion ou de l'aspersion	Qualité des eaux	Nom donné à l'immergé	Signification de la cérémonie	Symboles correspondants
profane	Dans un fleuve ou une rivière	Toutes les eaux courantes	Sauvé des eaux (Moïse)	Epreuve de résistance physique en vue de la sélection de la race	Le coq symbole phallique de vigueur physique
sacré	Dans les eaux maternelles	L'Eau-mère, symbole de fécondité	Nouveau-né	Début d'une incarnation (naissance)	Le vautour (symbole maternel) en Nouvelle Zélande le pivoert appelé MAMA

initiatique <i>DANS LES MYTHES</i>	Dans une fontaine de Jouvence	L'eau-vive, symbole d'immortalité	Immortel	Naissance à l'immortalité	Le Phœnix
Dans la religion chrétienne	Dans les fonts baptismaux	L'eau baptismale, symbole de purification	Né de l'eau et de l'Esprit St. Jean III. 3-10	Purification par l'effacement du péché originel	La Colombe empruntée au culte d'Aphrodite
Baptême archaïque	Aspersion de la terre, des personnes et des animaux au nom de Nam-tar, dieu du Destin	L'eau de pluie purifiant la nature et la faisant renaître, symbole de résurrection	?	Cérémonie appartenant à la magie agricole et de fécondité	L'Oiseau-Tempête, l'Oiseau-Foudre assurant à la nature la vie éternelle par la pluie qu'il annonce

les plus communes de l'Inconscient pour de l'inspiration. Ceux-là — ce sont surtout les romantiques — parlent à tout instant de jets d'eau, de perles de rosée, comparent leurs passions à des soifs, leur destinée à la course d'un esquif, décrivent leurs âmes abreuvées de ceci ou de cela, leurs illusions à la dérive, etc.

Ce genre d'inspiration est intéressant en soi, car il prouve l'efficacité des « clichés astraux » déposés dans notre Inconscient collectif, mais il ne nous apprend rien d'essentiel. Il en est de même des histoires de guérison par des eaux miraculeuses, car la propriété des eaux curatives était connue dans la plus haute antiquité et personne n'avait la naïveté de leur attribuer un pouvoir surnaturel. Aucun enseignement ésotérique ne se cache, par exemple, dans l'histoire de ce couple royal privé d'héritiers dont la femme se rendit à une fontaine de porphyre puis donna naissance, un an plus tard, à la *Biche au Bois*.

*

L'étude de l'eau nous éclaire sur l'origine de la magie cérémonielle qui s'est répandue dans toutes les religions du monde. Les histoires de dieux et de héros doivent presque toujours leurs particularités essentielles au *mythe agricole*, le premier, le plus grand de tous, qui glorifie la Nature sous le symbole d'une femme à la fois vierge et féconde, mère de sept enfants dont un est doué de pouvoirs surnaturels. La première de ces saintes familles fut celle de Krischna, né dans une crèche et élevé par des bergers.

C'est en raison de leur intérêt pour la vie des plantes et des animaux dont ils se nourrissaient que les hommes des premiers âges ont adoré le Soleil dispensateur de lumière, de chaleur et de vie et le Tonnerre annonciateur de la pluie fécondante et purificatrice. Rien n'a été inventé depuis lors qui ne doive quelque chose au *mythe agricole*, les sacrements eux-mêmes en sont des fruits que les millénaires ont à peine modifiés.

C'est encore du *mythe agricole* que les légendes de tous les temps se sont inspirées lorsqu'elles nous présentent deux frères

ennemis dont le meilleur est tué par l'autre. Ce thème, qui trouve une illustration typique dans l'histoire de Caïn et Abel nous montre symboliquement la lutte inégale et terrible de la nature productive contre le désert. La nature productive organisée par l'homme, cultivée, irriguée et soignée, produit de beaux troupeaux et le blé nourricier. Mais plus puissant est le désert qui empiète si l'on n'y veille sur les terrains cultivés, les recouvre de ses sables et en fin de compte les assèche et les anéantit.

XIV

LES PAROLES MAGIQUES

Les symboles sont à
l'esprit ce que les outils
sont à la main.

DION FORTUNE.

Les initiés de l'antiquité connaissaient aussi bien que nous les rapports du Conscient et de l'Inconscient. Ils savaient en plus qu'en pratiquant la méditation (vérification de ces rapports), ils développeraient leur nature Inconsciente et acquerraient l'intuition des choses éternelles contenues dans la Mémoire du Monde.

Nous avons vu plus haut que la méditation entretient l'harmonie du psychisme; nous ne pouvons exposer ici en quoi elle consiste, mais nous sommes en droit d'affirmer que ses bases *correspondent absolument à la psychanalyse.*

La cause essentielle des névroses si fréquentes à notre époque est que le contenu de notre Inconscient est trop lourd ou qu'il entre en opposition avec notre Conscient.

Le vieux Roi succombe sous les ruines de nos entreprises en faillite. Au lieu des pures gemmes que nous devrions lui envoyer pour accroître ses trésors, nous lui expédions des boisseaux d'actes manqués, de regrets et de défaites.

Nous transformons son palais en musée du doute, de la superstition, de l'ignorance.

Est-il étonnant qu'il se révolte et réclame à sa manière d'autres offrandes?

Devenir immortel au sens ésotérique de cette expression, c'est accumuler dans son Inconscient des richesses véritables et dignes de remonter un jour à la surface du Conscient sous forme d'archétypes bénéfiques et constructifs. C'est aller plus loin encore et produire des « clichés astraux » parfaits et dignes de passer de notre Inconscient individuel dans la Mémoire du Monde.

*

Etant donné que la Mémoire du Monde projette, au seuil de la vie Consciente, par vagues cycliques, certaines formes d'inspiration dont toute la nature vivante s'imprègne à nouveau, les initiations antiques veillaient à ce que seules des images ayant un caractère d'éternité s'élaborassent dans le Conscient de leurs adeptes.

De là sont nées les disciplines — véritables écoles d'hygiène mentale — qui pouvaient entretenir la vitalité des archétypes se rapportant au Savoir et à la Sagesse et éliminer tout ce qui était de nature à encombrer inutilement la *Voie sacrée* de l'Inconscient.

*

La psychanalyse et la discipline initiatique diffèrent sur les quatre points suivants :

1. Le psychanalyste travaille à rétablir l'harmonie entre le Conscient et l'Inconscient d'un malade.

L'initié en méditation établit puis maintient sans l'aide de qui que ce soit une harmonie définitive entre son Conscient et son Inconscient.

2. Le psychanalyste *répare* des dissonances ou des déséquilibres.

La méditation amorce puis entretient entre les diverses régions du psychisme une harmonie et un équilibre qui deviennent source de pouvoirs normaux exceptionnels et même de pouvoirs supranormaux tels que la voyance, la médiumnité, la guérison par imposition des mains.

3. Le psychanalyste travaille sur deux données : le Conscient et l'Inconscient.

L'initié reconnaît dans son Inconscient sept centres différents qui portent en sanscrit le nom de Chakrams, et qui sont : Muladara, Souadis thana, Manipuraka, Anahata, Viandha, Agneya, Sahasrarà. Chacun de ces centres correspond à une région différente de l'Inconscient et à un des sept corps de l'homme. (Voir chapitre XVI : *Le Petit Poucet* et tableaux XIII et XVII.)

4. Le psychanalyste se propose de faire disparaître la « crispation psychique » qui ferme chez son malade la Voie Sacrée de l'Inconscient.

L'initié en méditation accomplit sur soi-même une opération identique avec cette différence qu'il n'a jamais à résorber de conflits mais seulement à les empêcher de se former. Pour maintenir ouverte la Voie Sacrée qui relie son Conscient aux sept centres de son Inconscient, il prononce un vocable appelé *Mot sacré* (Mantras en sanscrit).

Lorsqu'il est articulé correctement, ce *Mot Sacré* fait entrer en vibration les centres de l'Inconscient sans produire aucun effet sur le Conscient.

*

Le Mot Sacré des initiés peut être appelé « verbe » si l'on veut ou « mot magique » comme les *Runot* de Finlande auxquels le Kalévala attribue un pouvoir surnaturel.

Un seul personnage de la légende héroïque finnoise est au courant des *Runot* capables de créer et de détruire. C'est le Barde Wäinämöinen, l'Imperturbable, l'Eternel. Lorsqu'il entonne les *Runot*, les marais mugissent, la terre tremble, les montagnes chancellent, les dalles épaisses volent en éclat, les rochers se fendent, les pierres se brisent sur le rivage, dit le chant troisième du Kalévala.

Le Kalévala ne nous présente point son Barde éternel comme une intelligence infaillible. S'il domine le monde, ce n'est point parce qu'il est l'Imperturbable mais parce qu'il connaît les paroles magiques. A plusieurs reprises il lui arrive

d'oublier le « mot » dont il devrait se servir et sa « Création » se trouve alors interrompue. Nous en trouvons un exemple dans le VIII^{me} chant :

L'Imperturbable Wäinämöinen, le Runoia éternel, était occupé à construire un bateau. Il chantait un chant puissant à chaque partie qu'il construisait. Mais quand il fallut joindre ensemble les ais, quand il fallut dresser la proue, achever la poupe, trois « paroles » lui manquèrent tout à coup.

Le Vieux, l'Imperturbable, le Sage éternel dit alors : « Malheur à moi dans mes jours, car mon bateau ne pourra se soutenir sur l'onde. » Puis il partit en voyage au pays d'un autre Vieillard prodigieux, un autre puissant Runoia, seigneur d'un âge révolu.

« Le premier jour, il s'élança par-dessus la pointe des aiguilles des femmes; le second jour par-dessus la pointe des glaives des hommes; le troisième jour par-dessus le tranchant des haches des héros. »

Arrivé au but, le Barde éternel trouva l'autre Vieillard étendu sous la terre et mort avec ses chants. *Le peuplier croissait sur ses épaules, le bouleau sur ses tempes, l'aune sur ses joues, le saule sur sa barbe, le sapin sur son front, le pin sauvage entre ses dents.* A force de travail Wäinämöinen rendit un peu de vie au géant puis il s'introduisit en lui, par la bouche, et commença l'inspection interne de son corps, « visitant chaque recoin, chaque repaire » et disant : « Les Paroles magiques ne peuvent rester cachées, la puissance ne peut s'éterniser dans les crevasses de la terre bien que les puissants eux-mêmes aient disparu. »

A force de travail, le Barde découvrit enfin, dans la poitrine de celui qui avait été le Fort des Anciens jours, un coffre plein de chants. Il l'ouvrit afin de donner essor aux meilleurs chants, à ces Paroles profondes de l'Origine, à ces chants magiques de la création des temps, que tous les enfants ne sauraient chanter, que chaque héros ne saurait comprendre dans cette triste vie, dans ce monde périssable.

Ensuite, il se dirigea vers son bateau et parvint à l'achever.

*

Nous trouvons en Nouvelle-Zélande un épisode à peu près semblable cité par Frobenius. Le héros Maui s'introduisit dans le corps de l'aïeule Hine-te-po et dit aux oiseaux qui l'assistent : *Mes petits amis, quand je pénétrerai dans la gorge de la vieille femme, il ne faudra pas rire; mais quand je ressortirai, j'espère que vous m'accueillerez avec des chants d'allégresse.*

*

L'histoire du pèlerinage de Wäinämöinen chez le Géant des Anciens jours contient plusieurs enseignements.

Elle nous confirme ce que le christianisme nous a déjà appris sur la toute-puissance du Verbe.

En plus, elle nous montre que le Verbe créateur n'a rien de commun avec le langage profane et ne saurait être jugé de la même manière. La « parole magique et sacrée » ne s'adresse pas à notre Conscient; elle n'appartient pas au monde périssable. Elle exerce son pouvoir sur notre nature interne, Inconsciente, immortelle. Les Créateurs eux-mêmes peuvent perdre leur pouvoir s'ils oublient les Runot des Origines.

Le tableau XI résume l'enseignement que nous pouvons tirer de la visite de Wäinämöinen au cadavre du Géant Wipunen au niveau profane, sacré et initiatique.

Sens profane : Un homme quelconque se voit tout d'un coup privé d'énergie réalisatrice. Il ne peut continuer son œuvre. Comment va-t-il retrouver des forces? En interrogeant les grands hommes qui ont vécu avant lui, d'après les écrits qu'ils ont laissé.

Sens sacré : Un homme est entravé dans son évolution parce que son Conscient, séparé de l'Inconscient par quelque conflit, se voit privé d'un mot directeur. Le Roi a mis le verrou à ses coffres et contient ses trésors. Que faire? Entreprendre un voyage au pays de la Mémoire (cure psychanalytique) et retrouver ainsi sa Parole intérieure.

TABLEAU XI
DU LANGAGE AU VERBE

Au degré		La parole, sous forme :	Utilisée par :	A pour effet d'impressionner :	Ces paroles bénéficient de :
profane	LANGAGE	Du langage courant	Tout le monde	Les trois centres de conscience de la vie objective : 1. Sensation, 2. Emotivité, 3. Intelligence- raison	La mémoire indi- viduelle de sur- face (consciente) remontant à l'en- fance de la der- nière existence
sacré	VERBE	Des formules magiques élémentaires	Les initiés des grades inférieurs	Les trois centres de conscience de la vie subjective : 1. Intelligence- intuition, 2. Spiritualité, 3. Volonté	La mémoire in- consciente indi- viduelle remon- tant aux incar- nations du même individu
initiatique		Des formules magiques essentiels (pa- roles créatrices, en Finlande, RUNOT, en sans- crit MANTRAS)	Les initiés des grades supérieurs	Le centre de conscience du divin (septième)	La mémoire in- consciente col- lective, remon- tant aux origines du monde

Sens initiatique inférieur : Il ne s'agit plus ici d'un individu, mais d'un peuple ou d'une race qui, par un défaut d'évolution, a perdu le « mot » qui devait présider à sa destinée. Que faire ? Interroger une civilisation antérieure, en déchiffrer les arcanes au moyen du langage symbolique qu'elle a laissé dans ses monuments.

(C'est le cas de l'Europe actuelle, déséquilibrée par les progrès trop rapides de la technique et qui ne se souvient plus des Paroles de sa Loi. Elle les rapprendra par l'étude de la civilisation égyptienne. Lorsque nous aurons inspecté avec discernement ce que les Pharaons nous ont laissé, il nous redeviendra possible d'achever notre nef — comme Wäinämöinen — et par suite de voguer vers notre propre perfection.)

Sens initiatique supérieur : Wäinämöinen représente le Créateur d'un monde (en sanscrit Dhian-Cohan) interrogeant un autre Créateur à un cycle de distance. Deux Esprits planétaires entrent en conversation bien qu'ils appartiennent à deux *Manvantara* différents. (*Manvantara* est un terme sanscrit qui signifie : cycle d'une planète de son apparition à sa disparition.)

XV

LES OISEAUX

Le mythe est la formation, individuelle ou collective, de représentations qui, répondant aux besoins d'une psychose, ont été construites arbitrairement par elle. RENÉ KOPP.

L'oiseau est si séduisant par son aspect et ses chansons que la tradition populaire l'introduit partout. A lui seul, le Kalévala est une volière où des nuées de coucous, de pinsons et d'oiseaux de mer battent de l'aile.

Il faut lire un nombre incroyable de contes de tous les pays pour arriver à un classement symbolique des oiseaux, si élémentaire soit-il. On s'aperçoit alors que nos amis ailés sont les gracieux sigisbées des princesses amoureuses. Ils s'intéressent exclusivement aux questions sentimentales. Ils peuplent notre astral (plan des émotions) et y demeurent ancrés même lorsqu'ils font œuvre mentale.

Par rapport à l'homme, composé d'un corps, d'une âme et d'une étincelle d'Esprit d'origine divine, les oiseaux des mythes et des contes symbolisent l'âme. Ainsi lit-on dans l'Apocalypse un passage où Babylone est représentée comme « la prison des esprits impurs, la cage des oiseaux immondes et odieux ». De toute évidence, dans ce texte, le mot « oiseaux » remplace le mot « âmes ».

*

Tous les oiseaux des contes travaillent à rapprocher les gens qui s'aiment. Ils sont des agents de liaison, des confidents, des officiers d'état civil préposés aux accordailles.

Seul le Phénix — oiseau légendaire aux ailes de feu — est admis à représenter un symbole appartenant aux degrés supérieurs de l'initiation.

L'oiseau, comme le poisson, était à l'origine un symbole phallique. Le dieu phrygien Men avait comme attributs un coq et une pomme de pin. Il en fut de même par la suite pour Tammouz, amant d'Ishtar qui jouait dans le panthéon assyrio-babylonien un rôle semblable à celui de la Vénus grecque. La prostitution sacrée faisait partie de son culte et sa ville sainte était peuplée de courtisanes.

Dans « *Métamorphoses et symboles de la Libido* », le Dr C.-G. Jung nous dit que le coq accompagnait Aion ou Kronos en qualité de symbole du temps lequel est défini par le lever et le coucher du soleil, c'est-à-dire par la mort et le renouvellement de la Libido. Le coq exprime donc la vitalité des instincts et se rattache entièrement à la symbolologie érotique. Il en est de même de la colombe bien que les chrétiens en aient fait le symbole du Saint-Esprit.

La colombe conserve son symbolisme primitif dans les contes de fées; elle est l'oiseau d'Aphrodite, déesse des amours.

A ce titre, d'innombrables colombes, tourterelles et pigeons blancs tirent les attelages des Belles qui vont rejoindre leurs Princes charmants. Lorsque *Florine*, enfin descendue de sa tour, vole au palais de son amant, c'est avec l'aide de pigeons blancs. Elle leur dit : *Mes petits amis, si vous vouliez me conduire jusqu'au lieu où le roi Charmant tient sa cour, vous n'obligeriez pas une ingrate. Les pigeons civils et obéissants ne s'arrêtèrent ni jour ni nuit qu'ils ne fussent arrivés aux portes de la ville. Florine descendit et leur donna à chacun un doux baiser plus estimable qu'une couronne.*

Les archéologues ont trouvé des colombes sur les médailles d'Eryx en Sicile où l'oiseau d'amour était adoré. Les mêmes empreintes se retrouvent sur des monnaies de Scioné, en Macédoine, de Thessalie, de Cassiopé en Epire, de Leucas en Acarnanie, d'Antioche en Carie, de Sidé en Pamphylie et de Cilicie, toutes antérieures à l'ère chrétienne. Selon Bryant, la colombe portait en Syrie, aux environs d'Hiérapolis, le titre de déesse et était adorée comme telle. La colombe

était encore l'emblème de Sémiramis dont le nom, en langue assyrienne, signifie « colombe des montagnes ».

Dans la plupart des contes de fées, on rencontre des oiseaux volants et chantants. Ils sont les symboles des aspirations amoureuses; les « images libératrices de la pensée-désir ». Comme *les flèches et le vent*, ils représentent les rêves tendres, les baisers, les caresses, les enthousiasmes du cœur encore inassouvi. Certains sont « nés d'un baiser ». Nous en avons un exemple dans l'histoire d'*Angus*, le Cupidon irlandais :

Tel Orphée, Angus entraîne sur ses pas tous ceux qui entendent sa musique et les baisers qu'il donne deviennent autant d'oiseaux qui s'envolent en modulant des chants d'amour.

Dans le Pays de Galles, l'Angus irlandais devient un personnage féminin nommé Dwywnwen ou « la Sainte de l'amour ».

Dans une autre série de contes, les oiseaux sont d'incorrigibles amants métamorphosés. Ainsi l'*Oiseau Bleu* n'est autre que le Prince charmant de la douce Florine.

Dans *Serpentin Vert* de Perrault, la fée protectrice de Laideronnette cédant au plus cher désir de sa filleule, la pourvoit d'un attelage au moyen duquel elle se rend à une source miraculeuse qui lui fait une beauté de déesse. Or, le chariot qu'elle reçoit pour accomplir ce voyage est attelé de deux jolis serins blancs qui parlent et sifflent à merveille.

Chemin faisant, une conversation s'engage entre la voyageuse et l'un des serins. Etant entrée dans un royaume où elle ne voyait que des animaux, Laideronnette s'écria : « Où suis-je ? » Le serin lui répondit :

Il faut que vous sachiez, Madame, que plusieurs fées, s'étant mises à voyager, se chagrinerent de voir des personnes tomber en des défauts essentiels; elles crurent d'abord qu'il suffisait de les avertir de se corriger; mais leurs soins furent inutiles et, venant tout à coup à se chagriner, elles les mirent en pénitence. Elles firent des perroquets, des pies et des poules de celles qui parlaient trop; des pigeons et des serins des amants et des maîtresses; des singes de ceux qui contrefaisaient leurs amis; des cochons de certaines gens qui aimaient trop la bonne chère; des lions des personnes colères; enfin le nombre de ceux

qu'elles mirent en pénitence fut si grand que ce bois en est peuplé, de sorte qu'on y trouve des gens de toutes qualités et de toutes humeurs.

— Par ce que vous venez de me raconter, mon cher petit serin, dit la reine, j'ai lieu de croire que vous n'êtes ici que pour avoir trop aimé.

— Il est vrai, Madame, répliqua le serin; je suis fils d'un Grand d'Espagne; l'amour, dans notre pays, a des droits si absolus que l'on ne s'y peut soustraire sans tomber dans le crime de rébellion!

Puis, ayant narré le roman de son cœur trop épris, le serin blanc ajouta :

Un jour une vieille m'aborda, mais tout ce qu'elle put me dire ne servit qu'à m'opiniâtrer; elle s'en aperçut et se fâcha. « Je te condamne, dit-elle, à devenir serin de Canarie pour trois ans. »

*

A côté des oiseaux d'amour qui participent aux folles aventures des princesses, nous en trouvons de plus sérieux, des oiseaux charitables, consolateurs, réparateurs de torts. Ils accomplissent dans le monde des fées une sorte de service social, il leur arrive de se substituer à des parents défaillants en accomplissant des actes de protection et de dévouement. Le vautour, oiseau sacré des Egyptiens, est un symbole maternel. En Hindoustan, Mâma est un pic capable de prodiguer des soins maternels. Des oiseaux secourables se rencontrent dans une quantité de traditions primitives ainsi que dans les contes de fées.

Dans *Les Deux Compagnons en Tournée* de Grimm, nous voyons le tailleur retrouver la couronne d'or du roi grâce à l'aide d'une cane et de ses douze petits.

Dans *Les Cygnes sauvages* d'Andersen, la jeune Elisa, enfermée dans sa prison, a pour compagnon volontaire un rossignol qui vient se « percher sur sa fenêtre » et lui chante toute la nuit des airs les « plus doux afin de la distraire et de lui redonner du courage ».

Les malheurs de cette jeune princesse prisonnière furent longs et variés; lorsque enfin elle en vint à bout et fut arrachée au « bûcher pour être conduite en son palais », on vit arriver par myriades des oiseaux chanteurs qui entonnèrent une symphonie délicieuse.

Si nous abandonnons le peuple roucoulant des colombes et le menu fretin des hirondelles, pinsons, coucous, alouettes et serins, nous pénétrons dans une société select où le port de l'habit est de rigueur. C'est le monde érudit des corbeaux et corneilles. Là fleurit un intellectualisme dont l'antiquité avait déjà pris note. Le *Mélibée* de Virgile nous renseigne sur l'intervention intelligente des corbeaux et corneilles dans la destinée des hommes et des peuples.

La reconnaissance de ces deux oiseaux comme *collaborateurs intelligents de la civilisation* est universellement répandue dans le mythe et le conte. Dans le culte de Mithra, le corbeau était un messenger sacré, un Ange, intermédiaire entre les dieux et les hommes.

Dans les tribus sibériennes et chez les Peaux-Rouges, il est considéré comme le grand Civilisateur.

La tradition celtique en fait un conducteur de tribus, une sorte de Guide inspiré et dans toutes les parties du monde, les contes présentent corbeaux et corneilles comme les conseillers secrets des rois.

Les corbeaux d'Odin et les moineaux de Dagr, roi de Suède, devinaient les sentiments des hommes. D'après le « *Snorra Edda* » deux corbeaux, perchés sur les épaules d'Odin, lui répétaient les nouvelles qu'ils avaient apprises. L'un se nommait Huginn (esprit) et l'autre Muninn (pensée). La légende norvégienne nous dit que, lorsque le chef Snijörsund partit à la recherche de l'Islande, il consacra trois corbeaux par des sacrifices afin qu'ils pussent lui montrer le chemin.

Il y a un demi-siècle, en Islande, on était encore persuadé que le croassement et le vol des corbeaux pouvaient apprendre toutes sortes de mystères à qui savait les observer.

Le symbolisme si flatteur des corbeaux et autres oiseaux noirs est une survivance du rôle que jouaient leurs semblables dans le mythe. C'est un rapace qui apportait à Zeus l'eau de

TABLEAU
LES OISEAUX,

Au degré		Oiseaux :
Degré profane	Inspirations d'ordre physique	La colombe d'Aphrodite, symbole d'amour profane
	Inspirations se rappor- tant à l'âme, siège du désir et lieu de combat de la matière et de l'Esprit	Les oiseaux volant, chan- tant, traînant les chars des fées, etc.
Degré sacré		Le vautour égyptien et le MÂMA de l'Hin- doustani, em- blèmes maternels
	Inspirations d'ordre spirituel	Les corbeaux, éperviers et corneilles
Degré initiatique		Le Phénix, oiseau légendaire

XII
SYMBOLES D'AMOUR

Leurs couleurs :	Leurs symboles :	Significations psychologiques :
Blanc	Les aspirations de la Libido; la naissance du désir (symbole générateur du logos, C.-G. Jung)	Fonctions sexuelles
De toutes les couleurs, mais toujours petits	Images libéra- trices de la pen- sée-désir et des aspirations amoureuses encore irréali- sées	Baisers Caresses Rêves Désirs Tendresses
Noir	Symboles des forces secourables se subs- tituant aux parents et protecteurs na- turels	Protection Dévouement
Noir	Symboles d'in- telligence, con- seillers des rois conducteurs des tribus. Symbo- les de civilisa- tion chez les Peaux-Rouges et en Sibérie	Direction bienveillante des peuples
Couleur de feu	Symbole de la divinité s'en- gendrant elle- même	Réincarnation Immortalité

Vie (eau d'immortalité) que l'on appela plus tard *nectar* et *ambrosie*. C'est d'un aigle qu'Odin recevait son *hydromel*, breuvage sacré.

Ces oiseaux bienfaisants, porteur d'un message de vie éternelle, apparaissent déjà dans le culte sumérien du « dieu du ciel », Seigneur de Girsu. Ce sont les Oiseaux-tempête, les Oiseaux-foudre assurant la vie éternelle à la terre en lui annonçant la pluie fécondante.

Une fois de plus nous nous retrouvons en présence du mythe agricole d'où sont sorties toutes les religions du monde et leurs sacrements.

Dans la mythologie nordique et les contes de Germanie et d'Armorique, les corbeaux renseignent les gens sur ce qui peut leur être utile. Ainsi, c'est une conversation de corbeaux qui instruit le *Fidèle Jean* des dangers qui menacent son maître.

Dans *Prince et Princesse*, le ravissant conte d'Andersen, nous voyons un couple de corneilles apitoyé par les malheurs de la petite Gerda et lui venant intelligemment en aide :

Les corneilles introduisirent Gerda au palais du prince et de la princesse qui lui firent honneur.

Le prince et la princesse complimentèrent les deux braves bêtes et les assurèrent qu'ils n'étaient pas fâchés de ce qu'elles avaient fait contre toutes les règles de l'étiquette. Ils leur promirent même une récompense.

Une observation assez curieuse peut être faite sur les couleurs des oiseaux par rapport au rôle que la symbologie leur fait jouer. Tous les oiseaux ayant un rapport quelconque avec la Libido : colombes, pigeons, serins, etc., sont blancs. (Il convient d'y ajouter le coq dont la couleur n'est pas indiquée mais qui peut fort bien être blanc aussi.)

D'autre part, tous les oiseaux symbolisant une activité plus intelligente qu'émotive sont noirs. Quant aux oiseaux colorés, l'Oiseau Bleu en tête, ils se meuvent dans le champ de la vie émotive et n'empiètent ni sur la vie des sens ni sur celle de l'intelligence. (Voir tableau XII, pages 104-105.)

En outre, lorsque le conte met en scène de *petits oiseaux*, on peut être certain que tout ira pour le mieux, mais si la taille des oiseaux dépasse celle du corbeau ou de la colombe, les choses se gâtent. Les événements fâcheux symbolisés par des oiseaux commencent à la grosseur de la pie. Mais il est probable que celle-ci, ainsi que la poule, le perroquet, etc., sortent déjà du cadre de la symbologie sacrée pour se rattacher à une symbologie caricaturale essentiellement consciente et par conséquent très inférieure à la première.

Il mit toute sa famille à l'aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères; et par là, il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

XVI

LE PETIT POUCKET, SES SIX FRÈRES ET LE SEPTENAIRE

Les mythes étaient en tout point admirables, mais il fallait une clé pour les comprendre. Cette clé a manqué à bien des chercheurs. Tant que les Pythagoriciens (que nous citons parce que leur exemple est célèbre) eurent la liberté de se réunir, la tradition demeura intacte, mais quand la persécution se produisit personne ne put plus contrôler l'enseignement donné. Beaucoup d'indications précieuses se sont égarées de ce fait et nous ne possédons plus qu'une partie de la tradition orale.

H. DURVILLE.
(*La science secrète.*)

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants. Ils étaient fort pauvres et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Tout le monde connaît la suite : le Petit Poucet sauve par deux fois ses six frères perdus dans la forêt, s'empare des bottes de sept lieues de l'ogre et tire sa famille entière de la misère :

En lisant ce conte, les enfants eux-mêmes se posent une question : Comment se fait-il que le Petit Poucet, si menu, si fragile, ait été le seul élément actif de sa famille ? Pourquoi ses six frères, tous plus âgés et plus forts que lui, n'ont-ils contribué d'aucune manière à la recherche du chemin perdu ? Furent-ils vraiment les comparses privés de toute initiative que nous présente Perrault ?

Oui ! Perrault a transcrit exactement le conte et les sept enfants du bûcheron symbolisent les sept corps de l'homme. Ils ne forment en réalité qu'une seule personne.

La doctrine initiatique reconnaît au corps humain sept aspects allant du plus dense au plus subtil et qui sont comme autant de vêtements dont l'âme se dépouille au cours de son évolution. Raoul Montandon, dans son grand ouvrage sur la mort*, expose ce sujet de la façon suivante :

« Si nous adoptons, à titre d'analogie, les sept notes de la gamme comme représentatives des sept principes physiques, nous pouvons dire que DO, RÉ, MI figurent les éléments solide, liquide et gazeux, alors que FA, SOL, LA et SI se rapportent respectivement aux quatre éthers différenciés du « double éthérique ».

Lorsque survient la mort (premier stade d'une succession d'événements dont la science occulte nous donne le processus) les éléments grossiers : DO, RÉ, MI retournent par dissolution au monde physique d'où ils proviennent. Le corps éthérique, dans sa quadruple constitution : FA, SOL, LA, SI abandonne alors les éléments inférieurs et emporte avec lui, dans le monde suprasensible, les éléments supérieurs de l'être.

Après un temps plus ou moins long — et qui varie pour chacun de nous — le corps éthérique se dissout lui-même dans

* *La Mort, cette inconnue.* Editions J.-V. Attinger.

TABLEAU XIII
LE SYMBOLISME DU PETIT POUCKET ET DE SES SIX FRÈRES

Au degré	PRINCIPES MORTELS						Principe immortel
	VIE OBJECTIVE			VIE SUBJECTIVE			VIE DIVINE
profane (sens populaire du conte)	1 ^{er} frère	2 ^{me} frère	3 ^{me} frère	4 ^{me} frère	5 ^{me} frère	6 ^{me} frère	7 ^{me} frère Le Petit Poucet (Sauveur)
sacré (sens psychologi- que)	Sensation	Emotion	Intelli- gence- raison	Intuition	Spiritua- lité	Volonté	Conscience absolue
initiatique (sens métaphysi- que)	Les corps solides	Les liquides	Les gaz	1 ^{er} éther	2 ^{me} éther	3 ^{me} éther	4 ^{me} éther ou corps astral, principe animique impéris- sable

les éthers différenciés du monde éthérique, ne laissant subsister que le corps astral, véhicule de l'âme; laquelle, définitivement dégagée des scories grossières et temporaires du monde physique, se trouve en mesure de poursuivre son évolution *post-mortem* dans les mondes supérieurs. »

Si nous appliquons ces connaissances au conte du Petit Poucet, nous voyons que les trois premiers frères représentent les éléments matériels DO, RÉ, MI. Le quatrième, le cinquième et le sixième représentent les corps plus subtils FA, SOL, LA. Le Petit Poucet couronne le tout, car il est l'image du corps astral, le seul des sept qui soit immortel.

Sachant cela, nous comprenons mieux que les six frères tous mortels et périssables, demeurent sans initiative et se laissent mener et sauver par leur septième frère, lequel représente le principe animique impérissable dont ils ne figurent que les temporaires enveloppes. (Voir tableau XIII.)

*

L'aventure du Petit Poucet est *une des* répétitions, sous une forme populaire, de l'histoire de Krishna et de ses six frères, laquelle date de l'époque védique primitive, c'est-à-dire de cinq mille ans au moins. Pour bien marquer la différence de nature entre les six frères qui sont d'origine humaine et Krishna, le Dieu-sauveur, tous nés de la déesse-mère (Déva-Mâtri), les Védas les situent, avant leur naissance, dans deux matrices différentes; les six premiers qui furent engendrés par Dêvaki d'une part et Krichna de l'autre. La similitude du mythe de Krishna et du mythe chrétien ne se borne d'ailleurs point à cela, nous trouvons sous la plume de Charles Autran, ancien pensionnaire de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, les lignes suivantes :

Un stupéfiant parallélisme se manifeste entre la légende de Krishna (héros comptant encore de nos jours des fidèles en tant qu'AVÀTAR de Visnu) et celle du Christ. Des deux parts, en effet, c'est une naissance

dans une crèche, une fuite de la Sainte Famille, un massacre des Innocents sur les ordres d'un tyran soupçonneux.

*

Les légendes qui présentent des familles de sept enfants dont un est doué de pouvoirs supranormaux et porte le nom de magicien, de sauveur ou de sorcier sont donc des pastiches du grand mythe asiatique cinq fois millénaire de Krishna. Il faut en prendre notre parti comme nous avons dû le prendre, d'autre part, pour l'histoire de Guillaume Tell qui est empruntée à la légende nordique.

*

Parfois, la légende illustrant le septenaire emprunte ses images hors de la famille. Nous en trouvons un exemple dans *Le Géant d'Og*, légende juive dont la signification ésotérique est la même que celle du Petit Poucet.

Nous y voyons le camp des Israélites entouré de sept nuées protectrices, la septième de ces nuées, éclatante et lumineuse, faisant office de *sauveur du peuple*, de *Guide*, et lui montrant le chemin à suivre :

Les Israélites venaient du désert, leur camp était protégé par sept nuées épaisses dont l'une se tenait du côté droit, une du côté gauche, une devant, une derrière, une au-dessus pour arrêter les rayons ardents du soleil, une au-dessous pour tuer les serpents, les lions et les tigres et pour niveler les montagnes et les vallées afin qu'ils pussent marcher tout droit devant eux. Une septième nuée lumineuse les précédait toujours pour leur montrer le chemin.

*

Le Kalévala illustre le septenaire par un symbole se rapportant à la musique. Nous y voyons le Barde Eternel, au moment où il confectionne le kantele, instrument destiné

à accompagner ses incantations. L'instrument achevé, à l'exception des cordes qu'il ne savait où trouver, il rencontra une jeune Vierge qui se consumait dans la solitude. Il s'approcha d'elle et lui dit :

O jeune Vierge, donne-moi de tes cheveux pour les cordes du kantele, pour les sources vivantes de la joie éternelle.

La jeune fille donna de ses fins cheveux, elle en donna cinq, elle en donna six, elle en donna sept; et Wäinämöinen en fit les cordes du kantele, les sources vivantes de la joie éternelle.

Cet exemple est d'autant plus intéressant que le kantele n'a en réalité que cinq cordes. Le mythe n'a donc pas hésité à placer la vérité du symbole avant la vérité concrète.

*

Nous retrouvons une autre représentation symbolique du septenaire dans le Coran (XVIII^{me} Sura). C'est l'histoire de la *Grotte des Sept Dormeurs* qui ne doivent se réveiller qu'à l'aube d'une ère nouvelle.

Ces *Sept Dormeurs* représentent probablement les sept corps d'un de ces Esprits-Guides qui ne se réincarnent — pour diriger la destinée des races — qu'à certains moments déterminés de l'histoire.

Nous constatons d'autre part que l'Ile de Sein — séjour initiatique des prêtresses druidiques — est nommée dans certains textes : l'*Ile des Sept Sommeils*. Ce terme s'explique pour qui connaît la technique initiatique. L'Initié doit apprendre, par la méditation, à insensibiliser successivement ses sept corps, à les plonger en quelque sorte dans une somnolence voulue, afin que les volontés d'un Esprit supérieur puissent s'y imprimer.

La fréquence du chiffre 7 dans la mythologie, les textes sacrés et les contes de fées indique clairement un symbole de premier ordre. « Chez les Egyptiens, dit Ragon, le 7 était le

symbole de la vie éternelle, c'est pour cela que la lettre Z — qui n'est autre qu'un double 7 — est la lettre initiale du mot Zaô qui signifie : *Je vis*, et du mot *Zeus*, père éternel de tous les vivants. » L'initiation comportait sept degrés; le développement de l'homme comporte sept étapes, dans la Bible, nous lisons : « Caïn sera vengé sept fois » (Genèse, Chap. IV. 24). Il y a sept Vents dans les légendes slaves; ailleurs, nous trouvons encore les sept années de pouvoir de Bress (dans la légende irlandaise), les sept années de préparation de la guerre de Formoré, les sept années de métamorphose de l'*Oiseau Bleu*, les sept ans de captivité d'Yonnec dans les *Lais de Marie de France*.

Il y avait sept Hespérides, sept Hyades. Sept chefs partirent en guerre contre Thèbes — dont les fils aînés furent les Epigones —. Niobé avait sept fils et sept filles. Chaque année Athènes devait livrer au Minotaure sept jeunes gens et sept jeunes filles. *Fleur des Neiges* était servie par sept petits nains; c'est au moyen d'une lyre à sept cordes qu'Amphion enchantait les pierres murales de Thèbes; sept roseaux de différentes grandeurs constituaient la flûte de Pan et le chandelier sacré du temple avait sept branches.

Il y a enfin les sept « pouvoirs élémentaires » dont les Egyptiens voyaient le symbole dans les sept étoiles de la Grande Ourse et les sept Voies de la perfection ou *rayons* de l'Heptakis chaldéen à chacun desquels correspond une des voyelles gnostiques de l'alphabet grec.

Les sept fées qui accordèrent leurs dons à la Belle au Bois dormant nous font entrer en contact une fois de plus avec le mythe le plus ancien. En Egypte, environ trois mille ans avant notre ère, sept fées-marraines assistaient les jeunes femmes en couche et présidaient au destin des nouveau-nés. La légende nous les présente à l'accouchement de Montemouïa à Louqsor, d'Ahmasi à Deir et de Cléopâtre à Erment où elles firent des prédictions.

Mais l'origine du mythe est plus ancienne encore. Derrière les sept fées-marraines il y a les sept Lipiki ou Seigneurs du Karma de l'ésotérisme hindou, dont l'art égyptien devait

faire par la suite les Scribes. Le rôle des Lipiki consistait à prendre note, durant la vie d'un homme, de ses actions bonnes et mauvaises sur les sept plans de la conscience : sensation, émotivité, intelligence, intuition, spiritualité, volonté et prescience du divin, chaque Scribe s'occupant d'un plan particulier. Les notes prises devaient servir à déterminer le destin du même individu, à l'aube d'une incarnation nouvelle, ses bonnes actions se transformant alors en *dons innés* et ses mauvaises actions en « mauvais charmes ».

L'esprit de la philosophie hindoue est parfaitement reconnaissable dans le conte de fées européen bien que celui-ci s'abstienne de révéler la signification des dons que font les fées et leur origine réelle, c'est-à-dire les mérites antérieurs du nouveau-né.

*

Un personnage accessoire du Petit Poucet mérite un instant d'attention. C'est l'ogre. Ses origines remontent au mythe de Saturne qui dévorait ses propres enfants à mesure que Cybèle (la Terre) les mettait au monde. Saturne est la personnification du Temps qui engendre les corps physiques des mondes et des êtres puis les anéantit.

L'idée essentielle du mythe saturnien est celle-ci : Tout ce qui est né de la matière sert de support momentané à l'Esprit immortel, mais est voué à l'anéantissement. C'est avec le concours du Temps que la Terre engendre les formes du monde visible sur les six plans de la vie physique, mais il appartient au Temps de défaire son œuvre. Le Temps est maître de la destinée des formes à moins que l'Esprit ne s'empare d'une de ses créations pour la rendre immortelle. Ainsi arrivait-il à Cybèle de sauver quelques-uns de ses enfants dont elle faisait des dieux.

LES FUSEAUX ET LES QUENOUILLES

File ton rouet ma mie...

E. JAQUES-DALCROZE.

Les images de la mythologie représentent en réalité des idées et des forces naturelles auxquelles le vulgaire seul accorde une existence personnelle.

Henri DURVILLE.

« Elle se percera la main d'un fuseau », a dit la méchante fée. Au bout de quinze ans, le roi et la reine étant allés dans leur maison de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était à filer sa quenouille.

— Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la Princesse.

— Je file, ma belle enfant, dit la vieille qui ne la connaissait pas.

— Donnez-moi que je voie si j'en ferais autant.

Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau que, comme elle était trop vive, un peu étourdie, elle se perça la main.

*

Pour deviner la signification du fuseau de la Belle au Bois, il suffirait de s'en rapporter à la théorie freudienne qui voit en tout objet pointu un emblème phallique. Ce n'est là pour-

tant qu'une interprétation élémentaire. L'archéologie nous permet de la compléter, sur son propre plan, et même de l'approfondir.

Le fuseau, emblème phallique, est remis à la jeune vierge par une vieille femme. Ce détail est important car, dans les tribus primitives, les bases de l'éducation sont données aux enfants par de vieilles personnes, mais jamais par leurs parents. (C'est encore le cas aujourd'hui en Afrique équatoriale.)

La vieille fileuse est donc une éducatrice à qui incombait le devoir de renseigner la Belle, troublée par les métamorphoses de son adolescence. L'idée d'une initiation à la vie sexuelle est confirmée dans le conte par la proposition suivante : *montant de chambre en chambre*.

Dans le mythe comme dans le rêve, l'action de monter — surtout lorsqu'il s'agit d'escalier — exprime l'exaltation des sens. Quant aux mots « chambre » et « salle », nous avons vu qu'ils désignent les différents degrés des initiations, lesquelles ne sont pas nécessairement mystiques.

Le conte nous expose fort habilement l'état d'esprit de la Princesse. Elle s'agite, elle court dans le château, elle promène sa curiosité de chambre en chambre. Il est visible qu'elle se livre à une recherche dont elle paraît ignorer l'objet.

Aussitôt renseignée, elle s'empare « du fuseau », mais comme elle est vive et un peu étourdie elle commet une maladresse lourde de conséquences.

On ne saurait exposer avec plus de finesse l'aventure banale de l'initiation sexuelle compromise par impatience.

Brunehilde, la Walkyrie avait, elle aussi, commis la même faute et subi « la piqure de l'épine qui donne le sommeil ». Sigur la réveilla comme le Prince charmant a réveillé la Belle.

En archéologie, l'emblème du fuseau et celui de la croix en forme d'X ont la même origine. Tous deux remontent au culte de Vénus-Aphrodite tel qu'il était pratiqué à l'époque pélasgique.

En 1874, une mission archéologique anglaise inspecta l'île de Chypre et étudia le temple d'Aphrodite à Paphos. Ce temple

est une construction cyclopéenne en demi-cercle, la convexité tournée vers la mer. On y adorait la déesse de l'amour, mais en ces temps lointains, les hommes n'exécutaient encore ni sculptures, ni peintures. Ils s'interdisaient de prêter des formes tangibles à leurs dieux et déesses qui restaient pour eux des abstractions. Tout au plus se permettaient-ils des allusions à ces divinités en gravant dans le roc des idéogrammes.

A Paphos, Vénus-Aphrodite, déesse de l'amour profane, était représentée par un petit oiseau nommé « Kovocle ». Or, l'étymologie phénicienne donne à ce nom de « Kovocle » la signification de « fil », « ficelle », et par extension « écheveau », « fuseau ».

On découvrit d'autre part que les prostituées sacrées des temples d'Aphrodite se présentaient aux étrangers, la tête ceinte d'un fil ou d'une mince ficelle. Cette coiffure fut adoptée plus tard par les innombrables déesses « du fil » ou « de la corde », à commencer par Ariadne dont le nom signifie « fuseau ».

Ce sont ces fils croisés sur la tête des prostituées sacrées qui ont donné naissance à l'idéogramme en forme d'X qui se nommait en Phénicie *le Khr*. De ce mot on devait tirer par la suite le mot *croix*, en latin *crux*, en grec *kryos*, et le symbole lui-même est devenu, en raison de son rapport avec la fécondité, notre *signe de multiplication*.

Avant J.-C., toute croix était un charme amoureux. La croix se trouvait alors associée aux représentations des déesses de l'amour par lesquelles se déroulait le *Fil de la vie*, le *Fil*, générateur du *Fils*. (Voir tableau XIV.)

Le mot *croisement* dont la signification sexuelle exprime le mélange des races animales est bel et bien dérivé du mot *croix*.

En vieil anglais, il n'y a qu'un mot pour désigner la croix et la verge. C'est *rod*. Et dans le langage orphique, le même mot signifie Fil et Semence.

Le nom du dieu solaire de Pitum-Héroopolis qui est *Schnum* signifie *se joindre, s'unir* et son emblème est la croix-ansée (Brugsch).

En Finlande existe encore actuellement une coutume par laquelle les jeunes filles qui veulent taquiner une de leurs

TABLEAU XIV
LE SYMBOLISME DU FUSEAU ET DU FIL

Au degré	Les objets ci-dessous :	Symbolisent dans le mythe et le conte :	Sont représentés par :
profane	La ficelle La corde	L'activité sexuelle	Les petits oiseaux (colombe d'Aphrodite)
sacré	Le fil, la corde- lette, les fuseaux porteurs de fil, tout entrecroise- ment de fils, les voiles très fins	Les prostituées sacrées du tem- ple d'Aphrodite dont la tête était ceinte d'une fi- celle en croix	Le Khr ou X (Khr est la racine du mot croix, crux en latin, Kryos en grec) Signe de la multiplication
initiatique	Les voiles, dra- peries, navettes, fuseaux	<i>Le fil de la vie</i> ou perpétuation de l'espèce	Les statues de Vénus

compagnes parce que celle-ci a un amoureux, l'abordent en lui présentant deux de leurs doigts croisés. (Voir le Testament de Mathilda Wrede par Ester Stahberg, p. 47.)

Selon Raoul Rochette, le signe ♀ appelé parfois « Miroir de Vénus » était appliqué par les Corinthiens sur l'arrière-train des juments poulinières.

L'idée d'associer une coiffure à un symbole a été largement exploitée en tous lieux et en tous temps. C'est sur leur chef que les hommes ont toujours porté leur « signature sociale ». C'est la coiffure qui, aujourd'hui encore, permet de distinguer les militaires, les ecclésiastiques, les fonctionnaires, et nous déchiffrons les secrets des hiérarchies en comptant des galons, des houppes, des cordelettes, etc. Couronnes, plumes, tiaras, cornettes ainsi que les innombrables coiffures des folklores régionaux sont demeurées « signatures sociales » au même titre que les ficelles des belles chypriotes de Paphos.

A part leurs coiffures de ficelles, — figurées plus tard dans la sculpture par des bandelettes, — les déesses du Fil portaient une lance minuscule ou une fragile baguette de myrthe. Vint une époque où les deux attributs, le fil et la lance, se réunirent en un *fuseau*, celui-ci représentant l'activité sexuelle. Au lieu du fuseau, d'autres prêtresses d'Aphrodite furent munies d'une *épine à coudre* ou d'une *aiguille à chas*, instruments pénétrants et porteurs du Fil de la Vie.

Nous avons si bien pris l'habitude d'utiliser les expressions de *Fil des jours* et *Fil de la vie* que nous ne prenons plus la peine de chercher leur exacte signification.

Les indications qui précèdent nous permettent de remonter de la quenouille au fil jusqu'à l'époque cyclopéenne. Malgré cela, le symbolisme du fil nous demeure encore caché. Nous connaissons son histoire à partir du moment où la croix de fil couronna les prostituées sacrées de Paphos, mais nous ignorons encore pourquoi le fil a été préféré à une autre matière pour représenter la perpétuation de l'espèce et — par extension — l'acte sexuel qui est à la base de la génération.

Pour élucider ce dernier point, il faut remonter plus haut encore dans l'histoire et voir ce que dit le Zohar ou « Livre

des Mystères cachés », un des plus anciens de la Cabale juive. Nous y trouvons l'origine symbolique des Fils de la vie dont la première représentation fut la chevelure de l'Etre suprême ou Homme céleste, Brahmâ Prajâpati se répandant dans la totalité du Cosmos, se divisant et se subdivisant, les grandes mèches représentant les mondes, les boucles et bouclettes symbolisant les races, les peuples, les tribus, enfin les individus, chaque être humain étant un cheveu du Dieu, un *fil* ou mieux, un *fil*.

L'idée de la puissance divine incluse dans la chevelure a fait son chemin non seulement à travers le mythe, mais encore à travers l'histoire. Nous en avons un exemple dans l'aventure d'Absalon et plus près de nous dans l'histoire des rois mérovingiens qui considéraient la chevelure longue comme le privilège exclusif des princes, ceci en raison des pouvoirs exceptionnels qu'elle était censée leur conférer.

Dans le mythe et le conte de fées, chaque fois que l'on a voulu honorer particulièrement un personnage, on a décrit sa chevelure avec soin et pour bien marquer le pouvoir vital qui y était répandu on l'a faite blonde et dorée. Ainsi se trouvaient réunis en une seule image les deux plus importants symboles de la Vie : le *cheveu* et l'*or*, emblème des énergies solaires. Achille, Patocle et Ménélas étaient blonds. Il en est de même de la Belle aux cheveux d'or de Perrault, la Belle Hélène, Iseult la Blonde, Aphrodite la Blonde, déesse des amours, Peau d'Ane, la princesse Gardeuse d'oies de Grimm, Iphygénie, Vénus, la Belle Azénor et la reine Guenièvre qui fut aimée par Lancelot du Lac.

*

Le conte de Perrault intitulé *L'Adroite Princesse* confirme ce que nous savons du symbolisme du fuseau. Nous y voyons un roi obligé de s'absenter pour un long voyage. Désireux de mettre ses trois filles en sûreté, il les fait enfermer dans une tour et les pourvoit chacune d'une quenouille enchantée « faite avec un tel art qu'elle ne manquerait pas de se casser

sitôt que celle à qui elle appartiendra fera quelque chose contre sa gloire ».

Dans ce conte, la quenouille est utilisée comme emblème de l'organe sexuel féminin en sa virginité; le récit ne laisse aucun doute sur ce point. Des trois filles du roi, l'une est paresseuse d'où son nom de Nonchalante, la seconde, Babillarde, est étourdie et se laisse entraîner par ses impulsions, la troisième, Finette, est riche en discernement et en sagesse. Le roi parti, Nonchalante et Babillarde qui ne savent à quoi s'occuper introduisent dans la tour un mauvais prince qui les séduit l'une et l'autre. Les deux passages qui se rapportent à ces séductions illustrent avec clarté le symbolisme du fuseau. Les voici :

Nonchalante fut d'abord si éperdue qu'elle ne pouvait répondre au prince, qui était toujours à genoux; mais comme il la conjurait avec ardeur de le recevoir pour époux, sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-Cautéle qu'elle le croyait sincère et qu'elle acceptait sa foi. Elle n'observa pas de plus grande formalité que celle-là dans la conclusion de ce mariage; mais aussi, elle en perdit sa quenouille : elle se brisa en mille morceaux.

Babillarde, après bien des discours qui ne signifiaient rien, fut aussi extravagante que l'avait été sa sœur; elle accepta le prince pour époux et ne se souvint des effets de sa quenouille de verre qu'après que cette quenouille se fût cassée en cent pièces.

La précision des allégories contenues dans ces textes est encore soulignée par la naissance de deux bébés et la colère du roi lorsqu'il apprit que « la quenouille de Finette était seule demeurée intacte ».

*

Dans *Le Serpentin vert* de Perrault, nous trouvons une preuve nouvelle du rapprochement symbolique existant entre les quenouilles et l'activité sexuelle.

La princesse Laideronnette, après bien des malheurs, est secourue par un malheureux roi qu'un enchanteur a transformé en serpent vert. Ce roi la sauve de plusieurs dangers, l'épouse, la transporte dans un merveilleux palais où elle est servie et choyée par les « pagodines ». Celles-ci lui présentent des parures et des robes magnifiques, chantent des vers à sa louange, lui font entendre des concerts de flûte et de hautbois, la coiffent, l'habillent, la louent, l'applaudissent, la pourvoient chaque matin de nouvelles dentelles et de nouvelles pierreries.

En dépit de tous ces soins, Laideronnette ne parvient pas à vaincre la répulsion que lui inspire le Serpentin vert. Elle refuse de se laisser approcher par ce prince dont elle trouve l'aspect repoussant. Après de nombreux épisodes, la méchante fée Margoton fait conduire Laideronnette dans une grotte obscure que l'on ferme aussitôt par une grosse pierre.

L'abandonnant en ce triste lieu, la fée lui dit :

— Voici une quenouille chargée de toiles d'araignées; je prétends que vous la filiez aussi fine que vos cheveux et je vous donne pour cela deux heures.

— Je n'ai jamais filé, Madame, dit la reine, mais encore que ce que vous voulez me paraisse impossible, je vais essayer de vous obéir.

Ce : Je n'ai jamais filé signifie que jusqu'alors, elle a fait un mariage blanc, se refusant à mettre en ouvrage le Fil de la Vie.

Le conte continue ainsi :

Lorsqu'elle voulut filer cette crasseuse toile d'araignée, son fuseau, trop pesant, tomba cent et cent fois à terre; elle eut la patience de le ramasser autant et de recommencer l'ouvrage à plusieurs reprises, mais c'était toujours inutile. A la fin, elle jeta la quenouille à terre, disant : « Je ne peux pas faire l'impossible ».

Il fallut l'intervention d'une fée bienfaisante pour que le fil fût dévidé. Mais une fois ce travail accompli, Margotine exigea encore que la reine fabriquât des filets avec son fil. Puis elle lui ordonna de puiser une eau merveilleuse en la menaçant de nouvelles souffrances pour Serpentin vert si elle s'y déroba.

Là encore, *Laideronnette* bénéficia du secours de sa *Fée Protectrice* qui lui fournit un attelage conduit par deux serins blancs. L'eau merveilleuse lui donna la beauté de l'âme et du corps et tout de suite, elle s'enquit de *Serpentin vert*, se mit à rêver à lui et, apprenant qu'il était retenu dans une sombre caverne, partit à sa recherche.

Alors l'Amour — sous la forme classique du chérubin ailé — vola vers elle et vint fondre à ses pieds. Guidée par lui, elle retrouva son époux qui, cette fois, ne lui inspira que des sentiments passionnés par lesquels elle leva le mauvais charme qui pesait sur lui et lui rendit sa forme humaine.

Ce conte est riche en symboles. Tandis que la *Belle au Bois dormant* illustre l'initiation sexuelle manquée par précipitation, *Serpentin vert* nous montre l'éveil tardif, pénible et maladroit d'une Libido qu'il a été nécessaire d'éduquer par des épreuves.

Laideronnette trouve le fuseau trop lourd, elle veut bien essayer de filer mais n'y réussit pas. C'est que sa bonne volonté seule est en cause et qu'elle manque d'inspiration, d'élan, d'intérêt véritable pour son œuvre de femme. Mais petit à petit, sa *Fée protectrice* l'instruit, la curiosité lui vient, ses répugnances s'émoussent. Au moment où, enfin, elle commence à vibrer, des oiseaux blancs — symboles de désirs — entrent en action. Puis nous voyons apparaître l'eau — symbole de fécondité —; enfin, l'Amour lui-même. Dès lors, la partie est gagnée. Si, à la fin du conte, *Margotine* avait mis entre les mains de *Laideronnette* une nouvelle quenouille, elle l'eût certainement trouvée légère et l'eût filée avec allégresse.

*

Au niveau initiatique, le fuseau, la navette et le fil ont une signification cosmique. Chargés, navettes et fuseaux symbolisent le commencement de la vie amoureuse, mais aussi le commencement du jour, ou l'origine d'un monde au moment où les atomes qui le constituent sont polarisés par le magnétisme cosmique (en sanscrit *Fohat*, le Fils, troisième personnage de la trinité archaïque dont le nom signifie Amour, Vie et Lumière)

Fohat, l'Amour, unit par attraction la Vierge-mère, matière primordiale (en sanscrit *Mûlaprakrîti*) et *Parabrahman*, le Père-Esprit. Lorsque, abandonnant les idéogrammes, les Grecs commencèrent à transcrire au moyen de la statuaire les symboles de leur religion, ils exprimèrent les différents états de la navette ou du fuseau par le déshabillé plus ou moins complet de leurs *Vénus*. Ainsi, la *Vénus de Milo* qui est à demi voilée personnifie la lumière solaire à la moitié de sa course ascendante et la femme, à la moitié de sa vie. D'autre part, la *Vénus Anadyomène*, entièrement nue, représente l'ultime moment du jour et de la vie, l'instant de la « plongée » dans l'eau-mère en vue d'une nouvelle naissance.

XVIII

VIE, MORT ET RÉSURRECTION

La vie c'est la mort.

Claude BERNARD.

Les immortels sont mortels et les mortels sont immortels. Les premiers vivent la mort des hommes, les seconds meurent la vie des dieux.

HÉRACLITE.

Les mythes et les contes de fées pullulent d'indications se rapportant à la naissance et à la mort, mais il est difficile aux Européens d'en déchiffrer le sens exact.

Nos religions nous parlent d'une existence unique commençant à la naissance et s'achevant à la mort. Mais les mythes et les contes — qui reflètent le savoir initiatique des anciennes civilisations — se rapportent à une autre forme de croyance : la croyance à la réincarnation et à la pluralité des existences.

La doctrine de la réincarnation nous montre les univers et les mondes se matérialisant petit à petit par une lente condensation de la matière primordiale précosmique (en sanscrit Mûlaprakriti). Ainsi se forment les éthers, puis les gaz, les eaux, puis les matières solides : la terre, les rocs, les minéraux, enfin la végétation, les animaux et les hommes.

Sur les mondes, vieux de millions d'années, déferlent sans cesse de nouvelles vagues de vie.

Cette vie qui est *une et indivisible* s'individualise aussitôt en myriades d'existences séparées les unes des autres au niveau du Conscient, mais qui demeurent pourtant unies au *niveau de l'Inconscient* par une Mémoire et une Destinée collectives.

La vie *une* est comparable à un océan. Sur la crête de chaque vague naît de la poussière d'eau. Mais les gouttelettes momentanément isolées au-dessus du flot y retombent aussitôt pour se rejoindre et se mêler à nouveau.

Après une vague, une autre, puis une autre. Après chaque individualisation, un retour à l'Océan de Vie, puis un nouveau départ. Et chaque fois, pour l'homme — dont les existences successives sont représentées par les gouttes d'eau — un nouveau corps, une nouvelle destinée à la mesure exacte de ce qu'il vaut, de ce qu'il peut, de ce qu'il veut, de ce qu'il est capable de sentir, de ce qu'auront été ses aspirations et ses œuvres antérieures.

Ainsi, d'incarnation en incarnation, les âmes en expérience se dégagent, à petites secousses, de la matière, se libèrent, abandonnent les formes élémentaires de la sensation, de l'activité, de l'intelligence, pour sentir, aimer, œuvrer et comprendre sur des plans toujours plus élevés.

Et les planètes qui les ont portés se désagrègent à leur tour, retournant, elles aussi, à l'océan cosmique qui les absorbe en attendant une matérialisation nouvelle.

Ce raccourci d'un problème gigantesque est bien incomplet. Il nous permet pourtant de comprendre à quel point de vue se place le mythe et le conte de fées lorsqu'il évoque la naissance *qui n'est pas un commencement* et la mort *qui n'est pas une fin*.

En outre, il nous apprend que ce n'est pas seulement à l'homme que se rapportent les symboles de vie et de mort des contes, mais aux mondes, aux civilisations, aux planètes, aux univers.

*

L'image de Wäinämöinen se rendant chez le Géant des Anciens jours pour lui ravir le secret des Paroles sans lesquelles

il ne peut achever sa « nef » est un symbole cosmique. La nef représente le corps physique d'un monde et Wipunen est l'image d'une civilisation disparue livrant ses secrets à une civilisation nouvelle. Wäinämöinen et Wipunen sont des Créateurs, des Guides planétaires.

En symbologie primitive, une ancienne civilisation est souvent représentée par un vieillard enveloppé de lianes et couvert d'une abondante végétation où les arbres jouent un rôle prédominant. Ce personnage sommeille, en terre, dans un tombeau, ou se tient à proximité d'un tombeau. Lorsque le moment est venu pour le Guide d'une civilisation nouvelle de s'emparer des trésors de connaissance du passé, un héros survient, devant lequel cette végétation s'écarte ou qui l'abat d'un coup de hache avant de « pénétrer dans le corps en sommeil » de son prédécesseur.

Voici comment le Kalévala présente cet épisode :

Le vieux Wäinämöinen arriva. Il tira son glaive, sa lame d'acier de son fourreau de peau et il fit tomber les peupliers des épaules de Wipunen, les bouleaux de ses tempes, les aunes touffus de ses joues, le saule de sa barbe, le sapin de son front, le pin sauvage de ses dents. Puis il enfonça son bâton garni de fer dans la gorge du géant, entre ses mâchoires béantes, et dit : « Lève-toi de ta couche souterraine, ô esclave de l'homme, éveille-toi de ton long sommeil. »

La légende finnoise montre ensuite comment Wäinämöinen s'introduisit dans le corps du géant, y construisit une barque au moyen de laquelle il inspecta ses organes, installa une forge dans son abdomen et y travailla si bien que le vieillard, brûlé et déchiré, lui livra ses secrets.

*

Le conte de fées nous offre une réplique édulcorée du symbole mythique finnois dans *La Belle au Bois dormant*. Au lieu du Géant enterré et couvert d'arbres, il nous montre la Belle en son château au milieu d'un inextricable fouillis de végétation. Perrault écrit :

Il avait poussé en un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines, entrelacées les unes dans les autres que bête ni homme n'y aurait pu passer.

Ici, comme dans le Kalévala, nous nous trouvons en présence d'un personnage endormi et défendu par la végétation, mais la « pénétration dans le corps » de la personne endormie, puis réveillée prend un sens érotique accessible à l'imagination populaire.

Au sens profane, cette pénétration représente l'accouplement.

Au sens sacré, elle est l'image de l'irruption du Conscient dans l'Inconscient.

Au sens initiatique, elle symbolise la découverte des arcanes d'une civilisation disparue par la violation de ses sanctuaires.

*

Avec la Belle au Bois, tout un petit univers s'est endormi : gentilshommes et dames de cour, serviteurs, officiers et servantes, marmitons, pages et musiciens.

Ce sommeil collectif est l'image du temps de repos qui sépare deux incarnations pour un groupe d'êtres déterminés. Ces êtres ont subi un arrêt de développement parce qu'une faute avait été commise au milieu d'eux. Puis ils se sont ranimés et, libérés du mauvais charme, ils continuent leur évolution sous le signe de l'amour.

Cela dit, nous nous expliquons sans peine la signification de la *fée oubliée* qui, à la naissance de la Belle, lui a jeté un mauvais charme. Cette fée, ainsi que les nombreux personnages des contes qui se vengent de la même manière d'un semblable oubli — est l'emblème des *actes manqués*, des *refoulements* qui reparaissent en surface. Tandis que les sept fées bien-faisantes se substituent dans le conte aux sept Seigneurs du Karma, Lipikis ou Scribes qui tiennent symboliquement le registre des actions des hommes et font à l'enfant qui vient de naître (plus exactement de *renaître*) des dons correspondant

à ses mérites antérieurs, la fée oubliée vient rappeler une faute et réclamer réparation. (Le terme de faute n'a pas ici le sens que nous lui donnons généralement, il désigne une passagère discordance entre le comportement de l'individu et les Lois qui régissent le Cosmos.)

Dans *La Biche au Bois* et *Serpentin vert*, deux fées oubliées jouent un rôle identique à celle de *La Belle au Bois dormant*.

Les textes sacrés s'accordent à déclarer que plus un karma est chargé, plus long est le sommeil qui sépare l'existence où les fautes ont été commises de la suivante. Les âmes très évoluées peuvent se réincarner à peu près instantanément, tandis que les âmes alourdies de matérialisme sommeillent parfois durant des milliers d'années.

*

Le grand sommeil qui sépare deux incarnations trouve encore dans les contes de fées une autre allégorie. Au lieu d'endormir les personnages comme dans *La Belle au Bois dormant*, les fées les pétrifient, leur donnant l'aspect rigide des statues. C'est ce que la symbologie pouvait produire de plus saisissant en évitant d'évoquer la déchéance physique du cadavre, car la légende et le mythe possèdent, comme le rêve, leur censure.

Un trouve des personnages pétrifiés dans de nombreux contes : *La Reine des Abeilles* de Grimm, *L'Arbre qui chante*, *L'Oiseau qui dort* et *L'Eau d'or*; *Le Fidèle Jean*, etc.

Dans *La Belle et la Bête*, les deux méchantes sœurs de l'héroïne deviennent statues et le langage que leur tient la fée nous renseigne une fois de plus sur la signification des pétrifications.

Devenez deux statues, mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous connaîtrez vos fautes.

*

Une autre image de la résurrection nous est fournie par les personnages âgés, découragés ou fatigués qui se trempent dans l'eau et sortent de ce bain rajeunis et embellis. Héra va se baigner dans la source de Canathos en Nauplie et redevient vierge à chacune de ses immersions. Ce symbole représente l'âme habitant un corps usé par les travaux d'une incarnation finissante et se replongeant dans les eaux-maternelles pour acquérir un nouveau corps au moyen duquel elle continuera son évolution.

Toutes les histoires de fontaines de jouvence se rattachent à ce symbole. L'immersion n'y est pas toujours complète; on voit souvent de vieilles princesses faire peau neuve après s'être lavé le visage ou avoir bu un peu d'eau régénératrice.

L'ensemble des mythes et légendes présentant l'eau comme emblème de la résurrection, de la vie éternelle, de la naissance et de la renaissance remonte à la magie agricole des plus anciens peuples du monde. On en trouve de nombreux exemples dans l'étude des Mystères des peuples primitifs de O.-E. Briem.*

*

Un des plus beaux emblèmes de la Résurrection est l'*Oiseau Phénix* appelé par les Hébreux Onech (de Hénoch), mais il ne concerne point l'homme ainsi qu'on le croit volontiers. C'est un symbole cosmique se rapportant à la formation et à la dissolution des planètes et des univers.

Dans la tradition turque, l'Oiseau Phénix se nomme *Kerkès* et vit pendant mille ans. Puis, allumant une flamme, il se consume lui-même et renaît ensuite de ses propres cendres. Après avoir recommencé sept fois sept vies, vient son jour de Jugement.

Les quarante-neuf résurrections de l'Oiseau Phénix sont une allusion transparente aux sept fois sept rondes et aux sept

* *Les Sociétés secrètes de Mystères*. Payot, Paris.

fois sept cycles humains de chaque ronde dont nous parlent les Stances de Zan.

Les récits persans donnent à l'Oiseau Phénix le nom de *Simorgh*. De même que Kerkès, Simorgh représente la destruction des mondes par des déluges ou des incendies, puis leur résurrection. Ceci explique la double tradition qui tantôt noie le Phénix et tantôt le brûle.

XIX

LE SYMBOLISME DES QUELQUES NOMBRES UTILISÉS DANS LES CONTES DE FÉES

La forme mythique est la forme primordiale de l'esprit humain : elle est à l'origine de toute poésie, de toute littérature. F. GUIRAUD.

La mythologie est le dépôt de la science humaine la plus ancienne et lorsqu'elle sera de nouveau interprétée correctement, elle portera un coup mortel aux fausses théologies auxquelles elle a donné naissance. X.

Les chiffres utilisés dans les contes de fées sont aussi peu nombreux par rapport au nombre de ces contes que les symboles, par rapport au nombre des religions qui les ont introduits dans leurs cultes. Il n'y en a que dix.

Les chiffres de base du conte sont les mêmes que ceux de la symbologie religieuse, le 3 et le 7.

Par ordre de grandeur, nous avons ensuite le 6. Le 8 se trouve exclusivement dans les contes japonais, mais il y est presque seul, avec ses multiples. Nous arrivons ensuite au 24,

chiffre sacré de la philosophie Sankya. 50 se rencontre presque uniquement dans la mythologie grecque : les 50 fils d'Aegyptus, les 50 filles de Danaïus, les 50 Argonautes, les 50 fils de Priam, etc. Pour autant que j'en ai pu juger, le chiffre 50 ne s'est pas transporté dans le conte. Par contre, son multiple 500 paraît fréquemment dans le conte chinois et exceptionnellement dans le conte japonais. *Kis hi Bojin*, le démon japonais, avait mis au monde 500 enfants. Dans le conte chinois *Les pilules fortifiantes*, il est question de 500 voleurs.

24,000, multiple du nombre sacré Sankya a passé dans la légende juive ainsi que dans la plupart des contes originaires d'Armorique. Le conte juif *Comment Aquiba devint un grand savant* nous dit que son héros a passé deux fois douze années au pied des Maîtres afin d'achever son initiation, puis qu'il rentra au pays pour enseigner sa science à 24,000 élèves.

Dans les contes européens, nous voyons l'héroïne de *La Chatte Blanche* portée au sommet de la montagne par 24 princesses de sang. Dans *La Biche au Bois*, Bécafigue prend 24 carrosses tout brillants d'or et de diamants et 24,000 pages à cheval.

C'est dans le conte japonais que se rencontrent les nombres les plus grands. Ce sont les 333,333 images de la déesse Kwannon, au temple de Sanjusangen et les 800,000 vagues de la mer.

Tout paraît indiquer, dans l'ensemble de la mythologie, que les multiples d'un nombre ont la même signification symbolique que ce nombre lui-même, plus une signification accessoire qui est à découvrir.

Ainsi le 1 représente l'homme debout, car l'homme est le seul être vivant qui jouisse de cette faculté. Du 1 on tira la lettre I, puis, en y ajoutant une tête on eut le P qui signifie Père, Paternité, Pouvoir créateur, Phallus. Dans le nombre 10, le 1 conserve sa signification initiale et représente, avec le 0, le premier couple. (Adam et Eve, le Phallus et l'Œuf.) Le nombre 10 est le plus sacré de la philosophie pythagoricienne.

3, 6, 7, 8, 24, 50, 500, 24,000, 333,333, 800,000 : les transpositeurs des contes de fées n'ont pas utilisé d'autres

chiffres que ceux-là. La présence d'autres chiffres, dans un conte, indique qu'il a été inventé Consciemment par un auteur qui méconnaissait le rapport initial des chiffres avec l'Inconscient, et par suite, la signification profonde du conte lui-même. Nous avons un exemple frappant de conte inventé dans *Le Petit Chaperon Rouge* où l'on ne discerne pas la moindre allusion aux symboles sacrés ni à aucun archétype.

LE CHIFFRE 8

Nous avons vu plus haut que le chiffre 8 est très répandu dans les contes japonais. Cela provient de ce que ce pays avait huit divinités du Tonnerre.

Voici un exemple caractéristique de répétition de ce chiffre. Nous le trouvons dans *Susanoo et le Dragon à huit têtes* :

Ce dragon était la terreur de la population. Son corps s'étendait sur huit vallées et huit collines. « Pour vous en débarrasser, dit Susanoo aux vieillards, faites élever une clôture autour de vos maisons, faites-y percer huit portes; devant ces huit portes, placez huit tréteaux sur lesquels vous poserez huit vases. Dans chacun des huit vases versez du saké (alcool de riz cuit huit fois) ».

La fin du conte nous montre le résultat de ces opérations. Le dragon, attiré par l'odeur de l'alcool, plonge ses huit têtes à la fois dans les huit vases, ce qui permit aux habitants de sortir par les huit portes et de lui livrer combat. Ainsi la bête, qui s'appêtait à enlever la huitième fille d'un malheureux couple fut empêchée d'accomplir son méfait.

*

LE CHIFFRE 24

Ce chiffre qui se trouve dans *La Chatte Blanche, Gracieuse et Percinet, La Biche au Bois* et *La Pivoine Pourpre*, conte chinois, appartient, avons-nous dit, à la philosophie Sankya. Il y

représente l'ensemble des forces humaines et la somme des substances originelles. Il se divise en cinq éléments, cinq sens, cinq organes d'action, les cinq objets connus par ces organes d'action, auxquels s'ajoutent le Mental, l'Intellect, l'Individualité et la Prakriti originelle. (Prakriti est un terme sanscrit qui signifie : matière originelle précosmique). Il ne m'a pas été possible de découvrir la signification du chiffre 24 dans les contes. On le rencontre aussi accidentellement dans l'épopée mythique d'Irlande et dans les vieux textes Burgundes.

*

LES CHIFFRES 6 ET 7

Nous avons vu au chapitre XVII que les sept enfants du bûcheron symbolisent les sept corps de l'homme partout où il se rencontre, le chiffre 7 a la même signification. Il exprime les sept états de la matière, les sept degrés de la Conscience, les sept étapes de l'évolution.

Les tableaux N° XIII et N° XVII, étudiés attentivement, nous permettent en outre de nous représenter l'évolution humaine *invariable* que chaque individu doit accomplir en ses multiples incarnations.

- | | | |
|-----------------------|---|---|
| 1 ^{re} étape | { | Le premier frère du Petit Poucet n'a conscience que de son corps physique le plus grossier. Il mange, il boit, il cultive ses muscles, il apaise ses désirs d'une manière élémentaire et brutale. |
| 2 ^{me} étape | { | Le second frère ajoute à la vie des sens <i>l'émotion</i> . Il est enthousiaste, souvent zélé, sa religion et ses attachements sont de nature sentimentale et imaginative. |
| 3 ^{me} étape | { | Le troisième frère acquiert en plus de ce que possèdent les deux autres <i>l'intelligence</i> . Il classe, il ordonne, il raisonne. |

- | | | |
|-----------------------|---|---|
| 4 ^{me} étape | { | Le quatrième frère s'élève au-dessus de l'intelligence vérificatrice par <i>l'intuition</i> . C'est dire qu'il commence à percevoir les directives de son Inconscient. |
| 5 ^{me} étape | { | Le cinquième frère, éduqué par l'intuition, se détache de la vie matérielle et acquiert <i>la spiritualité</i> . |
| 6 ^{me} étape | { | Le sixième frère qui possède le savoir de tous les précédents le fait passer de l'état passif à l'état actif au moyen de son acquisition propre : <i>la volonté</i> . |
| 7 ^{me} étape | { | Enfin, le dernier venu, le Petit-Poucet-sauveur (qui représente le principe immortel, l'étincelle divine jetée dans la matière) <i>DIRIGE</i> l'action des six autres et les mène vers la Vie éternelle alors que tout semblait les condamner à mourir. |

Ayant compris la signification du 7, il n'est pas difficile de se représenter celle du 6.

Le 6, c'est *l'homme physique sans son élément sauveur*, sans cette ultime partie de lui-même qui lui permet d'entrer en contact avec le divin. Aussi le chiffre 6 était-il consacré dans l'antiquité à Vénus-Aphrodite, déesse de l'amour physique.

Les symboles respectifs du 6 (amour physique profane) et du 7 (amour divin) sont respectivement *la colombe* et *la croix* en forme de tau T.

Le tau, symbole du septenaire (homme divin ou homme sauvé) est un des deux ou trois idéogrammes les plus anciens du monde. Les anciens Grecs voyaient en lui l'image de l'Homme parfait composé de six éléments physiques périssables et d'un élément immortel et sauveur. Le tau était pour les anciens Egyptiens un talisman magique. King et de nombreux numismates et archéologues en font le symbole de la Vie éternelle. A ce titre, il fut en honneur dans les Mystères d'Eleusis et de Bacchus, dans la Gnose et la Cabale. On le

découvre en outre dans la presque totalité des alphabets anciens et, quand il en est absent, il est remplacé par des croix de différentes formes. Sous son aspect de T nous le voyons dans l'alphabet latin, dans la totalité des alphabets grecs archaïques, dans l'alphabet de Campanie. Par contre, dans les inscriptions phéniciennes datant de treize siècles avant notre ère, il est remplacé par une croix à branches égales +.

En Phénicie encore, mais seulement dix siècles avant notre ère, la lettre synonyme du tau est le « khr » dont nous signalons l'existence à Chypre, aux temps cyclopéens au chapitre XIX et dont le nom contient la racine des mots croix, en latin crux et en grec kryos.

Le même « khr » remplace encore le tau à Siloé, dans une inscription en vieil hébreu datant de huit siècles avant notre ère.

A Zendjirli, en Phénicie, neuf siècles avant notre ère, le tau était figuré par une croix en tous points semblable à la croix chrétienne (alphabet de Kamalou).

Selon Ragon, le tau représentait pour les Juifs et les Samaritains le point culminant de la perfection, la *sécurité*. Ainsi voyons-nous la lettre T commencer les mots de Terminus, Terme, Tectum (le toit), Tabernacle (qui désigne en même temps une tente et la salle d'initiation où se terminait l'enseignement des arcanes).

L'homme sur une croix des cultes anciens (que nous qualifions de païens) représente la même idée que le tau mais d'une manière plus accessible au public. Afin de bien marquer l'importance de l'élément septième et divin, *sauveur* des six autres éléments du septenaire et sans lequel l'homme ne saurait prétendre à l'immortalité, les anciens ont créé une variante en quelque sorte « illustrée » du tau primitif. Ce fut le premier crucifix. L'élément *sauveur*, parcelle de la Conscience divine, y apparaît comme sorti de la croix et la dominant.

(Voir tableau XV.)

Bien qu'on l'ignore généralement, l'image d'un Homme sur une croix, d'un Homme *sauveur du monde* est bien antérieure au christianisme. On la retrouve jusque chez les Incas.

TABLEAU XV

LE SYMBOLISME DE QUELQUES GLYPHES TRÈS ANCIENS

	le un	Le glyphe représenté par un bâton vertical, dont nous avons fait le chiffre 1 représente l'homme-positif-actif. (Symbole : le phallus représenté chez les mégalithiques par le menhir ou pierre debout.)
		Le glyphe représenté par un bâton horizontal dont nous avons fait LE SIGNE MOINS représente la femme-négative-passive. (Symbole : la surface de l'Eau-mère représentée chez les mégalithiques par la table du dolmen.)
+	le deux	L'association des deux glyphes précédents en forme un troisième : la croix dont nous avons fait LE SIGNE PLUS (+) utilisé dans l'addition. (Symbole de l'accouplement.)
X	le trois	Le Khr (premier nom de la croix datant au moins de l'époque cyclopéenne) est le symbole de l'amour physique. On le représentait au moyen de fils sur la tête des prostituées sacrées des temples d'Aphrodite. Ces prêtresses étant chargées de transmettre la vie à de nouveaux êtres, leur emblème est devenu SIGNE DE MULTIPLICATION. Symbole : le couple proliférant.
T	le sept	Le glyphe en forme de tau (T) est un des plus anciens du monde antique. <i>Emblème du septenaire</i> , il fut un talisman magique dans la Gnose, la Cabale juive, chez les Zoroastriens et les Pythagoriciens, dans les Mystères de Bacchus et d'Eleusis. Il représente la vie physique (6) rattachée à la Vie divine (6 + 1 = 7).
		L'homme sur la croix des cultes anciens se rencontre bien avant notre ère dans tous les pays du monde, en Perse notamment, onze siècles avant J.-C., et jusque chez les Incas. Il est variante populaire du tau. L'Homme qui apparaît sur ces croix bien antérieures au christianisme était déjà considéré comme LE SAUVEUR DU MONDE. Il ne représentait pas un personnage déterminé, mais LE DIVIN couronnant l'œuvre charnelle des hommes (symbolisée par la croix, emblème de l'amour physique) et leur assurant l'immortalité.

Onze cent ans avant notre ère, le poète persan Omar-Khéryam (traduit en 1867 par J.-B. Nicolas et publié à Paris) écrivait :

*Caabah ou pagode, c'est la maison où Il recoit nos prières.
La sonnerie des cloches nous appelle à Son sanctuaire.
Mosquée ou cathédrale, Il est présent partout
Croissant et crucifix, c'est le signe d'Allah !*

Rosseline, au tome 3 de ses *Monumenti dell' Egitto* (cité par Roberstone, pp. 139 et 142 de ses *Evangelical Myths*) parle d'une effigie d'Osiris découverte dans l'île de Philae et représentant le dieu en crucifié, pleuré par ses deux sœurs-épouses, Isis et Nephthys.

Müller, dans son *Histoire des Religions d'Amérique* (p. 498) signale un hiéroglyphe mexicain représentant une croix colossale surmontée d'une divinité sanglante.

Enfin, Sozomène rapporte qu'une croix latine, de forme chrétienne, ayant été trouvée sur les dalles de granit de l'Adytum de Serapeum, les moines étonnés déclarèrent qu'elle avait été taillée « dans un esprit de prophétie ». En réalité, le crucifix archaïque fut, dès les temps préhistoriques, le symbole du septenaire, et l'*Homme* que l'on y voit est le *Sauveur* dans le même sens où le Petit Poucet fut le sauveur de ses six frères. En nous montrant Jésus sur la croix et en lui donnant le nom de Sauveur, les chrétiens n'ont donc fait que reprendre la forme et la signification d'un des plus vieux mythes du monde asiatique.

*

Le chiffre 6 qui représente l'homme physique périssable par opposition au 7 (Homme divin immortel) se rencontre à plusieurs reprises dans nos contes. La marraine de *Cendrillon* prit six souris et six lézards pour en faire des chevaux et des laquais. *La Belle et la Bête* est l'unique conte où l'on trouve une

famille de six enfants. Le père de la *Chatte Blanche* possédait six royaumes. Deux contes d'Armorique contiennent encore le chiffre 6 ; ce sont : *Les Six Frères paresseux* et *La Belle Azénor* qui fut demandée en mariage par six chevaliers accompagnés de six valets.

Chez les Zouni de l'Amérique occidentale, le 7 était divisé en 6 et 1, comme dans la tradition sacrée. Leurs anciennes villes et villages étaient constitués par six groupes d'habitations entourant un septième groupe. Leur hiérarchie sacerdotale se composait de six prêtres entourant la Grande Prêtresse.

LE CHIFFRE 3

Le 3 est encore plus répandu que le 7 dans les contes et les légendes. Il y prend par surcroît tant de significations superposées que nous ne pouvons entreprendre de les examiner toutes.

Par l'étude des rêves, les psychanalystes ont acquis la certitude que le chiffre 3 est un emblème sexuel. Freud en arrive même à voir dans la classique fleur de lys héraldique une représentation idéalisée de l'organe mâle.

L'explication des psychanalystes est appuyée par de solides arguments ; elle ne laisse pas l'ombre d'un doute à qui l'examine avec impartialité. Pourtant, étant d'ordre psycho-pathologique, elle ne peut guère satisfaire que les spécialistes.

A l'autre bout de l'échelle nous trouvons les trinités mystiques. La reconnaissance d'un principe divin, à la fois unique et triple, composé symboliquement d'un Père-Esprit, d'une Vierge-Mère et d'un Fils est à la base de toutes les religions du monde, à commencer par le très ancien culte de Mithra.

C'est entre ces deux interprétations extrêmes de la triade que nous allons situer une brève analyse du chiffre 3 dans les contes de fées et les légendes, laissant au lecteur le soin de la transposer à son gré sur les deux plans que nous venons d'évoquer.

En regardant les tableaux N° XII et N° XV, nous voyons la famille du Petit Poucet divisée en trois groupes de personnes. Les trois premiers frères représentent la vie objective ou matérielle; le quatrième, le cinquième et le sixième frères représentent la vie subjective ou spirituelle. Enfin le Petit Poucet représente le divin. C'est en partant de cette base qu'il convient d'interpréter le chiffre 3 dans les contes. Donc 3 = le « matériel », le « spirituel », le « divin ».

Nous trouvons une élégante confirmation de ce symbolisme dans le conte juif intitulé *Le Vrai Bonheur*. En voici le résumé :

Un paysan et sa femme, mécontents de leur sort, enviaient les habitants d'un palais dont ils se représentaient l'existence comme une suite ininterrompue de délices. En labourant l'homme trouva trois coffrets de fer. Sur le premier on pouvait lire : « Celui qui m'ouvrira deviendra riche ». Sur le second : « Si l'or te rend heureux, ouvre-moi ». Sur le troisième : « Qui m'ouvre perd ce qu'il possède ».

Le premier coffret fut bientôt ouvert et avec l'argent qu'il contenait le couple s'offrit d'énormes festins, de splendides vêtements et acheta des esclaves.

Le contenu du second coffret permit aux deux héros de découvrir le luxe, les raffinements artistiques. Mais à l'ouverture du troisième coffret un orage épouvantable s'éleva qui détruisit et emporta la totalité de leurs biens.

Ce conte résume les trois étapes essentielles de l'évolution humaine : la recherche et la possession des biens matériels, la recherche et la possession des biens spirituels (qui sont figurés par des allusions à l'art). Enfin, il nous apprend que l'on n'accède du spirituel au divin qu'après un dépouillement total. La leçon du conte juif est empruntée, dans son esprit, aux initiations.

Le 3 se rencontre dans la presque totalité des contes. Nous le voyons dans *La Chatte Blanche*, *La Princesse métamorphosée en Souris*, *La Biche au Bois*, *Les Ossements de Joseph* (conte juif),

Les Trois Souhails, *L'Arbre qui chante*, *L'Homme à la Peau d'Ours*, *Les Trois Fileuses*, *Les Trois Héritiers chanceux*, *Les Trois Sottises*, conte chinois, *Les Trois Oranges*, conte d'Andalousie, *Trois Sioux d'entre les Sioux*, conte du Far-West, etc. Chaque fois qu'une princesse impose des épreuves à un prétendant, celles-ci sont au nombre de trois. Cela signifie que pour avoir accès à l'Inconscient, les trois étapes essentielles du perfectionnement individuel doivent être franchies. Les trois coups de baguette données par les fées en certaines occasions ont le même sens. Chacun opère une métamorphose sur l'un des trois plans. Pâris soutint trois épreuves au siège de Troie, Psyché fut contrainte par Vénus à trois travaux.

*

Il est intéressant de constater que le chiffre sacré entre tous, celui qui symbolise la Divinité dans les plus hautes initiations et possède un pouvoir magique créateur n'apparaît dans aucune légende, aucun conte, aucun mythe. Parfois, la légende nordique l'évoque par d'habiles détours. Ceci nous prouve la discipline des Initiés qui, fidèles à la Loi du Silence, ne prononçaient point, n'écrivaient point, les symboles essentiels. Par respect pour leur souvenir, je me suis imposé dans cet ouvrage la même réserve.

XX

LE SYMBOLISME DU FEU

L'homme de la pré-histoire est encore, jusqu'à un certain point, notre contemporain.

FREUD.

Ne communiquez votre science supérieure qu'aux sages.

GÆTHER.

Cendrillon, assise au coin de sa cheminée, est la Vestale du conte de fées. Elle fait briller à nos yeux les derniers reflets des cultes du Soleil, de la Lumière et du Feu.

Le mythe du feu se rattache à la symbologie érotique; les psychanalystes l'ont découvert depuis longtemps, et le Dr Jung a exposé le sujet d'une façon remarquable dans *Métamorphoses et Symboles de la Libido* (p. 162 et suiv.). Tout ce qui pouvait être découvert de ce côté-là par les voies ardues de la science l'a probablement été, mais peut-être n'a-t-on pas assez cherché la raison pratique pour laquelle l'idée du feu s'est associée chez les primitifs à la pensée de l'acte sexuel. Les savantes études qui ont été faites sur ce sujet — et qu'éclaire la Lampe d'Aladin — sont trop scientifiques, trop belles, me semble-t-il, pour tout expliquer.

Je me permettrai donc de présenter une autre version, celle qui vient à l'esprit lorsqu'on examine en toute simplicité l'histoire matérielle des faits et gestes de l'humanité.

On sait que la magie dite « imitative » ou « sympathique » fut une des premières découvertes psychologiques de l'homme. A propos du mythe de l'eau, nous avons vu les primitifs se livrer à diverses cérémonies basées sur la similitude : imiter le bruit de l'averse en versant de l'eau sur un tamis d'herbes tressées, répandre de l'eau sur des idoles, uriner et s'accoupler sur la terre desséchée. Ce sont là des pratiques que connaissent bien les ethnographes.

C'est par une semblable magie que les primitifs découvrirent, d'une façon fortuite, la manière de faire le feu.

Leur préoccupation essentielle — ils en étaient au premier stade de leur développement septenaire — consistait à satisfaire leurs sens. Ils voulaient manger et s'accoupler. Mais ce n'était pas toujours facile. Pour manger, il était nécessaire de commencer par chasser et souvent les bêtes poursuivies entraînaient les chasseurs trop loin des abris où se tenaient les femmes pour qu'ils pussent y revenir à volonté.

En conséquence, ils inventèrent deux nouvelles formes de magie « sympathique », l'une en vue d'obtenir une chasse favorable, la seconde destinée à leur assurer un maximum de satisfactions libidineuses.

C'est à la première de ces magies que nous devons les sculptures rupestres et les gravures sur os datant de la fin du paléolithique et découvertes dans les stations magdaléniennes.

Si, jusqu'au XIX^{me} siècle, on a pu s'imaginer que ces figures avaient un but ornemental, il a bien fallu admettre par la suite une explication plus raisonnable. Les chasseurs du quaternaire — avant de partir en exploration — représentaient en des lieux cachés et souvent inaccessibles les animaux qu'ils désiraient tuer, puis les lardaient de flèches par anticipation. Ce n'était point là tentative d'ordre esthétique, mais opération de magie.

Ce qui se faisait pour la pluie et la chasse se répétait dans le même esprit sur le plan du désir. Les primitifs de tous les temps se sont livrés (et se livrent encore) à des cérémonies évoquant par similitude l'acte sexuel.

Ces cérémonies consistent parfois en danses spéciales au

cours desquelles on plante des lances en des trous aménagés dans la terre. Parfois encore les primitifs manœuvrent deux pièces de bois qui s'emboîtent l'une dans l'autre. L'étincelle jaillit un jour de cet étrange appareil que l'on perfectionna par la suite en vue de sa nouvelle destination.

On comprendra sans peine que le feu, né incidemment en pleine cérémonie de magie érotique, soit resté lié dans l'Inconscient des hommes à l'idée des satisfactions sexuelles. Dans tous les langages anciens, le feu reçut des noms synonymes de lumière, de vie, d'amour.

En sanscrit, le mot *Téjas* signifie à la fois : feu, éclat, lumière, beauté, mine florissante, force ardente et calorique, vitalité, énergie, vigueur, force spirituelle, influence magique, prestige, dignité, et sperme viril. (Traduction du Dr Abegg cité par Jung.)

Aujourd'hui l'association du feu et de l'amour a pénétré toutes les langues modernes. Nous disons : « avoir une flamme pour quelqu'un », « jouer avec le feu », et les poètes nous parlent constamment des « ardeurs de la passion », des « cœurs embrasés », etc.

*

En raison de ses propriétés éclairantes et caloriques, le feu né sur la terre — et que l'on reconnut semblable au feu du ciel — fut bientôt associé au culte du soleil et à celui du tonnerre; on l'appela « le fils » par rapport à Thor et Phebus, dieux du ciel, qui envoyaient aux hommes leurs éclairs et leurs rayons.

Le culte du feu, comme celui de l'eau, donna naissance à de nombreuses cérémonies dont la plus importante fut celle du solstice d'hiver correspondant à notre 25 décembre actuel. Ce jour-là, les tribus nomades de bergers qui peuplaient les pays d'Orient se rassemblaient autant que possible pour honorer la naissance du « fils » que l'on appelait aussi « le petit enfant ».

Durant toute la belle saison, les tribus n'avaient pas besoin de feu; elles dormaient à la belle étoile et ne se rapprochaient des étables, pour s'y abriter avec leurs troupeaux, qu'à l'apparition du froid. Elles fêtaient alors leur rassemblement par une cérémonie joyeuse au cours de laquelle les magiciens allumaient le feu saisonnier.

De même que tout objet domestique fabriqué par les primitifs est orné sur la totalité de ses surfaces, de même les moments spéciaux de leur vie sont occupés par des gestes rituels, « ornés » à leur manière et situés minutieusement dans le temps.

Aucun instrument horaire n'étant encore inventé en ces âges lointains, les peuplades primitives de l'Asie se basaient sur les astres pour calculer le temps. Au jour du solstice d'hiver, elles se tenaient si possible sur une éminence d'où elles épiaient l'apparition de la première étoile, signal de la fin du jour.

Aussitôt que l'astre était visible, tous les assistants se rendaient aux étables où l'« enfant-feu » était tiré de l'appareil à feu, « couché sur de la paille », puis alimenté avec des matières grasses et des aromates : offrandes des bergers eux-mêmes et des pèlerins de passage. Le charpentier qui avait fabriqué l'appareil à feu était considéré comme le père terrestre du feu nouveau-né, lequel conservait d'autre part une origine céleste en raison de sa similitude de nature avec le « feu du ciel ». Quant à la mère, elle était figurée par *Maïa*, nom sanscrit de la cavité-matrice où naissait l'étincelle. La fête du feu était placée sous le signe de la joie, de la Lumière, de la Vie et de l'Amour.

Bien des siècles plus tard, les chrétiens, ne se souvenant plus de la date de naissance de Jésus et ne parvenant pas à la retrouver eurent l'idée de la commémorer le 25 décembre, jour de la fête du Feu. Ils s'emparèrent alors de la tradition se rapportant à cette fête pour en tirer la légende de la Nativité que nous connaissons. En outre, ils conservèrent l'habitude d'allumer des feux en cette occasion, ce qui nous vaut aujourd'hui encore la gracieuse tradition des bougies de Noël.

*

Quant aux branches chargées de friandises qui sont devenues nos arbres de Noël, elles sont empruntées au culte de la déesse Marica, la vierge-mère des anciens Egyptiens dont la fête était célébrée, comme celle du feu, au solstice d'hiver, bien avant l'ère chrétienne. Cette fête avait un caractère gastronomique prononcé. Les gens, réunis en cortèges burlesques, y agitaient des branches où pendaient fruits et gâteaux.

Marica ou Marca*, dont le nom signifie « battoir de blanchisseuse » était en Egypte ce que furent plus tard, en Gaule, les « Lavandières de nuit » (voir chapitre XXII) symbolisant à la fois la Mort et la Vie. Marica était honorée comme le *lieu mystique* où tout commence et où tout finit. Toute Mort venait se réfugier en elle pour redevenir aussitôt Vie. Elle était la divinité qui enfante sans fécondation, le « ventre de la Nature » éternellement vierge et éternellement fécond. Dans les liturgies sacrées de l'ancienne Egypte on la nomme encore « l'Entrée et la Sortie ». Ses emblèmes sont le vautour, le scarabée et le serpent qui se mord la queue.

* Dans les contes de fées, l'idée représentée par Marica est symbolisée par l'eau-mère (symbole de fécondité et de purification) et les cavernes et les grottes souterraines où coulent des sources merveilleuses. (Voir *La Belle aux Cheveux d'Or*.)

XXI

LES DRAGONS

La figure du dragon n'est qu'un exemple de la facilité avec laquelle toute idée, quelque fantaisiste qu'elle soit, peut revêtir une forme visible pour ceux dont l'esprit en est pénétré.

(P. C. Fraser Magazine.)

Bien des légendes du moyen âge nous parlent des dragons, animaux terrifiants couverts d'écailles contre lesquels les chevaliers livraient bataille. En général, le dragon est gardien d'un palais enchanté ou d'une caverne souterraine où s'amoncèlent des trésors ou au fond de laquelle coule une eau miraculeuse. Parfois aussi il fait office de coursier menant son équipage vers des œuvres de colère ou le promenant en enfer. Le D^r Faust fut mené en enfer par deux dragons. « Hâtez-vous! Hâtez-vous! Dragons de la nuit! car l'aube naissante peut donner l'éveil au corbeau! » Ainsi s'exprime Shakespeare au second acte de Cymbeline*.

Le dragon est une figure symbolique universellement répandue et dont nous rencontrons des variantes dans les

* Nous trouvons dans cette phrase le symbole déjà familier du corbeau informateur des rois.

folklores orientaux, chez les Grecs, les Romains, les Celtes, les Perses, les Indiens, les Chinois et jusque chez les aborigènes d'Amérique. Il a été adopté en qualité de meuble héraldique par les Assyriens, les Parthes, les Scythes, les Romains, les Mexicains et les Bretons qui le représentèrent sur leurs étendards.

Chaque folklore nous a légué une description différente de son dragon régional. Selon Philostrate, les jeunes dragons ont une crête très petite qui devient immense avec les années. Ils ont de la barbe et une épine dorsale qui pourrait servir de scie; leurs écailles brillent comme de l'argent. Pline décrit ainsi les dragons des Indes : « L'Inde produit non seulement de grands éléphants mais aussi les plus grands dragons et ceux-ci sont continuellement en guerre avec les premiers. Ils sont si énormément longs qu'ils peuvent aisément s'enrouler autour des éléphants et les serrer comme dans un nœud. (Les dragons de Pline sont probablement les serpents boas dont Diodore de Sicile signale les luttes fréquentes, aux Indes, avec les éléphants.)

Le chanoine Bovis a décrit de la façon suivante la tarasque de Provence : « C'était un dragon furieux de la grosseur d'un taureau, ayant la teste d'un lion, le crin comme une jument, les dents comme des épées, le dos tranchant comme une faux, la queue couleur de vipère, il estoit couvert d'écailles comme une tortue. »

Un examen attentif des divers dragons de la légende nous permet de reconnaître un habile composé d'attributs appartenant à des animaux particulièrement redoutés, ophidiens, crocodilidés, lions, etc., et même aux animaux de la préhistoire. Parfois le rapprochement est si net qu'il y a confusion entre les termes descriptifs de l'animal imaginaire et ceux de l'animal réel.

Dans Plutarque et Florio, dragons et serpents paraissent être des synonymes et dans la légende du prince Arthur, nous voyons le peuple breton prier Lancelot de le délivrer d'un animal appelé tour à tour dragon et serpent. D'autre part, Virgile, dans *Le Moucheron*, décrit un serpent qui présente

plusieurs caractéristiques du dragon : armure d'écailles, yeux qui jettent des flammes, gueule injectée de sang.

Nous avons vu que les premiers hommes, effrayés par le tonnerre, ont imaginé l'existence d'un dieu du ciel conduisant sur les nuages un bruyant char de feu. Les Dragons sont nés d'un identique sentiment de terreur à l'exception des dragons chinois dont le symbole se rattache aux plus hautes initiations.

Sur le plan conscient, c'est la peur des énormes animaux préhistoriques, puis des sauriens et des serpents de grande taille qui paraît avoir engendré dans l'imagination des hommes l'inquiétante image du Dragon. Mais sur le plan de l'Inconscient, les Dragons des légendes sont les symboles d'angoisses collectives, aussi leur a-t-on prêté les détails anatomiques les plus impressionnants du règne animal afin de les rendre effrayants.

*

Tout homme, tout groupement d'hommes exerce librement, par les jeux de son imagination, un pouvoir créateur dont les produits dépendent de son degré d'évolution.

L'homme à peine sorti de l'animalité et dont le développement n'est encore que sensoriel a une intelligence bornée dans laquelle s'impriment une quantité de terreurs et d'obsessions, le plus souvent inconscientes.

Un tel homme ne peut tirer de son imagination que des fantaisies en rapport avec son ignorante brutalité, il se donne nécessairement des dieux cruels.

Mais à côté des imaginations particulières, il y a les imaginations collectives par lesquelles une tribu, un peuple ou une race se donne des dieux à la mesure de ses appétits et de ses épouvantes. Ainsi sont nées les divinités vindicatives, implacables et féroces qu'ont adorées les barbares, de même que la plupart des monstres de la légende et du mythe.

Plus tard, lorsque la brutalité première eut évolué vers la sensibilité, lorsque les passions humaines jusqu'alors aveu-

gles se nuancèrent de tendresse, l'imagination des peuples engendra des êtres fabuleux d'un aspect plus gracieux. Elle peupla le ciel et la terre de sirènes, de nymphes, de dryades, de zéphirs, etc.

Plus tard encore, les religions adoptèrent un dieu d'amour, marquant ainsi le divorce définitif des races éclairées par l'intelligence avec tout ce qu'elles avaient pu imaginer pendant qu'elles franchissaient les degrés inférieurs de leur évolution.

*

Les individus, pas plus que les races, ne sauraient accumuler à l'infini les symboles et les allégories. Il arrive un moment où, pour faire place à de nouveaux mythes, il devient nécessaire d'anéantir les anciens, car des conflits chronologiques s'élèvent entre eux. C'est alors que, dans une volonté de libération entièrement conforme à sa loi de développement, l'homme imagine, non plus des dieux nouveaux ou de nouveaux êtres fabuleux, mais *des combats* à mort entre les monstres nés de ses imaginations premières et les héros nouveaux venus. Telle est l'origine des histoires de chevaliers combattant des dragons ou de dieux combattant d'autres dieux que la légende nous présente souvent comme leurs propres pères.

*

Imaginer des dieux et des symboles illustrant les crises psychiques de l'humanité en progression, leur inventer une histoire pleine d'événements surnaturels, puis consacrer ces imaginations par des actes de foi et d'adoration est une *nécessité* pour tous les hommes qui ne veulent pas retourner à l'état bestial. De même que l'artiste a besoin de construire un schéma idéal de l'œuvre qu'il s'apprête à réaliser, l'homme *en devenir* doit projeter devant lui la fiction d'un surhomme qui, selon l'importance de l'idée-force qu'il exprime, se présente sous l'aspect d'un héros ou d'un dieu.

Par ces personnages fictifs, les races esquissent une préfiguration à l'ultime puissance des qualités et des formes de pou-

voir qu'elles désirent acquérir. Ainsi parviennent-elles à fixer l'attention et la volonté des individus — qui sont naturellement portés au moindre effort et au retour vers des formes de pensée élémentaire — sur les progrès qu'ils doivent accomplir pour évoluer. C'est là de l'excellente pédagogie, car tout être devient semblable à ce qu'il contemple et à ce qu'il adore.

En sens inverse et pour les mêmes raisons psychologiques, les hommes représentent par des symboles les dangers imprécis et momentanément indéchiffrables qui les menacent sur le plan de l'Inconscient. Donner une forme allégorique et un nom à ces dangers, c'est acquérir la possibilité de les combattre avec une certaine efficacité alors qu'on ne peut rien contre eux quand on ne se les représente d'aucune manière.

Ainsi sont nées les images des démons, des guivres, des goules, des dragons et les très nombreuses légendes qui dotent villes ou contrées d'un animal fabuleux comme la *Tarasque* qui sévissait d'Arles à Avignon, la *Gargouille* qui terrorisait le pays rémois, la *Grande Gueule* ou *Sainte Vermine* du Poitou, la *Grouille* du pays messin, la *Chair Salée* de la ville de Troyes, etc.

*

La psychanalyse attribue aux Dragons des rêves un sens précis qu'il ne convient pas d'exposer entièrement ici. Disons simplement que pour les psychiatres, le Dragon représente l'obstacle imaginaire qui se dresse devant l'adolescent au moment d'entrer dans la vie sexuelle, provoquant une résistance exagérée de sa Libido. (Voir tableau XVI.)

*

Cet obstacle n'est point créé par l'adolescent lui-même, mais par son entourage qui l'incite à résister aux appels de sa Libido en encombrant sa voie d'appréhensions et de complexes familiaux, celui d'Œdipe en particulier.

Au degré psychologique, le Dragon est l'emblème des inquiétudes du jeune homme mis en présence de la Femme et

TABLEAU XVI
LE SYMBOLISME DU DRAGON

Au degré					
profane	Le Dragon, animal fabuleux, gardien d'un trésor	Les cavernes et trésors gardés par le Dragon	Etre vainqueur du Dragon	Posséder les trésors cachés de la caverne ou du palais	Etre vaincu par le Dragon
sacré	Symbolise les obstacles à la vie sexuelle nés de complexes familiaux et qui engendrent des terreurs imaginaires	Les organes sexuels féminins (thèse des psycha- nalystes)	Se libérer des complexes fa- miliaux et partir sans hypocrisie à la découverte de la vie sexuelle	Entrer en possession des richesses de la vie sexuelle	Résistance à la libido (complexe d'Œdipe, inceste à tous les degrés)
initiatique	Symbolise les obstacles imaginaires qui empêchent l'union normale du Conscient et de l'Inconscient	Les portes de l'Inconscient	Se libérer des attaches du Conscient et partir à la découverte de l'Inconscient	Entrer en possession des richesses de l'Inconscient	Résistance aux appels de l'Inconscient

de sa tendance à un recul qui le jette à nouveau dans les bras de sa mère. Par extension, c'est l'emblème des différentes formes — souvent larvées — de l'inceste.

Pour la jeune fille, le Dragon symbolise l'ensemble des obstacles (nés de la peur) qui préservent sa virginité. L'expression courante : « un dragon de vertu » illustre ce fait d'une manière assez plaisante.

Il ne nous appartient pas de vérifier l'interprétation des psychanalystes, mais nous constatons qu'elle est conforme au symbolisme du Dragon dans les contes de fées.

Nous avons vu que les Dragons des contes gardent un palais enchanté ou une grotte pleine de trésors ou au fond de laquelle coule une eau merveilleuse. Or, les grottes, cavernes ou excavations naturelles symbolisent les organes sexuels féminins. L'eau merveilleuse jaillissant au fond de la grotte n'est pas autre chose que l'Eau-mère, source de vie (voir chapitre XIII). Les trésors cachés sont les symboles du Savoir Inconscient apporté en dot par la Princesse à son chevalier. Par extension, ils représentent cette Princesse elle-même.

Au nombre des épreuves imposées par les Princesses de contes de fées à leurs prétendants se trouve régulièrement une victoire à remporter sur un Dragon. Cela signifie que tout jeune homme, avant son mariage, soit se libérer de ses appréhensions sexuelles en même temps que de tout complexe familial. (Voir tableau XVII.)

*

La Belle aux Cheveux d'Or nous offre une description typique de la grotte miraculeuse gardée par un Dragon. La voici :

Il y a proche d'ici une grotte profonde qui a bien six lieues de tour; on trouve à l'entrée deux dragons qui empêchent qu'on y entre, ils ont du feu dans la gueule et dans les yeux; puis, lorsqu'on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre : il est plein de crapauds, de couleuvres et de serpents. Au fond de ce trou il y a une petite cave où coule la fontaine de beauté et de santé : c'est de cette eau que je veux absolument. Tout ce qu'on y lave devient merveil-

TABLEAU XII

LE SYMBOLISME DU DRAGON PLACÉ DANS LE CADRE
DE NOTRE ÉVOLUTION

	Les 7 étapes successives du dévelop- pement humain	Formes de conscience correspon- dant à ces étapes		
Temps passés	1 Règne de la Bête et de la terreur	Sensations	VIE OBJECTIVE	L'homme imagine des symboles ef- frayants et des dieux terrifiants. (Ori- gine des dragons, fossés, cavernes grouillantes de serpents et de cra- pauds.) (La Belle aux Cheveux d'Or.)
	2 Règne d'A- phrodite	Emotions		L'homme imagine des divinités sou- riantes, gracieuses, lubriques, taqui- nes ou bienfaisantes. (Origine de la conception d'un dieu d'amour, Eros ou Adonis. (Adonay, Seigneur des Hébreux.)
	3 Règne de la science	Intelligence		L'homme vérifie ses imaginations antérieures, les classe en dieux et dé- mons et rapporte ses jugements à la double notion du bien et du mal.
	A partir d'ici les hommes cessent d'imaginer pour pressentir (premier contact avec l'Inconscient).			
Temps actuels	4 Règne des manifesta- tions psychiques	Intuition	VIE SUBJECTIVE	L'homme pressent, au delà des dieux qu'il s'est donnés, la raison pro- fonde qui l'a poussé à imaginer ces dieux. Il étudie la psychanalyse et les symboles.
Temps à venir	Règne des dépouille- ments	Spiritualité		L'homme se débarrasse des formes de dévotion et des symboles d'origine sensorielle nés sous le règne de la Ter- reur, à la 1 ^{re} étape de son développe- ment. (Il crée le symbole du chevalier terrassant le dragon.) Il ordonne et étudie les apports de son Inconscient.
	6 Règne de la Magie blanche	Volonté		L'homme se débarrasse des formes de dévotion et des symboles nés sous le règne d'Aphrodite à la 2 ^{me} étape de son développement. Il s'avance réso- lument dans la voie lumineuse des perceptions Inconscientes.
A partir d'ici les hommes acquièrent la perception directe du divin.				
	Règne de Dieu	Conscience absolue	VIE DIVINE	L'homme rejette définitivement toutes les imaginations du conscient (1 ^{re} , 2 ^{me} et 3 ^{me} étapes de son dévelop- pement) et s'élève par l'Inconscient à la contemplation directe du divin.

leux; si l'on est belle on demeure toujours belle, si l'on est laide on devient belle; si l'on est jeune on reste jeune; si l'on est vieille on devient jeune.

Nous retrouvons sans peine dans ce passage le double symbole de l'eau : eau maternelle et eau de résurrection : « si l'on est vieille on devient jeune ».

*

Au degré initiatique, le Dragon symbolise les empêchements à la découverte des merveilles de l'Inconscient en raison d'attaches trop étroites avec le Conscient. C'est le complexe d'Edipe transposé en valeurs spirituelles. Au lieu du jeune homme ligoté par les cajoleries maternelles, nous trouvons l'Homme ligoté par les séductions de la vie consciente et empêché pour cette raison de pénétrer dans la grotte, c'est-à-dire de découvrir son Inconscient.

XXII

QUI SONT LES FÉES ?

Toutes les nations ont tiré leurs croyances d'un système primitif; toutes les mythologies ont été dominées par un principe uniforme et qui, dépouillé de son enveloppe mystique, n'est plus que la doctrine manichéenne.

(Histoire naturelle des animaux apocryphes. Auteur inconnu.)

Le dictionnaire Larousse nous enseigne que le mot « Fée » vient du latin populaire « fata » qui signifie déesse protectrice des champs.

Ceci est une erreur, car les fées n'ont rien à faire avec la campagne. Dans les contes du monde entier, elles remplissent certaines missions, toujours les mêmes.

I. Elles font aux nouveaux-nés des « dons » bons ou mauvais. (Nous avons vu au chapitre XVIII que cette partie de leur activité symbolise la Loi karmique.)

II. Elles devinent les pensées et font des prédictions. (Ceci correspond aux phénomènes aujourd'hui bien connus de clairvoyance et de clairsaudience.)

III. Elles font apparaître des personnages, des palais, des tables servies, elles transforment les êtres et les choses. (Ceci correspond aux pouvoirs de l'âme désincarnée et vêtue de son corps astral; en cet état l'âme peut engendrer à volonté n'importe quelle forme par le seul pouvoir de la volonté.)

IV. Elles dispensent des richesses. (Etant donné que les richesses, trésors, bijoux sont le symbole des Connaissances qui s'acquièrent au moyen de l'intuition, la fée dispensatrice de richesses est la représentation symbolique d'un Instructeur aidant à ses protégés à pénétrer dans leur propre Inconscient, source d'inépuisables Connaissances.)

La totalité de ces formes d'activité découle de la vie psychique; on ne voit pas, par contre, ce qui justifierait leurs rapports avec la protection des champs.

L'origine des fées doit donc être cherchée ailleurs.

Il est peut-être un peu cruel de disséquer le gracieux personnage de la fée; c'est comme si on déchirait la trame d'un rêve ou les tissus délicats d'une fleur. Pourtant une telle analyse se justifie à notre époque, car les phénomènes psychiques qui depuis un siècle se multiplient sur toute la terre nous autorisent à reconnaître dans la fée une préfiguration du médium, du guérisseur, du clairvoyant. Elle est douée de toutes les facultés qui furent appelées jusqu'ici « supranormales » parce qu'elles dépassaient le niveau moyen de la conscience humaine.

Tant que notre race se composait encore essentiellement de personnes appartenant aux trois premiers degrés du développement humain et conscientes :

1. de leurs sensations,
2. de leurs émotions,
3. de leur pouvoir de raisonnement sur le plan objectif,

l'humanité était en droit de qualifier de « supranormales » les perceptions des intuitifs et des spirituels.

Mais le temps passe, la roue des incarnations tourne, et le nombre des « consciences » qui franchissent aujourd'hui les frontières du savoir objectif pour entrer dans la zone intuitive où le « supranormal » d'autrefois devient « le normal » est chaque jour plus considérable.

La plupart des phénomènes que l'homme des trois premiers degrés d'évolution appelle « miraculeux » tombe aujourd'hui sous le contrôle de ceux qui ont atteint le quatrième degré (les intuitifs) et leur paraissent aussi ordinaires que les effets de la gravitation ou de la pesanteur.

Pour ceux-là, la fée est le symbole de la conscience humaine au quatrième état de son évolution, c'est-à-dire au moment où elle acquiert ses premiers pouvoirs psychiques.

Cette définition n'est cependant pas complète, car l'immense troupeau humain que représente une race en évolution comporte *en tous temps* des individus diversement avancés. Même au cours des époques les plus obscures, de grands initiés se sont incarnés au cœur des masses afin de les aider à progresser. Il y a toujours eu dans le monde des faiseurs de miracles, des devins, des enchanteurs, des magiciens et des médiums habitant à la fois le Visible et l'Invisible et étendant leurs perceptions sur ces deux plans.

Ces initiés dont le pouvoir s'échelonnait de la voyance élémentaire (perception des lutins, follets et petits esprits de la nature) à la voyance christique ont toujours été les Instruteurs du monde. On les retrouve à l'origine de toutes les écoles de philosophie et de toutes les théologies.

Eh bien ! c'est parmi eux qu'il faut chercher les personnages réels et bien vivants dont l'imagination populaire a tiré les fées.

Les fées sont les « fates » ou « vates », initiés druidiques des deux sexes, du troisième degré.

*

Prenons une carte de France. Nous y voyons que les quatre villes de Dijon, Dôle, Châlons et Autun (l'ancien Bibracte) y dessinent un quadrilatère. C'était là, bien avant notre ère, un camp druitique peuplé par des Phrygiens et des Grecs.

Les noms des quatre villes que nous venons de citer viennent du grec. Dijon (Dibio) signifie deux forces vitales à leur point de jonction. Dôle (Didatium) signifie doublement rusé. Châlons (Caballinium) est l'ancien nom grec de la fontaine d'Hippocréné. Enfin Bibracte signifie : qui va au précipice.

L'archéologue G. d'Orcet a donné des indications très complètes sur toute cette contrée telle qu'elle était aménagée par les druides. Il nous apprend entre autres que l'espace compris entre les villages de Cussy, Meloisey, Saint-Romain et Santosse n'était point habité. Il formait un quadrilatère mesuré avec la plus rigoureuse exactitude. Les grands côtés de ce rectangle allongé (longs de six mille de nos mètres) faisaient face au nord et au sud. Les petits côtés (mesurant trois mille mètres) faisaient face à l'est et à l'ouest. Ce « canton », dans son ensemble, avait exactement *les proportions et l'orientation* du temple de Jérusalem. Toute la partie nord-ouest était occupée par un cimetière bien antérieur à la domination romaine. Ce lieu de sépulture devait avoir une réputation particulière de sainteté, car on venait s'y faire enterrer de fort loin. En certains moments de l'année, les Druides en faisaient le tour un certain nombre de fois en suivant le cours du soleil*.

*

Comme tous les initiés, les druides se bornaient à un enseignement oral qui se donnait en grec. A une époque que l'on situe entre six et sept cents ans avant notre ère, la puissante corporation des Druides était hiérarchiquement organisée. Elle réclamait aux initiés des différents degrés de longues épreuves et une discipline sévère. Les noms des six grades que nous connaissons (il y en avait probablement sept comme dans toutes les autres initiations) étaient tirés du grec. Ces six grades étaient divisés en deux groupes de trois et il fallait

* L'action de « faire le tour » d'un cimetière un nombre de fois qui est toujours multiple de trois est fréquente dans les contes juifs et orientaux.

passer au moins vingt années dans le groupe inférieur avant d'avoir accès au groupe supérieur.

Voici les six degrés connus de la hiérarchie druidique, c'est au quatrième en commençant par le plus élevé que nous trouvons les fées.

1. Les samothéi (signification grecque : qui voient de haut).
2. Les saronides (signification grecque : qui voient ce qu'il faut balayer).
3. Les semnothéi (signification grecque : qui voient ce qu'il faut vénérer).
4. Les « fates » ou « vates » qui exerçaient le métier de devins, de magiciens.
5. Les eubages (terme d'origine phrygienne) qui s'occupent des sacrifices.
6. Les bardes qui chantent l'histoire et les légendes*.

Chaque catégorie d'initiés habitait un canton déterminé par les géomètres sacrés et n'empiétait point sur le domaine des autres druides. Ces « cantons » étaient généralement fortifiés aux quatre angles. Dans le camp des initiés inférieurs, les bardes se tenaient à l'est, les eubages ou sacrificateurs au sud, les fates ou devins à l'ouest. Le nord était le domaine de la Mort et de la suprême initiation qui était donnée à tout mourant par les saronides ou « initiés qui savent ce qu'il faut balayer ».

La trace de cette organisation se reconnaît encore dans un autre quadrilatère druidique dont les angles sont les villes de

* C'est dans cette dernière catégorie de druides que le moyen âge a trouvé ses ménestrels et ses jongleurs.

Dreux, au nord, Chartres, au sud, Maintenon, à l'est et Châteauneuf en Thomeray, à l'ouest.

La signification grecque du nom de Maintenon est : source du savoir (Maintenon était la résidence des bardes).

La signification grecque du mot Chartres est : image de la chatte brûlée. Ceci est une allusion aux chattes que les eubages brûlaient à la Saint-Jean dans de grands mannequins d'osier représentant le dieu Teutalès.

La signification grecque de Thomeray (Tomouros) est : devin, magicien. (Châteauneuf en Thomeray était la résidence des fates, dont nous avons tiré le mot fées).

La signification grecque de Dreux (Duro casse) est : courtisane des bois ou de la mort. Ces femmes étaient représentées avec un battoir de blanchisseuse, insigne de leurs fonctions de « lavandières ».

Il n'est pas difficile de comprendre la signification du balayage des saronides et ses rapports avec la mort. Les saronides enseignaient le *dépouillement*, ils invitaient les mourants à se débarrasser de toute attache matérielle avant de franchir le seuil de l'Invisible. Leur doctrine à laquelle le christianisme devait emprunter par la suite l'idée du purgatoire est exposée dans le sixième livre de Virgile, à partir du vers suivant :

Quin et supremo cum lumine vita reliquit.

Dans les contes de fées et les légendes occidentales, le grand dépouillement (balayage) est envisagé sous l'angle de la purification. Il est représenté par le symbole prosaïque bien connu des « lavandières de nuit » que les patois suisses romands appellent « les Gueullères-à-noz » (Glossaire du Doyen Bridel).

Nombreuses sont les légendes locales de Suisse, de France et d'Armorique où l'on voit des particuliers envisager leur mort prochaine parce qu'ils ont rencontré les lavandières de nuit, courtisanes de la Mort ou perçu le bruit de leurs battoirs.

*

L'exemple des saronides devenues « Gueullères-à-noz » montre que l'imagination populaire de l'Europe occidentale a tendance à avilir ses symboles. Dans tout l'Orient, le Nord et l'Europe centrale et balkanique, le symbole est une *idéali-sation*. Il part d'une idée ou d'une émotion humaine, puis s'élève tout de suite bien au-dessus de l'homme et se divinise. Chez nous, c'est le contraire qui se produit. Du Druide, assistant des morts, dont l'initiation était égale à celle d'un épopte grec, l'Occident fait une lavandière. De la purification sacrée, il tire une image cucugnanesque!

Le même décalage *vers le bas* se produit à propos des « fates » ou fées qui n'étaient rien moins que les prêtresses et magiciennes druidiques.

L'histoire occidentale nous présente les magiciennes druidiques sous le hideux déguisement des sorcières et les procès du moyen âge nous renseignent sur l'habile façon dont la chrétienté s'est débarrassée d'elles.

Elles furent accusées d'hérésie et brûlées *comme Jeanne d'Arc*.

Et les maîtres de l'heure ont imaginé, pour les représenter devant la postérité, l'aspect diabolique de mégères enfourchant des balais pour se rendre à quelque sabbat.

Cette grossière fiction était suffisamment horrible pour impressionner l'imagination des simples.

Jusqu'alors, le peuple avait béni les druidesses, ces magnifiques initiées dont les perceptions entretenaient un pont de lumière entre le Visible et l'Invisible, qui connaissaient les propriétés guérissuses des plantes et se montraient capables de déchiffrer le secret des destinées. Mais, devant l'image des sorcières, il oublia tout le bien qu'il devait à ses protectrices et se laissa entraîner à les accabler d'accusations, à leur préparer des bûchers.

Cependant, si l'on peut égarer le Conscient des masses et tromper leur raison, il est plus difficile de séduire leur Incon-

scient. Tandis que le peuple huait les sorcières, une image compensatrice naissait en sa conscience intime : *l'image radieuse et bienfaisante de la Fée*.

Après une assez longue étude de la question, il me paraît possible d'affirmer que nos contes de fées les plus récents sont la contre-partie *Inconsciente* de nos procès de sorcellerie.

Ils représentent une réparation, une *réhabilitation* de la prêtresse et magicienne druidique injustement condamnée par ceux qui ne voulaient voir en ses dons psychiques que des diableries.

Ce n'est pas seulement par son nom que la fée descend de la druidesse « fate », mais surtout par ses pouvoirs qui sont exactement les mêmes.

Nous trouvons jusque dans les patois romands le reflet de la confusion qui s'est produite dans les anciens âges, au moment où naissait la double fiction de la sorcière et de la fée; la première dans le Conscient des hommes, la seconde, par réaction, dans leur Inconscient.

Le mot « Djénoadje » qui désigne en patois du Jura la sorcière signifie fée dans le mont Atlas.

Le mot Norne qui dans les Eddas désigne la fée et la magicienne s'est transformé chez nous en Norza, Nortze et Nourtsche et s'applique au diable et aux sorcières.

Nous avons enfin le mot « Guegnauche », « Guenutza », etc., qui en patois du Jura désigne indifféremment la magicienne, la fée et la sorcière.

CONCLUSIONS

Le christianisme n'a pas créé la langue dont il se sert, il l'a reçue toute faite du paganisme et n'a fait qu'en élargir le cercle en l'idéalisant.

G. D'ORCET.

« Votre *Symbolisme des contes de fées* est plein d'idées nouvelles », m'a dit un critique. J'ai répondu : « Vous faites erreur. Les idées que j'ai exprimées sont pour la plupart fort anciennes. C'est la manière dont elles sont assemblées qui est imprévue. Je me suis bornée à placer dans la lumière de la psychologie des connaissances remontant aux origines de l'humanité. »

Chaque fois que la Princesse du conte se pare d'un nouveau joyau, — autrement dit, chaque fois qu'un Savoir nouveau fait son apparition sur notre planète, — ne convient-il pas de remettre en étude ce que nous avons appris antérieurement afin de vérifier à la fois ce que nous croyons savoir et ce que nous nous préparons à connaître ?

Si nous étions moins attachés aux opinions reçues, moins esclaves des dogmes et des préjugés, nous saurions nous en délivrer à bon escient et réformer nos points de vue dès qu'une loi de nature inconnue — ou mal connue — se révèle au monde.

Une telle revision s'impose plus que jamais à notre époque de découvertes. Le seul travail accompli depuis le début du

siècle par les astrophysiciens et les radiesthésistes suffirait à bouleverser les théories antérieurement admises si nous avions l'esprit assez libre pour en saisir l'importance.

D'autre part, la découverte de certains langages orientaux nous a permis de déchiffrer des documents qui nous offrent de prodigieux aperçus sur l'origine des religions et leur symbolologie. A cela vient s'ajouter l'étude, par des spécialistes, des phénomènes supranormaux de plus en plus nombreux et frappants. Il suffit pour s'en rendre compte de prendre connaissance des *Messages du curé d'Ars*, des *Lettres de Pierre* ou d'ouvrages tels que *La Mort, cette inconnue*, de M. Raoul Montandon.

Enfin, nous bénéficions des découvertes de la psychanalyse.

C'est en rapprochant de ces nouvelles lumières quelques humbles notions de mythologie et de folklore que l'idée d'écrire un essai sur le symbolisme des contes de fées m'est venue.

L'étude des Symboles m'a appris qu'en art, l'œuvre essentielle n'est point celle qui charme les sens ou satisfait l'Académie. C'est celle qui se rapproche du langage sacré de l'Inconscient en interprétant les archétypes universels.

Des dizaines de milliers d'ouvrages écrits par des maîtres de la syntaxe ou gravés, ciselés, peints, sculptés, construits par des virtuoses de la forme sont aujourd'hui perdus, oubliés, méprisés. Mais de modestes contes de fées *subsistent* et le pouvoir de leurs *idées-forces* est si prodigieux qu'il leur a permis de rebondir d'un continent à l'autre, d'une civilisation à une autre, de la préhistoire aux temps modernes.

C'est que les contes de fées ne s'adressent pas à notre intelligence raisonneuse et bornée, mais à notre Inconscient. On ne peut les comprendre qu'au moyen de l'intuition.

Par conséquent, si nous voulons écrire, peindre ou sculpter, ne nous attachons pas tant à la forme qu'à la recherche des archétypes. On a vu à toutes les époques des poètes figoler des vers où chaque syllabe était minutieusement pesée.

Inutiles petits jeux!

La plupart du temps ces puzzles d'assonances sont vides de sens, car la forme y tue l'esprit.

Le vrai savoir et la véritable source d'inspiration, ce n'est pas autre chose que la connaissance des images ancestrales qui peuplent notre Inconscient et la plus rayonnante de ces images est le réveil de la *Belle au Bois dormant*!

9 novembre 1942.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. Le vieux roi	9
II. La naissance du mythe	17
III. Du char de Zeus au carrosse des fées	22
IV. Tradition profane et tradition sacrée	26
V. La christianisation de la chanson des Nibelungen	31
VI. Les symboles	37
VII. Les équipages	43
VIII. Le symbolisme des attelages	49
IX. Le barde éternel et les palais de cristal	56
X. Les rois et les princesses	66
XI. Chambres secrètes et mariages d'amour	70
XII. Les belles endormies	77
XIII. Le symbolisme de l'eau	83
XIV. Les paroles magiques	92
XV. Les oiseaux	99
XVI. Le Petit Poucet, ses six frères et le septenaire	108
XVII. Les fuseaux et les quenouilles	116
XVIII. Vie, mort et résurrection	126
XIX. Le symbolisme des quelques nombres utilisés dans les contes de fées	133
XX. Le symbolisme du feu	144
XXI. Les dragons	149
XXII. Qui sont les fées?	158
Conclusions	167

Achevé d'imprimer le dix février mil
neuf cent quarante-trois sur les presses
spéciales des « Editions du Mont-Blanc »
à Genève. La composition a été faite en
caractères Baskerville, corps 10, et tirée
sur papier vergé blanc « Featherweight »
de la Maison Feldmann, Dutli & C^{ie}, à
Zurich. Il a été tiré de cet ouvrage mille
huit cent trente exemplaires numé-
rotés en chiffres arabes de 1 à 1830.

Exemplaire N^o **1708**

Deuxième volume de la collection

Le livre de chevet des parents

Un ouvrage indispensable à tous
les éducateurs.

Une des œuvres les plus singulièrement attachantes du

Dr René ALLENDY

l'auteur célèbre de : *Orientation des idées médicales modernes, La Psychanalyse, Le Problème de la destinée, Essai sur la guérison, L'Interprétation symbolique des rêves, etc., etc.*

"L'Enfance méconnue"

Solutions pédagogiques

Il est simpliste de considérer la pédagogie comme un dressage dont le but est d'entraîner les enfants aux usages des adultes; c'est pourtant le point de vue de la plupart des éducateurs.

On ne s'est pas assez rendu compte jusqu'ici que, souvent, « lorsqu'un enfant est insupportable, ce sont les parents qui méritent la fessée ». La responsabilité des adultes n'a pas seulement trait aux faits matériels, mais surtout aux contacts psychologiques dont les conséquences sont définitives dans l'évolution du caractère de l'enfant.

Le Dr René Allendy aborde ces problèmes avec sa pénétration coutumière. En une série de tableaux captivants, il nous fait saisir pourquoi tant d'enfants sont timides, boudeurs, paresseux, vicieux, gauchers, etc. Son ouvrage apporte d'utiles clartés au moment où elles sont plus que jamais opportunes, alors que les circonstances rendent toutes les responsabilités plus aiguës.

L'enfant est le père de l'homme.

Wordsworth.

LES ÉDITIONS DU MONT-BLANC S. A.

Troisième volume de la collection

En une époque d'angoisse, voici le livre libérateur :

LIBÉRATION DE L'HOMME

par **Ad. FERRIÈRE**

S'il est vrai que le drame actuel est la manifestation d'un mal qui atteint aussi bien le corps social que l'âme contemporaine, c'est ce double problème que, dans *Libération de l'homme*, traite M. Ad. Ferrière, avec son autorité de sociologue, psychologue et éducateur de renom et d'auteur traduit en treize langues. Les sous-titres marquent l'orientation de l'ouvrage : « Rappels d'énergétique spirituelle — De la matière à l'esprit — De la personne à Dieu », tandis que la religion forme la base de la construction. Non pas telle religion particulière : celle-ci, en respectant les confessions diverses, s'inspire directement du Christ des Évangiles. C'est un livre qui fait réfléchir. Mieux encore :

on sort de sa lecture comme d'un bain de jouvence, animé
d'un courage nouveau,

car la vision de l'avenir qu'il présente est tout à la fois animée d'un sain optimisme et fondée sur des données scientifiques pertinentes.

LES ÉDITIONS DU MONT-BLANC S. A.

Premier volume de la collection

"LA FORCE EN NOUS"

de Charles BAUDOUIN

A l'époque scientifique où nous vivons, le « connais-toi toi-même » s'est chargé d'un sens nouveau. On a découvert que nous avons un « inconscient », c'est-à-dire qu'une partie de notre esprit, normalement, ne tombe pas sous notre sens intime. Cela rajeunit la maxime de Socrate et lui confère une ampleur imprévue. Cela nous induit à des explorations à travers ce monde intérieur inconnu. Il a ses pionniers; il a ses forêts tropicales et ses glaces polaires, ses bêtes sauvages, ses monstres étranges, ses splendeurs prestigieuses. La psychanalyse en sait quelque chose. Mais nous ne sommes qu'au début de ces explorations. Nous ignorons encore les forces et les dangers intérieurs; et nous manions l'homme comme un petit enfant ferait d'une caisse d'explosifs. On voit le résultat.

Ce qu'a dit la presse des précédentes éditions :

M. Baudouin est une des personnalités contemporaines les plus marquantes en psychanalyse... le présent volume traite d'un point de vue plus populaire l'ensemble de la question. (Register.)

La Pensée Nouvelle, dans un sens qui ne lui a pas encore été donné. (Educational Times.)

Application spirituelle et morale de l'auto-suggestion (Birmingham Post).

Baudouin a évité le Scylla de la destruction de l'émotion par la raison, et le Charybde d'un abandon mystique à l'instinct. (Occult Review.)

Influence de la pensée et de l'imagination dans la vie quotidienne. (Sheffield Daily Telegraph.)

Suprémie de l'esprit sur la matière. (Church Times.)

...dans la pensée un agent, et dans l'énergie morale quelque chose qui ne dépend pas de la base physique. (The Expository Times.)

**De puissantes forces sont en nous,
apprenons à les utiliser.**

• LES ÉDITIONS DU MONT-BLANC S. A.